Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

CONTES

ET

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE

DÉDIÉS AUX ENFANTS,

PAR

Mme DESBORDES VALMORE

ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES VIGNETTES DANS LE TEXTE

* *

LE PETIT BÈGUE

DEUX PHILOSOPHES SANS LE SAVOIR

LES PETITS FLAMANDS

ETC., ETC.

COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

Y²
672 (47)
Db.

(2e forme)

CONTES

ET,

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE

DÉDIÉS AUX ENFANTS

3203

Y 2

8839

CONTES

ET

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE

DÉDIÉS AUX ENFANTS

PAR

Mme DESBORDES VALMORE

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
IMPR.

DÉPÔT LÉGAL
Seine
1865
2 vol.

ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES VIGNETTES DANS LE TEXTE

* *

LE PETIT BÈGUE

DEUX PHILOSOPHES SANS LE SAVOIR

LES PETITS FLAMANDS

ETC., ETC.

COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215
1865

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE PETIT BÈGUE

I

L'ÉCOLE

Ah ! qu'une école laisse de souvenirs aux enfants qui s'y sont agités pour devenir des hommes ! aux mères qui sont allées presser leurs cœurs contre ces portes fermées entre elles et leurs enfants ! Chers objets de nos amours pleins de sacrifices, chères abeilles de ces ruches où vous allez préparer le miel de votre vie, pourquoi n'y portez-vous pas les grâces innocentes du foyer, la douceur paisible de vos premiers jeux ?

Pourquoi les aiguillons qui poussent à vos lèvres servent-ils souvent à piquer vos camarades, qui ont pleuré comme vous de cette première offrande faite à l'ordre social qui veut des hommes graves, des savants, des penseurs!... Une larme de votre mère vous en dira plus que moi, elle vous rappellera l'indulgence divine dont elle a enveloppé vos premiers cris, et vous en aurez pour vos petits compagnons, vous en aurez pour tout le monde. Moi, je n'ai qu'à vous raconter l'histoire du pauvre René.

René, mal vêtu, mal tourné, gauche et timide comme la misère honnête, entra, par je ne sais quelle protection, dans un grand pensionnat de Châlons.

Encore rouge et pâle de pleurs d'avoir quitté sa mère, le cœur gonflé d'une inexprimable tristesse, il regardait tout avec des yeux stupides, ne répondait rien aux questions bruyantes dont l'accablait l'école, et devenait sourd du bourdonnement de ces voix confuses. La voix, l'adieu de sa mère, retirait toute son intelligence à son cœur. Il resta immobile, le sourcil froncé, les yeux à demi fermés, au grand divertissement des habitués, qui l'isolèrent au milieu d'un rond qu'ils formèrent en se tenant par la main, tournant autour de lui avec une vélocité d'écoliers, et criant à lui briser le tympan :

— Honneur au discours de réception !

— Prix d'éloquence au camarade !

— Dans quelle langue dit-il bonjour ?

A tout cela, René n'ouvrit pas la bouche.

Ils finirent par s'impatienter d'insulter *cette bûche*, et coururent à la picorée d'autres jeux pour remplir l'heure si belle, si furtive de la récréation.

Le soir, las d'une séance où il n'avait rien compris, d'une route à pied, et de son cœur gonflé de larmes, il s'endormit d'un sommeil si lourd, si léthargique, sur un banc du réfectoire, qu'il ne sentit pas les mille piqûres dont il était l'immobile objet, comme le mannequin d'un monstre qui servait à l'éducation attaquante des dogues que les chevaliers du moyen âge dressaient contre lui.

Le bon René, dont la douleur n'était pas belle sous son accoutrement peu moderne, d'une coupe grossière et donnant à ses neuf ans le poids d'un Savoyard de quarante, fut pris en goût par vingt écoliers qui ne dormaient pas, pour leur faire éclore cent traits d'esprit qu'ils jugeaient très-brillants et très-fins ! L'un trouvait charmant de lui chatouiller ses lèvres avec une plume, ce qui lui faisait faire d'étranges grimaces sans s'éveiller ; mais cette convulsion souffrante d'un être dont on tourmente la fatigue se révélait sur son

jeune visage avec je ne sais quel charme comique dont les tourmenteurs étaient aux anges. Quand le rire étouffé s'éteignait une seconde pour reprendre haleine, un de ces messieurs venait poser adroitement sur le nez sans défense du dormeur un long cornet de papier terminé en trompette, et les applaudissements n'osant éclater, de peur, disaient-ils de réveiller *la bête*, un hourra général, traduit par des coups de talon imitatifs, faisait rouler la joie autour de cette bande de petits anges tombés, permettez-moi de leur donner ce nom, bien qu'ils aient pu se relever plus tard.

On avait coiffé René des plus risibles bonnets, on venait de l'étendre tout de son long par terre, pour jouer *au mort*, disaient-ils, sans qu'il eût donné d'autre signe de vie que ses contractions nerveuses des yeux et des lèvres qui les faisaient mourir de rire, quand un plus hardi, voulant réchauffer la scène, dit à son voisin : — Tiens-le ! tiens-le ! — et vint porter jusque sous ses narines entr'ouvertes la flamme épaisse d'une lampe qu'il détacha du mur.

René ne poussa qu'un rugissement sourd, comme un jeune lion qui n'a pas encore combattu, mais dont on provoque imprudemment la force. Il se soulève à demi, les yeux encore baignés de sommeil et de ses

derniers pleurs, saisit par les jambes les deux assaillants effrayés, les roule avec lui, sous lui, les crible de coups de poing, de coups de pied qui tombent si heureusement à leur adresse, qu'on n'entend plus rire, mais crier :

— Aïe ! tu me casses la tête !

— Tu m'étrangles ! A moi, Jules ! Achille, à moi ! Au secours, monsieur le recteur !

Le recteur accourt en effet, au milieu de ce combat nocturne dont les témoins cherchent à se sauver, en criant : « Ce n'est pas moi ! » et dont le vainqueur, toujours endormi, tape comme un désespéré sur le cauchemar dont il ne devine seulement pas la forme. Il continue néanmoins de rugir et de se battre instinctivement avec tant de vigueur et de courage, qu'il les eût étranglés peut-être dans une entière innocence, comme Hercule au berceau mit à mort les serpents qui venaient s'attaquer à son sommeil.

Plus personne, ni cette nuit, ni jamais, n'eut dans le dortoir la fantaisie d'aller passer une plume ou du feu dans les naseaux de *la bête*, bien que René ne se fût pas réveillé une seconde dans l'orgueil de la victoire. Il n'en eut pas même le souvenir, en se retrouvant le lendemain dans un lit qu'il ne connaissait pas encore, qui n'était plus près de celui de sa mère ! et

où on l'avait roulé tout d'une pièce après qu'on fut parvenu à détacher ses bras nerveux incrustés au corps des faiseurs de malices.

Il ne sentit qu'une lassitude vague, dont la cause lui resta inconnue. Ceux qui s'en ressouvenaient le plus avaient, outre cette lassitude, plusieurs bosses, plusieurs empreintes d'ongles incultes et de souliers ferrés, dont ils souffrirent beaucoup, mais dont ils ne demandèrent pas raison au réveil paisible de René.

On ne savait encore de quelle couleur étaient ses paroles, quand il fut interpellé solennellement par le recteur. Au nom de René Beaumal, vous devinez que ce fut comme une seule tête qui se leva de dessus vingt

livres posés ouverts sur les tables. Un fil d'électricité n'eût pas tourné plus rapidement quarante yeux ardents vers celui qu'on nommait, à leur grande joie, René!

— Levez-vous donc, René, s'écria le recteur.

— Il se lèvera!

— Il ne se lèvera pas!... murmurèrent les écoliers, sans avoir l'air d'y toucher.

— Silence, là-bas! lança le recteur d'une voix qui fit retomber tous les yeux sur les livres qui leur servaient de maintien.

Alors René fut interrogé sur ce qu'il ne savait pas encore. Sa bouche s'ouvrit au moins cinq fois, sans laisser échapper autre chose que l'air qui remplissait sa poitrine oppressée.

— Il parlera!

— Il ne parlera pas!

— Il parlera!

— Il ne parlera pas! dirent les impitoyables dans un bourdonnement qui laissait une chance à la négation.

— Si vous ne voulez pas me parler, René, insista le recteur, qui n'avait pas de temps à perdre, vous serez mis à la porte. Savez-vous votre leçon?

— Ma le... le... leçon?

— Eh bien oui, quoi! elle n'est pas bien longue, je crois!

— Elle... elle... elle...

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il a donc mangé? hasarda un malin sous son livre.

Et de rire!

Quand le silence fut rétabli, et l'effroi de René plus glaçant que jamais, il voulut en finir avec son sort, car il croyait toucher au dernier moment de sa vie. Il poussa au dehors ce qu'il crut être son âme, et bégaya :

— On m'a... m'a... m'a...

O joie d'école! ô découverte pleine d'avenir et de moqueries!

René était bègue! C'était à l'adorer, c'était à n'en plus douter, c'était à frémir d'espérance à chaque parole qui allait prendre une forme inattendue sous cette langue esclave. Les deux blessés furent guéris par la joie que leur causa l'humiliation du jeune infirme, et ils ne cachèrent plus leurs contusions.

Que faut-il vous dire de tout ce que souffrit l'humble et patiente créature, servant de risée à cette petite populace fanfaronne? c'est à ne pas rendre, c'est à souffrir de se le rappeler, c'est à haïr, si l'on pouvait haïr, ceux qui amassèrent sur lui plus de maux que

l'infortune et la nature, un moment distraite en le formant, n'en avaient laissé cheoir sur l'inoffensif et pauvre garçon! C'était peu d'être bègue, d'être lent à démêler sa pensée sous les nuages que la raillerie amoncelait autour de sa tête humiliée, il devint presque muet; car il avait tant de crainte de faire rire en parlant, qu'il ne parlait plus.

Les mots les plus brefs lui causaient des peines infinies à sortir de ses lèvres; elles tremblaient, s'agitaient à vide, et l'effort inutile produisait une contorsion pénible qui ravissait les lâches oppresseurs de René.

Une douleur vive qu'ils se plaisaient à lui faire sentir tous les matins, sans qu'il osât s'en plaindre, c'était de l'éveiller en sursaut, lui qui avait le sommeil le plus complet de son âge, ce sommeil de marmotte dans lequel toute la vie extérieure est suspendue et cachée, où pas un cheveu ne bouge, et que les mères ont tant peur de troubler! C'était la joie des lutins rassemblés autour de ce pauvre enfant immobile. Ils poussaient tout à coup une clameur si furieuse dans l'oreille du dormeur, qu'il bondissait hors de son lit, tandis que les écoliers, sans paraître s'occuper de lui, filaient en chantonnant de côté et d'autre C'était du beau, n'est-il pas vrai!

c'était de quoi les rendre bien fiers! je vous laisse y penser.

René s'habillait, triste et comme ivre de cette fanfare qui le rendait au mouvement avec une violence propre à lui troubler la raison. Pauvre René! ce n'était plus ce réveil entr'ouvert par une voix douce, qui coulait d'abord à son âme. Il n'y avait plus de main caressante qui passât sur son front pour en écarter le sommeil. Il n'entendait plus cette femme absente lui souffler patiemment: « Allons, René! allons, mon garçon! c'est le jour! » Et le prendre, et rire tout bas et l'habiller à demi, et répéter: « Allons! » jusqu'à ce qu'il rît à son tour, en ouvrant ses yeux sur les regards doux et pleins de pitié de cette femme, dont la bonté l'avait rendu bon jusqu'au cœur!

Oh! respectez le sommeil de l'enfance. Qui sait si ce n'est pas alors que l'âme rend visite à Dieu!

II

LES PETITS NAGEURS

On arriva ainsi jusqu'en juillet 1830. L'extrême chaleur ralentissait parfois le courage des écoliers. René savait lire et causait souvent tout bas avec ses livres, ses bons amis, qui ne lui disaient pas d'injures. Il savait écrire, et c'était pour lui la seule manière de parler sans bégayer. On trouvait sur toutes ses pages :

— *Bonjour, ma mère, comment vous portez-vous?*

— *J'aime mon père et ma mère.*

— *Je voudrais bien aller voir ma mère!*

— *Quand je serai grand, je soignerai ma mère et je la laisserai dormir! Elle dormira, si elle veut, jusqu'à huit heures.*

— *Oh! je voudrais qu'il ne fît jour qu'à huit heures!*

Sa parole écrite était correcte et vraie ; son écriture presque élégante. Le mot : *Ma mère!* était surtout orné

de traits tout à fait jolis ; c'était comme une manière de couronne qu'il avait un sérieux plaisir à composer autour. Il se croyait heureux aussi quand on le laissait là, quand il marchait vite, seul et libre, le nez au vent, jetant ses bras devant lui, sur sa tête, en tous sens, comme un être fort qui veut grandir. Personne dans l'école ne le haïssait, il ne troublait personne ; il était même aimé comme une espèce de joujou solide sur lequel on se jetait quand les autres étaient cassés.

On l'appelait souvent *bègue-bête*, pour rire, et plus souvent *bonne-bête*. Quelques ricaneurs peut-être avaient rencontré ses yeux : c'étaient de ces yeux qui lancent une pensée toute chaude, toute claire ; son regard ne bégayait pas plus que son âme ; vous allez voir ! car je l'aime, moi, ce petit René ; je veux vous le raconter des pieds à la tête.

Ce jour-là, en juillet, un jour tout de feu et de vacance, on alla se baigner. Toute l'école avait soif d'eau, de cette belle eau dont le bruit rafraîchit l'oreille, dont le courant plein de perles blanches semble entrer par les yeux dans l'imagination altérée de ceux qui la regardent.

Dernier venu dans l'école, à l'époque de l'année où les bains de rivière sont clos jusqu'à l'autre été, René ne savait pas nager.

— René, lui dit-on, vous veillerez sur les habits, et vous regarderez comment font les autres pour vous déniaiser un peu. Le maître de natation commencera bientôt à vous faire vaincre votre frayeur de l'eau.

René avait répondu oui, par un signe de tête; car il avait toujours l'épouvante de dire : Ou... ou... oui! c'était plus fort que lui.

— Messieurs, vous m'attendrez! dit le sous-maître, qui avait oublié je ne sais quoi et qui les laissa aller en avant. Que pas un ne se déshabille avant mon retour! Je connais la rivière; il y a une petite barre dangereuse. Restez tous tranquilles, sur votre parole d'honneur!

— Parole d'honneur! parole d'honneur! répondirent en s'égosillant les écoliers, qui ne demandent jamais mieux que de lancer une exclamation dans l'air. Mais on n'a que trop de raison d'écrire : Autant en emporte le vent. Il faudrait qu'on réfléchît longtemps avant de dire : *Parole d'honneur!* pour une chose à venir.

Achille pouvait conduire ce bataillon civil, car Achille avait treize ans. C'était un grand garçon aussi droit qu'une flèche, blond, joli, prompt comme un épervier. Quand il voulait un plaisir, sur l'eau, sous l'eau, n'importe! il s'élançait au but, la tête la pre-

mière ; chacun de ses mouvements avait l'air de crier : « Gare que je passe ! » Il n'avait pas dit tout à fait : *Parole d'honneur !* comme les autres, mais seulement *eur ! eur ! eur !* ce qui n'engage à rien du tout, ce qui n'est qu'un cri comme un autre.

Voilà donc ce héros des rivières poussé par l'orgueil de l'indépendance, attiré par le bruit frais du large bain qui les attendait tous, le voilà, en deux secondes, sans habit, sans bas, sans chemise, dans l'eau ! Vous

jugez de l'étonnement des autres, qui regardaient, la bouche béante, le plongeur hardi, si pressé de déployer ses habiles manœuvres que toute prudence l'abandonna. Il but, il tourna, il eut peur et disparut devant l'indicible terreur de ses camarades, qui poussèrent des plaintes vers le ciel, sans pouvoir détacher leurs pieds du sol où ils semblaient attachés par des racines.

René fit trois pas en arrière, et d'une voix hurlante de douleur, cria vers le sous-maître, dont les cheveux se dressèrent d'effroi :

— Se... cours ! se... cours !

Alors, jetant son habit à la tête des écoliers tremblants, qu'il bouscula dans un trouble intelligent, il bondit juste à la place où avait coulé son camarade. Sa lourde chute les couvrit d'eau et leur fit froid.

— Il ne sait pas nager ! disaient les enfants pâles, en se tordant les mains et s'embrassant à demi-morts... Deux petits étaient tombés à genoux pour ne pas voir, et sanglotaient. Le sous-maître, suffoqué de poussière, accourait de toutes les forces de sa vie ; mais que c'était lent devant la mort qui va si vite ! si vite, qu'Achille, étouffé par la suffocation de l'eau et de la peur, ne pouvait plus seconder René, qui le tenait par les cheveux d'une main infatigable, nageait des pieds et de l'autre main avec l'instinct sublime du chien qu'on

jette à l'eau pour la première fois. Ses yeux ardents, ses mouvements souples et rapides, l'inébranlable idée de sauver son fardeau en le poussant vers le bord, et quelque ange arrêté peut-être devant sa généreuse imprudence, le soutinrent longtemps. Tout à coup il s'enfonce... un silence d'horreur répond seul au précepteur haletant qui atteignait cette scène de désolation.

— Où sont-ils ? dit le pauvre maître, dont les dents claquent d'impatience, et qui se déshabille en les interrogeant.

— Là ! montrent les enfants, où tout s'était englouti.

Mais ce n'était plus là !

René, comme attiré vers le bord par une puissance divine, y paraît à l'instant, traînant après lui sa proie évanouie, sans qu'il semble trop surpris de ce prodige. Il eût fallu lui couper le bras pour l'en séparer ; car ses doigts s'étaient si prodigieusement serrés en saisissant les cheveux d'Achille, que sa main saignait, déchirée de ses propres ongles.

Les acclamations qui le reçurent l'effrayèrent d'abord, et il se remit à crier : *Secours ! secours !* pensant que le pauvre Achille n'était pas entièrement sauvé. Mais il était sauvé ! Ivre et faible encore, étendu sur le gravier que le soleil rendait brûlant, il regardait René, nu comme lui, René, que des souvenirs

confus, des fils noués entre eux pour l'avenir tout entier, lui faisaient chercher, contempler comme son sauveur. Bénédiction ! il revenait à la vie par la reconnaissance. Leurs yeux ne pouvaient se détacher l'un de l'autre.

— Oh ! comment t'es-tu jeté ainsi sans savoir nager ? lui demande-t-on en l'accablant de caresses et de questions.

— Je ne l'ai pas senti, réplique René avec feu ; tout ce que je sais, c'est que j'étais sur les cailloux, et que tout d'un coup je me suis trouvé dans l'eau : j'ai vu clair, j'ai vu jusqu'au fond, j'y suis descendu comme par un escalier glissant ; j'ai trouvé sa tête, j'ai dit : Bon !... à présent, il faut revenir. Et j'ai poussé devant nous. Le chemin s'ouvrait tout seul, je n'ai pas eu de peine ; seulement, j'ai cru une fois qu'il s'enfonçait sous moi, et j'ai coulé dessous pour voir. Alors avec deux bons coups de pied, si forts que je n'en respirais plus, j'ai tout jeté de ce côté, lui et moi : et le voilà !... termina-t-il avec un rire plein de larmes.

Il ne bégayait plus.

— Tu parles comme tu nages ! lui dit le précepteur transporté d'admiration, en lui secouant la main, tandis que les autres faisaient cercle pour écouter son récit plein de candeur.

— C'est, mon Dieu, vrai! répliqua René en s'écoutant parler avec autant de surprise que de joie... J'ai dit tout ça couramment. Avez-vous bien entendu, tous? ajouta-t-il pour s'assurer que ce n'était pas un rêve.

— Oui, mon bon petit garçon, dit le maître en le couvrant de caresses, oui! aussi couramment que je le proclame une digne créature!

— Je parlerai donc comme un autre, à présent? on ne se moquera plus de moi!

— Non! non! Vive René! cria toute l'école en l'emportant dans ses bras.

— Oh! quand ma mère va savoir que je ne suis plus bègue! dit l'enfant, J'ai tant de choses à lui dire!

LE GRAND CHEVAL ET LE PETIT CAVALIER

« Remplace la lumière pâlissante de ta lampe par l'ardeur de ta piété, afin que Dieu découvre ta maison près de celle du riche. »

— Je suis si ignorante que je t'en demande pardon, disait une bonne vieille à son petit-fils, qui voulait tout savoir. Je ne peux t'apprendre les belles choses que je n'ai jamais apprises et j'en suis bien fâchée. Un jour,

tu iras à l'école comme ton père, et tu liras de tes yeux beaucoup d'histoires. Vraiment il faudra bien que tu ailles à l'école, mon enfant; peut-être à la guerre aussi, poursuivit la bonne vieille, qui, s'étant mise à réfléchir, baissait sa quenouille de côté pour essuyer une larme afin que l'enfant ne la vît pas. Lui était accroupi à l'autre coin de l'âtre, plongé dans un tas de menu bois qu'il taillait pour en faire de petites charrettes, écoutant sans l'interrompre sa grand'mère qui parlait toute seule.

— Je ne sais donc rien que te regarder, te tenir chaud dans de bons bas de laine que je file et de fameuses chemises que je file aussi pour toi avec du chanvre supérieur, luisant comme tes cheveux couleur d'or! J'ai toujours soutenu qu'il faut vêtir chaudement les enfants pour en faire des hommes de bonne santé et de bonne humeur. Les hirondelles ne font pas autrement, ni les autres bêtes, qui se gardent bien d'ôter leurs plumes ou leurs habits durant l'hiver, même durant l'été, tant elles se défient du serein, qui est traître partout pendant la nuit. C'est leur manière de prêcher le bon sens aux chrétiens raisonnables qui ne les écoutent pas. Je gèle dans mon cœur quand je vois des enfants biens parés avec des yeux creux et des figures longues comme des violons, s'en aller les

bras nus et sans bas. Ils gagnent des froidures, ces petits séraphins; c'est tout simple, leur sang se fige par place au lieu de faire tranquillement le tour de leur corps. S'ils arrivent à un âge quelconque, ils n'ont pas une dent pour manger leurs rentes. Tu en as des dents, toi, larges et blanches comme des amandes. Elles rient toutes seules et croquent le pain du bon Dieu sans s'ébrécher. Aussi, je ne me lasse pas de répéter qu'il faut avoir chaud dans soi-même et dans ses enfants. De là vient que je te renferme jusqu'aux oreilles quand tu vas faire des commissions ou des boules de neige. Tu n'auras pas à dire que c'est de ma faute si tu as un jour des engelures comme ces pauvres petits riches si blêmes que je voudrais réchauffer tous ensemble dans mon tablier : toi le premier, bien entendu, parce que je t'aime avant tous les autres, puisque Dieu veut bien me le permettre!

Le petit garçon s'arrêta de tailler ses chariots ; il se leva pour aller poser ses deux coudes sur les genoux de sa grand'mère et pour la regarder fixement : après quoi il passa gentiment ses mains toutes chaudes sur son visage qu'elle avançait vers lui ; puis il retourna parmi ses morceaux de bois, qu'il se remit à couper avec une ardeur nouvelle.

— Je suis bien sûre de tout ce que tu ne dis pas, va! répondit la fileuse à l'action spontanée de l'enfant. Je te connais comme ma quenouille et bien mieux. Mais cela me passe que tu ne t'ennuies jamais avec une grand'mère qui ne sait ni lire ni écrire. C'est comme un miracle, et voilà pourquoi je tâche de me rappeler une histoire que je voudrais te raconter, mais de la bien raconter, sans faute et sans mentir, afin que tu ne l'oublies de ta vie ni de tes jours.

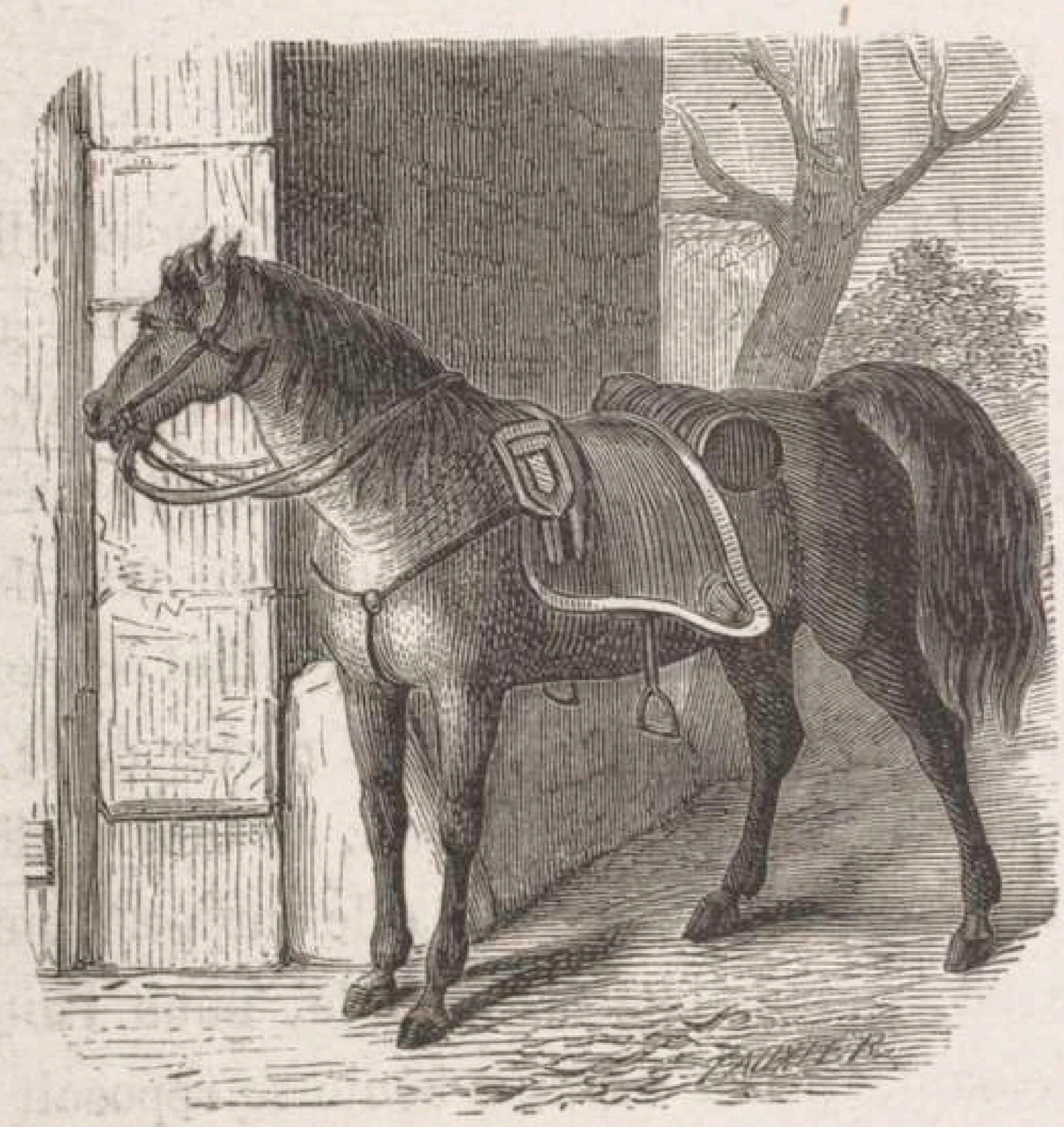
L'enfant dressa la tête et la regarda de ses yeux étincelants.

— Oui, mon garçon, l'histoire d'un cheval, repartit-elle, en faisant tourner avec résolution la roue de son rouet, comme une femme décidée à tout pour instruire son enfant.

Le regard curieux du petit semble répondre : « O ma grand'mère! d'un cheval! »

— Quand je te le dis! On pourrait ajouter : et d'un homme, et d'un enfant soldat qui a monté sur le cheval. Bref, il est certain qu'il y a un cheval, un très-grand cheval, et beaucoup de religion dans cette histoire. Dès lors l'attention de l'enfant aux charrettes ne quitta plus la voix ni les yeux de la grand'mère, et il se garda plus que jamais d'interrompre d'un mot le discours de la bonne filandière.

— Cette fois-là, il y avait un homme dont le nom va me revenir, parce que c'était un brave homme; ton père l'a vu comme je vois ce feu qui nous regarde. Cet homme, donc, se tenait toujours sur un cheval si haut, si fort, si grand, que, d'après l'opinion de ton père, un seul homme au monde avait pu rendre ce prodigieux cheval doux et serviable comme un chrétien.



A présent travaille à tes charrettes sans t'inquiéter, j'entends toute l'histoire qui me revient d'elle-même pour t'amuser tranquillement. Nous en étions que cet

homme seul avait pu se faire un ami serviable et intelligent d'une telle bête afin de monter dessus et de s'y tenir toujours, tantôt assis, tantôt droit, comme sur un perron, ce qui lui était très-commode, parce qu'étant général d'armée, il avait besoin d'être plus élevé et plus tué que ses soldats. On n'a jamais aimé ses soldats comme ce général aimait les siens, peut-être parce qu'ils l'étaient volontairement. Comprends-tu une pareille chose, toi?

L'enfant fit signe que oui de la tête.

— Il faut que tu saches que le jour d'une bataille glorieuse, ce cher homme avait été content d'un garçon pas beaucoup plus âgé que toi. Pourquoi en avait-il été content? Parce qu'il s'était montré brave à l'ouvrage de la guerre, et pas plus pâle que toi, qui fais des copeaux, tandis qu'on l'envoyait (car il fallait économiser les soldats), tandis qu'on envoyait porter de la charpie, des cartouches, de l'eau de-vie, de tout, enfin, au milieu du vacarme de cette bataille enragée, qui était en Pologne ; retiens bien ce nom-là, nous l'aimons. Le lendemain, quand l'armée bénie se reposait de la victoire, le général prit la main de l'enfant et lui déclara devant tous les soldats qu'il voulait faire quelque chose pour lui, par la raison que personne n'avait mieux rempli son devoir. Il lui permit même

de dire ce qu'il souhaitait le plus, promettant de le lui accorder avec l'approbation de ses braves. « Seulement, ajouta-t-il, ne va pas nous demander d'argent, car Dieu sait que nous n'en avons pas plus dans nos poches que les oiseaux sous leurs plumes. Ta bourse est vraiment, à cette heure, mieux garnie que la mienne. »

Je le crois bien, l'enfant avait reçu sa paye comme un soldat véritable. — « A part cela, garçon, que voudrais-tu? ne te retiens pas de me le dire. » Le petit soldat demeura tout pensif, et, après avoir rougi jusqu'au blanc des yeux de penser ce qu'il pensait, il se soulagea, se dégonfla de dire qu'il voulait monter sur le cheval de Kosciusko... (Ah! voilà le nom qui me saute à la tête. Comment pouvais-je l'avoir oublié, après que ton père m'en a tant rassasié l'oreille?) Retiens-le bien aussi, ce nom-là; tu m'en reparleras quand je serai plus vieille, pour me consoler. Kosciusko, pour lors, se mit à rire, et, frappant dans la main de l'enfant, lui repartit? « Tu monteras sur mon cheval, foi de Polonais, et je t'y porterai moi-même, car jamais tu ne pourras l'escalader tout seul. » Sur quoi l'enfant bondit dessus, hardi comme un moineau franc, et s'y tint d'aplomb sans broncher d'un cheveu de sa tête, ce qui le fit applaudir du régiment en belle

humeur. Tous les soldats debout et les éclopés mouraient de rire en regardant l'air triomphant d'un si petit cavalier. Qui pourra dire s'il y a jamais eu un bambin plus heureux ?

Tous les morceaux de bois tombèrent des mains de l'enfant qui faisait des charrettes, et la grand'mère continua sans s'arrêter :

« Le grand cheval, ne sentant sous lui qu'un poids si indifférent, se mit en pleine liberté et malice, tellement qu'en eût juré qu'il riait lui-même d'avoir entendu rire l'armée. Il courait donc tout droit devant lui prendre une large vacance pour se désaltérer des feux de file de la veille. Tous les passants, étonnés, le virent, surmonté de l'enfant, gagner au galop la porte d'un faubourg de la ville par laquelle Kosciusko sortait souvent pour la surveillance de ses travaux de guerre. Il arriva que le jeune cavalier, transporté de joie et peut-être un peu de peur d'aller si bon train sur le plus fier cheval de l'univers, s'était assis prudemment pour se retenir aux crins, éparpillés dans le vent ; mais il fut bien attrapé quand la bête fougueuse, qui hennissait comme une écurie tout entière, s'arrêta court et baissa docilement la tête ni plus ni moins que si la main de son grand maître lui eût serré le mors ou qu'il eût attendu je ne sais quoi. L'enfant

frappa des talons, cria, se leva, se démenant, sifflant, trépignant, hurlant ; c'était inutile, le cheval ne s'en occupait pas; il ne bougeait pas plus qu'un bloc de fer, et c'était pour rien que le petit brave se tordait sur lui d'une action désespérée ; sa large monture, impassible, était là regardant patiemment la terre comme si ses quatre pieds y eussent été cloués.

« — Il ne passera pas, dit un pauvre adossé contre le mur et enveloppé au soleil d'un manteau militaire. Ne vous obstinez pas, enfant de l'armée libre, car vous êtes là sur le cheval de Kosciusko, et moi je suis un des pauvres de Kosciusko ; vous n'irez pas plus loin, je vous le dis, avant de m'avoir fait l'aumône. Jamais Kosciusko n'a passé sans s'arrêter devant nous, pauvres que nous sommes. Vous voyez que son cheval vous le dit comme moi et qu'il me reconnaît aussi bien que son maître. Quel autre m'a donné ce manteau, ce bon manteau ? car ce sont les balles qui l'ont troué et non pas l'usure. Quel autre me l'eût donné, si glorieux et si chaud pour l'hiver? Quant à vous, enfant, si vous ne pouvez faire l'aumône faites-en pour le moins le semblant, sinon tenez-vous pour averti que le cheval ne passera pas. »

« L'enfant, stupéfait, ne tenta plus d'efforts et son cœur s'enfla d'une plus grande gloire d'être ainsi

monté à la place d'un tel homme. Il tira de sa jaquette tout ce qu'il y trouva de sa paye et l'avança au mendiant véridique. Tu peux croire que le mendiant n'eut garde de ne pas venir le prendre, en s'appuyant avec confiance sur le cou de l'animal immobile.

« Aussitôt, cette bête, contente et soulagée comme une personne qui vient de remplir un commandement de Dieu, laissa le jeune camarade tourner bride pour le ramener au camp; mais voilà que pareil aux hommes qui pensent avoir oublié quelque chose, une idée humaine semble tout à coup rouler dans sa tête et agiter ses oreilles d'un tremblement qui voulait dire : « Tiens ! que je suis bête de m'en aller déjà ! » Alors, retournant le front vers la porte du faubourg, il se met à l'enfiler aussi prestement que j'enfilerais, une aiguille. Fais bien attention que l'apprenti soldat, dont les yeux s'ouvraient comme des portes cochères, s'abandonnait pour lors au cheval et à la Providence, ébahi qu'il était, et plus rouge que te voilà devant la flamme. Il ne se sentait pas de saisissement d'être emporté si vite qu'il ne voyait que comme en rêve les deux rangs de maisons du faubourg dont les habitants curieux se tenaient sur leurs portes. Ils étaient accourus au trot retentissant de l'animal bien connu et le suivaient des yeux, criant tous comme des brû-

lés : « Gloire ! gloire ! voilà le cheval du grand Polonais ? » Ces clameurs et le soleil dardant à plomb sur le chemin faisaient ruisseler la sueur au corps du cheval et la joie au cœur du garçon, qui voltigeait à la grâce de Dieu. Avait-il de quoi être fier, là, je te le demande, avait-il de quoi ? »

Les mouvements précipités du menton de son petit-fils affirmèrent qu'il y avait de quoi ; trop attentif pour

parler, il n'écoutait plus qu'avec oppression le récit de sa grand'mère, tant il était voué corps et âme à l'heureuse étoile de l'enfant sur la grand'route.

« Ayant donc arpenté presque à vol d'oiseau le faubourg qui causait bruyamment sur les portes, cette bête, piaffant et galopant en pleine campagne, se ralentit soudain devant une hutte misérable cachée par des sureaux et des prunelliers qui lui servaient de porte, car il n'y en avait pas. Un chien barbet, noir et terreux, sortit vivement au son des fers du cheval sur les pavés qu'ils brûlaient. Mais, au lieu de se précipiter au devant et à l'entour des jambes du grand coureur, avec d'affreux jappements, comme les chiens en savent faire, il s'arrêta les yeux en feu, se rendit compte et fit une cabriole; puis, il rentra en tournoyant dans la hutte avec des cris d'avertissement étouffés de plaisir. Ce fut pourquoi une femme tout infirme et presque aveugle, devinant la cause des aboiements redoublés de son barbet, se hâta de ramper sous les prunelliers du seuil, les mains en avant et dit :

« — Qu'est-ce qu'il y a donc, mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a donc, si ce n'est le consolateur des affligés ? »

« C'était du moins son bon cheval planté contre la hutte sauvage, fourrant ses naseaux écumants dans les

branches vertes et fraîches des sureaux, puis, s'inclinant jusqu'à terre devant l'aveugle en bandeau noir, avec la même humilité et déférence qu'un courtisan devant un roi. Et le fier petit écuyer, muet comme un poisson, examinait tour à tour la femme inquiète, le barbet crotté et la hutte sauvage. Il lui semblait qu'il voyait, ce jour-là, des pauvres pour la première fois de sa vie, et que c'était une bête qui les lui faisait connaître; il n'y avait jamais fait attention. Pour lors, il y pensait, confus, et n'essayait pas même de pousser en avant ni en arrière ce gros éléphant de cheval dont le chien baisait le sabot avec des gémissements sourds qui en disaient plus que je ne t'en raconte. Tellement que le cheval frissonnait par tous ses membres au discours du chien, plus intelligible qu'on ne pense entre les bêtes.

« Pourtant, l'enfant de troupe, qui n'avait plus d'argent, se trouvait bien embarrassé pour décider sa monture à changer de place, car il en savait alors autant sur son compte que ses amis en guenille. Il commença donc par tirer d'un sac de toile tout le pain qu'il gardait pour sa bouche, l'offrit au barbet; et le barbet ne se le fit pas dire deux fois. Puis il raconta son aventure à l'aveugle qui confirma par ses réponses tout ce qu'elle venait d'apprendre. « Kosciusko, ajou-

ta-t-elle, a promis de me remplacer ce bandeau noir, le plus beau que j'aie jamais eu pour garantir mes pauvres yeux de l'ardeur du soleil. Ce bandeau-là, voyez-vous, c'est comme une couronne. Quand on pense que c'est la cravate de Kosciusko ! dès qu'elle sera tout à fait usée, qui me consolera de ne plus voir clair ; ce sera lui, s'il le peut, c'est vrai ; mais, il ne faut pas lui rappeler qu'il me l'a promis, parce qu'il n'est pas dans une position à faire de si grands sacrifices, et le pauvre grand homme serait par trop chagriné.

« Eh bien ! j'y suis, moi, repartit l'enfant poussé à la charité par un tressaillement d'entrailles. Sur quoi, dénouant sa cravate, et se penchant vers l'aveugle : « Venez, femme ! venez un peu de mon côté ! » ce qu'elle fit sans peur, comme si elle allait à la messe ; et le garçon donna son bon mouchoir au nom de Kosciusko, que l'aveugle se mit à bénir sur la croix de son chapelet, quand tout à coup elle s'écria : « Ah ! mais !... il n'est pas blessé, n'est-ce pas ? vous nous le jurez, vous, son petit aide-de-camp. » — « Par le ciel ! non, dit-il, il n'est pas blessé. Est-ce que je viendrais m'amuser dans les champs, s'il l'était ? il est vainqueur, la femme, et il le sera, et il viendra vous l'annoncer lui-même après la prochaine bataille, si

nous ne sommes pas tous tués avec lui. » La vieille aveugle demeura un temps sans voix après de telles paroles. Puis, ayant tout à coup levé son chapelet vers le ciel : « Mon Dieu ! gémit-elle, défendez qu'on le tue; défendez-le bien, mon Dieu, car, s'il meurt, c'est fini; tous vos pauvres sont détrônés ! » Le cheval, alors, poussant un long hennissement, reprit sa course d'un élan à tout rompre, tandis que le chien s'efforça de lui donner un pas de conduite en gambadant, la gueule ouverte, pour le remercier à sa manière.

« Pour lors, le soleil se mettait à descendre de l'autre côté du monde ; le temps était clair comme une tasse d'argent et la route aussi luisante qu'un miroir. Cela faisait que l'ombre allongée d'un si grand animal, surmontée du petit bonhomme sautillant, semblait être un fameux géant noir qui les poursuivait à quatre jambes. Mais l'enfant, qui retournait de temps en temps la tête pour voir si on le voyait, n'avait pas la moindre appréhension du géant noir. Il ne s'en souciait pas plus que des blés et des arbres penchant leurs ombres mouvantes sur les ruisseaux qui bordaient le grand chemin. Il était pourtant tout seul à cette heure où le soleil s'en retourne plus vite que les chevaux à tous crins des grandes armées.

— Tu as pu voir çà mille fois dans les champs, petit-fils?

L'enfant ne répondit rien parce qu'il ne l'avait pas vu.

« Le hardi garçon, poursuivit la fileuse, ne sentait qu'une idée dans tout son corps, une forte idée pour son âge; il se disait : Ah! ah! je suis sur le cheval de Kosciusko! ça me fait froid dans les cheveux à moi-même Et il n'avait pas un assez grand cou pour lever sa tête où elle voulait monter. Je présume que le jeune ambitieux sera devenu au moins brigadier comme ton père. Ah! vierge des mères! la guerre est pourtant bien triste et pas du tout selon Dieu! Mais celui-là qui se trouvait tout moulé pour en faire son plaisir, n'avait peur de rien sur cette pauvre terre. Et c'est comme cela qu'on doit être soldat ou ne pas s'en mêler. Je t'avoue aussi que j'ai toujours eu le sang tourné d'entendre dire que la guerre ne regarde pas les femmes. Justice divine! ce n'est pas toi qui diras jamais une telle chose à ta grand'-mère! »

La tête du petit-fils attesta vainement que ce n'était pas son intention.

« Non, ce n'est pas toi, toi si respectueux que tu es déjà le soutien de ma vieillesse. »

L'enfant du foyer ne trouva pour toute réponse que ses regards allumés et riants, tandis qu'il brandissait vers sa grand'mère ses petits poingts fermés, menaçants de tendresse. Elle savait bien tout ce qu'ils lui promettaient d'affection; aussi la fileuse convaincue répondit :

« Je n'en doute pas! mais ne va pas te figurer que le grand Polonais ait jamais commencé la guerre; il la repoussait, ce qui est bien différent! C'est pourquoi on l'appelle encore le fils de Dieu. »

« Mais çà nous éloigne du cheval dont je parlais tout à l'heure. Clic! clac! clic! clac! à travers le faubourg, et le faubourg, intrigué de revoir l'animal sans son vrai maître, se remit à crier, comme à son premier passage : « Gloire! gloire! voilà le cheval du grand Polonais! » Pour lors, l'enfant, demi honteux de tant d'honneurs, mais dont le cœur battait le tocsin, leva promptement sa casquette et se tint droit comme un homme pour retourner vers l'armée libre. Tous les soldats étaient rangés au bord du camp pour le voir revenir et tapèrent des mains à son apparition. Il raconta tout ce que j'ai dit du haut de sa tour vivante, d'où Kosciusko l'enleva pour lors en l'embrassant avec sa divine douceur.»

— Je sais bien que tu dis en toi-même : Comment?

ma grand'mère ne m'a presque parlé que du cheval, du petit soldat et des pauvres, et presque pas du

grand Polonais. Je ne dis pas le contraire, les enfants et les pauvres sont plus à la portée de mon entende-

ment : mais l'homme, vois-tu; un tel homme, ça touche aux cieux, c'est pour moi comme l'ombre de Jésus-Christ. Je dis l'ombre, entends-tu bien, parce que dans les cieux et sur la terre, il n'y a eu, il n'y aura jamais qu'un Jésus-Christ! Mais l'autre martyr, au su de tout le monde habitable, a pareillement été crucifié pour la sainte cause et pour l'amour des hommes. C'est ce qui fait que je n'oserais en parler qu'à genoux, les mains jointes, et avec des larmes comme d'un des plus tendres apôtres de mon créateur. Et cet innocent apôtre, ce donneur d'oboles mis en lambeaux, ce doux saluеur des pauvres, dont le nom s'embrouille toujours un peu dans ma mémoire comme le lin dans ma quenouille, cet homme-là, je le vois vivant, éternel, qui passe, vient et va sur son fier cheval, appelé comme lui : le saluеur des pauvres.

« On dit que son maître ne s'est jamais baissé que devant les malheureux : voilà le pourquoi de sa grandeur et du surnom de Christ que je lui donne en tremblant du pied de mon rouet... Après... pourquoi trembler? C'est dans les chaumières que les bonnes gloires s'éternisent. Nos buis et nos fleurs les embaument, nos foyers brûlent devant comme la bénédiction des petits enfants et des peuples. Pour

l'heure, finis tes chariots; voilà toute l'histoire que j'avais peur de ne pas pouvoir te raconter. »

Et l'enfant silencieux embrassa trois fois sa grand'-mère.

CLOCHETIN

OU LE ROYAUME DE SA-SA

Albert n'avait pas le goût des livres sérieux ; il n'aimait que les contes de fées, qui ne laissent dans l'esprit aucun germe solide. Les maîtres d'Albert lui disaient pourtant que ces lectures sont pareilles aux fleurs sans racines, ne donnant point de fruits et tombant au premier souffle de la saison. Sa mère aussi lui avait déclaré franchement que sa passion frivole ressemblait à l'appétit des estomacs fantasques, plus épris

de friandises que d'une nourriture solide qui forme un sang généreux, et que les livres vrais développent un jugement fort : ces conseils étaient perdus ; Albert n'en voulait pas entendre parler. Il disait à sa sœur Suzette :

— J'aime mieux les gâteaux que le pain, et j'ai raison, puisqu'on nous donne des gâteaux seulement aux jours de fête, quand nous avons été bien sages.

— Mais, répliquait Suzette, si c'était fête tous les jours, tu finirais par être malade à force de manger des gâteaux.

Albert, sans lui répondre, se remettait à lire assidûment sa bibliothèque bleue, regrettant qu'au lieu de mille et une nuits, trésor divertissant de fictions orientales passé dans notre langue, on n'en possédât

pas dix mille et davantage. Enfin, l'étude lui semblait un sillon aride s'il n'était égayé par Chat botté, le héros de son cœur, Serpentin vert, ou le prince Charmant. Un livre sans images peintes lui paraissait froid et comme inhabité. Il restait les bras croisés devant les cartes de géographie et les tables de calcul, et devenait tout pâle d'ennui, pareil à un frileux immobile devant un taillis où il n'ose porter la hache, sans s'avouer qu'une bonne coupe de ramée le réchaufferait jusqu'aux os, s'il avait le courage de l'abattre et de l'emporter au logis.

Il faut aussi que l'on sache, pour la justification d'Albert, que sa nourrice, grand amateur des contes de sorciers et de revenants, lui prodiguait, depuis le berceau, l'aliment peu substantiel de ces hors-d'œuvre. L'excellente femme, qui n'avait de lumière que pour donner du bon lait à son nourrisson et pour l'aimer de tout son cœur, s'obstinait à fortifier en lui le penchant au merveilleux, que nous possédons tous dans quelque coin de nous-mêmes, et le tenait éveillé chaque soir beaucoup trop longtemps dans l'intérêt de la santé d'Albert. Elle se serait presque privée de sommeil et du bienfait de la prière pour l'entendre lire les contes effrayants qui les tenaient en extase durant des heures entières. Ces lectures à voix haute le fatiguaient beau-

coup, tant il criait par l'ardeur de connaître tant de merveilles.

Il courut un jour avec empressement vers Suzette, qui, tenant devant elle un livre ouvert, écrivait sur ses genoux et paraissait copier dans le livre quelque chose qui l'intéressait beaucoup. Albert s'aperçut avec chagrin que le livre était anglais, car s'étant bien gardé d'en apprendre même l'alphabet, il eut honte de voir que sa sœur le traduisait couramment et fut tenté de s'en aller ; mais comme le livre renfermait de belles gravures coloriées, il espéra qu'elles annonçaient des contes de fées et pria Suzette de les lui lire en français. Suzette ne le fit pas attendre ; elle aimait son frère avec un grand dévouement et se flattait de l'amener bientôt à traduire avec elle cette langue qu'il avait prise en aversion parce qu'il fallait l'apprendre. Albert prêta donc l'oreille à ce petit travail de sa sœur :

J'aime beaucoup la belle vache noire
Qui donne son lait pour tremper notre pain.
Elle en donne, chaque jour et chaque soir,
De ce bon lait chaud, frais et blanc!
O belle vache noire!
Ne va pas ruminer la ciguë ni les mauvaises plantes
A l'odeur forte, venant dans les fonds marécageux et verdâtres;
Va manger la primevère jaune qui fait le lait très-doux;

Va dans les prés où les bulles d'eau bouillonnent sous l'herbe,
Où les violettes s'ouvrent et sentent bon;
Va, belle vache noire, vas-y, et dîne!

— Après? demanda impatiemment l'écolier, découragé de ce début, insignifiant, selon son goût.

— C'est tout, dit simplement Suzette; c'est la belle vache noire. Est-ce qu'elle ne te rappelle pas celle de la bonne nourrice?

— Si; mais dans un livre imprimé peut-on parler de vache? Lis donc l'autre histoire, pour voir; car si tu comptes sur celle-ci pour me faire étudier l'anglais, tu te trompes.

— Eh bien! écoute le pauvre rouge-gorge:

Blessé par une flèche, le rouge-gorge est mort!
Il est devenu corps, le petit chanteur;
Il repose immobile et renversé.
Jamais plus il n'enflera son gosier sonore comme un chalumeau de la vallée.
Le rouge-gorge ne charmera plus notre oreille par ses notes plaintives;
Ses ailes, qui battaient contre la fenêtre,
N'y viendront plus chercher dans l'hiver une retraite attiédie;
Il ne becquètera plus les miettes répandues au foyer par les enfants;
La rage d'une flèche a frappé le rouge-gorge.
Le charmant volatile a rendu son souffle musical,
Et le voilà muet, serré dans les doigts de la mort:
Ami de l'innocence, souris et pleure!

Et Suzette, le cœur gros, se couvrit les yeux de ses deux mains, n'en pouvant plus d'envie de pleurer.

— Allons donc, dit Albert, c'est tout uni cela ! On en voit par milliers des oiseaux. Comment ! tous ces gros livres anglais n'ont pas un seul dragon volant ? pas une tour de cristal ? pas une caverne enchantée ? Rien donc ? Tiens, laisse-moi tranquille, car j'ai un mal de tête affreux d'avoir passé mon temps à si peu de chose et je suis très-agacé.

Il arriva naturellement qu'il n'eut pas un prix à l'époque des examens de son école ; qu'il y fut sévèrement humilié, et jeté insensiblement dans l'étrange aventure que je vais te raconter, mon cher neveu. Je l'ai gardée en réserve pour la soumettre aux réflexions de quelque enfant plus sage qu'Albert ; et je ne crois pas que mon amitié me trompe en me disant que cet enfant-là, c'est toi.

Tu sauras plus tard par quel événement Albert, renvoyé avec honte de la classe, au temps des vacances, traversa de nuit un bois sombre et désert. Les ténèbres y grandissaient de plus en plus, se déroulant sur les flancs de la montagne : une belle montagne qu'Albert avait l'intention de gravir, l'entrevoyant par-ci par-là sous de charmants reflets de lune, qui luisaient à travers les branches frissonnantes des arbres. Le chant

des feuilles était gai, leur bruit et celui d'un ruisseau courant semblaient chuchoter *bonsoir!* à la planète silencieuse qui passait, se mirant à la surface de l'eau, en compagnie de toutes les étoiles dont les rayons blancs rendaient l'obscurité visible.

Albert courait çà et là, tantôt cueillant une fleur inconnue, tantôt s'arrêtant pour écouter le rossignol. « Quel bon moment pour voir apparaître une fée! un génie! un gnome! » pensait-il à part lui. Ne voyant rien venir, il chanta, dans l'espoir d'attirer l'attention de quelque prince des bois ou de l'air. Sa chanson, qui n'est point parvenue jusqu'à nous, ne fut saluée que par l'apparition d'une lueur douce errant dans l'herbe. Il y court, et voit à regret que ce n'est qu'un ver luisant, promenant sa lampe sous un labyrinthe de fleurs, pour y attirer un être semblable à lui.

Faute de mieux, Albert avance hardiment la main et va saisir la petite lanterne sourde, quand soudain l'insecte, qui s'est senti toucher, grandit, grandit, s'élève, monte, et, comme pour obéir aux vœux fervents d'Albert, se transforme en un diablotin couleur orange dont le rire tintait, pareil à une clochette d'argent : drelinn! dinn! dinn!

Tandis que l'étrange personnage plante en terre son sceptre d'acier bleuâtre, de la forme d'un trident, il

adresse distinctement cette question à l'écolier, qu'elle frit tressaillir de joie en lui perçant l'oreille :

— Albert! que fais-tu seul dans le bois?...

Toute la forêt retentit de cette voix métallique.

— Je cours, je joue et je suis content, dit Albert, qui n'avait pas peur, d'abord, parce qu'il était ravi de l'apparition du diablotin, et qu'il avait enfin la preuve que ses lectures féeriques étaient aussi de l'histoire.

— Tu seras encore plus content si tu veux me suivre dans mon royaume, repartit gaiement le génie nain en faisant sonner ses éperons d'or : drelinn! dinn! dinn! Monte avec moi sur mon bon cheval Ralph!... Écoute le bruit de ses naseaux quand il voyage dans l'air : fri! fra! fri! fra! et quand il voyage dans l'eau : frelique! frelaque! frelique! frelaque! et dans la terre : pimm! poumm! pimm! poumm! et dans le feu : cling! clag! cling! clache!!!

Et voilà qu'aux paroles stridentes du roi des Orangers se montre tout à coup un poulain noir aux ailes de dragon. Ses narines lancent des étincelles bruyantes comme des capsules ; il frappe du pied, caracole avec impatience en agitant sa selle plus rouge que le corail. L'enfant hésite encore ; mais la grâce du cheval le décide ; il se laisse mettre en croupe par le cavalier

aventureux, tandis qu'il ne tremble à chaque secousse que de rester en si beau chemin.

Pouf !... la terre s'ouvre, et Ralph vole dans ses flancs aussi vite que dans l'air... pata poumm !... Les fers dentelés du poulain laissent leur trace phosphorescente à la crête des sillons, en illuminant le souterrain qui s'élargit par miracle devant lui. Des

mandragores envieuses, à demi réveillées, des gnomes curieux et des oiseaux sans ailes criaient aux trois passants rapides : — Où allez-vous ? Vos passe-ports, s'il vous plaît !

Tout à coup Ralph fait un bond prodigieux pour

trouer une montagne ; il y passe comme un fil au travers d'une aiguille, et sème un nouveau sentier lumineux dans l'air qu'il arpente, laissant fuir derrière lui les fleuves, les monts, les vallées, qui diminuent au regard, allant se joindre au niveau des horizons bleus.

Le diablotin, devenu silencieux, tire alors de sa poche un porte-cigare en topaze brulée. Il le remplit de vétiver et d'ambre jaune, et se met à fumer bruyamment, envoyant des bouffées d'un parfum chaud dans le nez et dans la chevelure noire d'Albert, qui n'ayant aucune habitude de ces flocons de fumée, se sent forcé d'éternuer sans pouvoir se retenir. — Dieu vous bénisse! — lui dit en passant une tourterelle du fond de son nid, dont la voix ressemble étrangement à celle de Suzette sa sœur. Albert eût voulu s'arrêter pour lui dire : Merci ! mais : fri ! fra ! fri ! fra ! de temps à autre le diablotin crache une étincelle, et, pour reprendre haleine, boit dans une perle creuse. Savez-vous ce qu'il boit? Rien moins que de l'opale gazeuse et du diamant liquide, dont il n'offre pas une goutte au voyageur qu'il emporte, et qui a soif. Albert n'eût osé, pour sa vie, lui demander à boire ni lui adresser la moindre question ; ce qui fait qu'il ne savait pas encore que c'était là Clochetin, empereur du royaume de Sa-Sa,

sur le cheval duquel il avait l'honneur de galoper, loin de la maison paternelle. On marche, on court, on vole aussi rapidement que les sorcières du Nord, montées sur les tamis et les balais de sureau sans moelle.

Mais voilà qu'au loin flotte un nuage vert d'eau, moiré des reflets de l'émeraude; en même temps Ralph hennit sur le ton d'une armée qui rit aux éclats; puis il entre par une longue fente verte dans le léger royaume de Sa-Sa; car c'était en vérité le royaume de Sa-Sa. Albert respirait à peine, tant la curiosité le possédait, lorsqu'une foule de sujets orangés, gros et ronds comme la pomme jaune de l'Orient, vinrent saluer le monarque en se tirant trois fois l'oreille gauche, qui, par suite de cet exercice courtisanesque, était devenue infiniment plus longue que la droite. Cette oreille adulatrice se terminait par une sonnette, soit en argent, soit en cristal, soit en cuivre, suivant la fortune du courtisan à qui elle était indispensable, par la raison qu'elle simulait une flatterie en jeu de mots sur le nom de leur roi Clochetin. Les louangeurs avaient beau toutefois se tirer démesurément l'oreille, cette clochette, en quelque métal qu'elle fût, ne rendait qu'un son enroué, qui ne plut pas à l'enfant véridique.

Clochetin, voulant se rendre populaire, tira pareillement son oreille pour leur répondre dans la même langue et les payer de la même monnaie. A tout prendre, sa clochette royale n'avait pas un son plus pur que les autres ; mais elle fut couverte d'applaudissements ; les sujets flatteurs et flattés, sautant et pirouettant à pieds joints, crièrent à tue-tête : — Tin! tin! tin!... Vive Clochetin!

Un écuyer, fendant l'air et la foule comme un faucon qui a rompu sa chaîne, vint tendre aux voyageurs son genou, sur lequel le monarque fit descendre Albert de plus en plus reconnaissant.

Aussitôt Ralph disparut avec l'écuyer haut de trois cigarettes. Pendant qu'il se faisait épousseter avec soin, le roi du nuage invita l'enfant à prendre un repas dans son palais.

Albert était au désespoir de n'avoir pas faim ; il souffrait au creux de l'estomac, à cause peut-être de toutes ces merveilles qui excitaient en lui trop d'admiration. Néanmoins, comme il espérait retrouver de l'appétit après l'exercice violent du cheval, il répondit avec soumission : — Je le veux bien.

On pressa pour lors la toilette du roi ; ses bottines de peau d'aspic furent lustrées avec un vernis transparent, qui les fit brillantes comme des miroirs. Elles

étaient infiniment trop étroites, comme il convient à un prince élégant qui donne le ton et qui va dîner en public. On y alla au son des flûtes de cristal et d'instruments aériens, parmi lesquels Albert fut étonné d'entendre un violon qui jouait faux comme celui du maître de musique de sa pension. — Oh! les belles choses! disait-il en regardant de ses grands yeux les lambris de nacre fleuragés d'émail bleu, les tables d'agate et de malachite, d'un vert à reposer les yeux les plus éblouis du monde, et les vins bouillonnants, dont les rayons pourpres ruisselaient sur les nappes de toile de Hollande garnies de dentelles, marquées en perles d'Orient au nom de Clochetin, par une grande fée de ses amies.

On plaça tout autour du buffet les musiciens habiles et altérés, pour les exciter à bien jouer, par l'arome de liqueurs extrêmement fines. L'harmonie fut d'abord sourde et lente; elle n'éclata qu'au dessert, à la manière d'un coup de tambour. Le nuage bondissait de folle joie. Albert, dont l'imagination trottait sur la mesure d'une polka de sa sœur et du galop de Ralph, disait toujours en lui-même: « Non, il n'y a pas de collége au monde qui puisse donner un pareil divertissement! non, je n'aime pas le collége, je n'aime que le royaume de Sa-Sa! » Puis il mangeait, comme

malgré lui, d'une crème d'or, pralinée d'amandes de cacao; des pistaches sautées dans du lait de gazelle, des bonbons d'Aboukir, flottant dans un extrait de thé impérial; des caramels de roses, fondant sous le regard; enfin, des pêches plus grosses que la tête du monarque. Albert désirait vivement reporter un peu de toutes ces choses à sa mère, car, au milieu de sa fièvre enchantée, Albert pensait fréquemment à sa mère. Pourtant le dîner se prolongeait sans mesure, sans ennui.

Qui est-ce qui servait ce repas royal?

Personne. On disait : — Je veux ceci, je veux cela; — et le mets intelligent ne se faisait pas attendre; il se posait de lui-même devant l'appétit réveillé du convive. Mais, au bout du compte, rassasié, surchargé, bourré de mille autres délices, qui ne se trouvent que dans les royaumes les plus près du ciel, le roi Clochetin se leva; haussant d'une main son verre de Bohême, et de l'autre prenant la main du jeune touriste, il but largement à son heureux voyage.

— Tinn ! tinn! tinn ! — crièrent les invités, ivres de dévouement ; et, se touchant l'oreille droite pour saluer Albert, ils s'entrelacèrent par leurs bras menus pour exécuter une sarabande vive, appelée *la pain-d'épice*. Parcourant ainsi la salle dans l'ordre serré des petits

bons hommes de pain d'épice ornés d'une plume, que l'on vend un liard sur la terre, les orangers tournaient, valsaient, galopaient; puis saluant en masse de tout leur corps à la fois, ils crièrent: — Albert! Albert aura le prix de lecture, d'obéissance et de grammaire; par la protection du puissant Clochetin, Albert aura la croix sans s'être donné la moindre peine pour l'obtenir.

— Un moment! ce serait trop fort! cria le maître de la pension d'Albert, qu'il reconnut distinctement à travers une porte du nuage; je ne souffrirai point que dans mon pensionnat le moindre prix soit enlevé par la faveur; celle du roi même n'ébranlerait pas ma justice. Tant pis pour Albert, s'il a été humilié par la distribution loyale de nos récompenses! son tort est de n'en avoir mérité aucune. Qu'il renonce aux billevesées qui lui troublent le cerveau; qu'il apprenne la géographie, l'histoire, l'arithmétique; qu'il orne sa mémoire et forme son langage avec la prose admirable de Buffon, les vers ou plutôt les idées immortelles de la Fontaine et de Corneille; nous l'admettrons alors au concours où viennent de se distinguer ses camarades. Puisque Albert est destiné comme nous à vivre avec les hommes de la terre, il faut qu'il en apprenne les idées, les vertus et les mœurs. Ce n'est pas dans

les régions imaginaires de la féerie et des enchantements que nos fils trouvent à s'établir ni à se créer une réputation solide. Notre petit songe-creux doit donc entrer simplement dans la voie de tout le monde, sinon je serai forcé de le renvoyer à sa famille.

A cette sortie inattendue contre Albert, tous les convives étaient restés silencieux ; on le regardait avec moins de considération, ce qui lui perça le cœur et lui fit monter le rouge au visage.

— Mais, monsieur, répondit une voix douce, faites attention qu'Albert n'est pas en état de nous entendre en ce moment ; il est menacé de la rougeole et son sommeil est agité. Que votre bonté nous accorde un peu de temps avant de le soumettre à votre rigueur salutaire ; je l'aime trop pour ne pas vous seconder encore de tout mon pouvoir ; un peu de temps, monsieur, un peu de temps, je vous en conjure !

Il était évident que la mère d'Albert venait de parler ; mais comment se trouvait-elle avec son maître dans le vestibule de la salle du festin ? Albert ne pouvait s'en rendre compte. Il lui sembla pour un moment qu'il vivait double. Être ainsi tout à la fois avec sa mère et chez un roi, lui devenait on ne peut plus incompréhensible.

Il tremblait aussi que Clochetin ne s'offensât de

cette discussion un peu longue et sérieuse pour les habitudes légères du nuage. En effet, les courtisans échangeaient entre eux un sourire de dédain, tandis qu'ils se taisaient par l'ascendant que prend toujours la raison sur la folie.

Ce silence fit que la réponse du maître fut entendue aussi clairement que s'il eût parlé au milieu de la chambre.

— Vous êtes une excellente mère, madame; je ne crains donc pas de vous dire toute la vérité sur Albert, pour nous aider mutuellement à le guérir. Le mouvement intérieur de l'émulation lui manque ; ce qui lui en tient lieu, voulez-vous le savoir? c'est la secrète espérance qu'un géant attendri, ou Riquet à la houppe, lui rendant un jour amitié pour amitié, pourvoiront à tout dans sa vie, où il n'aura qu'à regarder l'eau courir et l'oiseau monter dans l'air. Erreur déplorable, madame, qui fausse beaucoup de jeunes esprits. Il est à craindre que celui d'Albert ne mûrisse que bien tard à l'étude. Mais, pour vous prouver que je ne veux pas asservir trop tôt votre enfant aux travaux sérieux dont il a maintenant une si grande horreur, je vous prie d'entendre ce que nous faisons apprendre aux plus petits pour les mener par une pente douce à la science de la nature. Cette science est trop belle pour la revêtir du

merveilleux dont Albert se fait un bonheur nuisible. Voulez-vous lire, mademoiselle Suzette?

— Je le veux bien, monsieur. Et la voix de Suzette mit le comble à l'étonnement d'Albert.

LA MÉMOIRE D'UN OISEAU

Une frêle créature de Dieu, l'oiseau d'un champ, roulé dans le vent de l'orage, fut relevé parmi les sillons, et secouru par un homme compatissant, car il y a des hommes compatissants. Celui-là, doux au faible, ne voulut prendre aucune nourriture qu'il n'eût auparavant sauvé le passereau. Il ôta l'argile de son aile qui traînait, la lui remit comme eût fait Dieu dans sa bonté, le réchauffa de son haleine, lui donna la semence fortifiante, puis il lui dit: Vole!... Pour lors, son jeune hôte remonta joyeux vers le ciel, raconter un peu de sa vie d'oiseau, et chanta! A quelque temps de là, l'homme, qui se ressouvient, ne le voyant plus reparaître alentour, dit en lui: « La mémoire d'un oiseau, où est-elle? »

Et voilà qu'il entend becqueter vivement contre

sa fenêtre ; il l'ouvre... Dieu lui répondait ! Le passereau du champ lui en amenait un autre traînant l'aile, quasi mort, comme autrefois il avait été lui-même. Mais, pour lors, tout zélé, tout guéri, tout alerte, il voleta de l'épaule de l'homme à son ami sanglant, regardant l'un, puis regardant l'autre, qu'il semblait recommander éloquemment au Samaritain des oiseaux. L'homme vit cela, et ses yeux se mouillèrent.

« Sur quel cœur, en effet, son image était-elle mieux gravée que sur ce cœur d'oiseau? »

— Présentement, donne à boire à ton frère, dit la mère à la jeune fille, qui avait fini de lire.

Albert ne put se défendre d'un peu de courroux en s'apercevant que la voix de Suzette, qu'il aimait, venait de plonger l'assemblée dans un profond sommeil. Il se crut destiné à toutes sortes de mortifications, et celle-ci l'atteignit dans le cœur. Dès lors, une sympathie profonde le rappela vers les personnes de sa maison, qu'il entendait sans les voir. Le royaume de Sa-Sa lui plaisait encore, il est vrai ; il y était heureux, mais heureux sur la pointe du pied, si l'on ose s'exprimer ainsi ; cette fête engourdie commençait à le charmer moins que dans son début de la forêt aux fleurs.

Toutefois, les musiciens ne dormaient que d'un œil. Le voisinage du buffet et des flacons transparents,

pleins de vins doux et limpides, éveillait en eux une grande soif. Las d'attendre qu'on les servît, ils se résolurent à se servir eux-mêmes. Par malheur, en avançant les bras, leurs intruments tombèrent avec un bruit qui réveilla tout le royaume. Alors, pour n'être pas soupçonnés d'avoir voulu se désaltérer trop familièrement, ils se mirent à jouer d'une façon énergique, et comme si de rien n'était. Bientôt les lustres, les plats, les carafons, le cheval, les écuyers, les courtisans entrèrent en danse, et ce fut un galop d'autant plus emporté, que le roi, en tête de la bande, en stimulait la rapidité par son exemple. Les murs semblaient tourner au rebours; Albert dansait de force; il eût peut-être toujours dansé, si un fracas formidable n'eût eu lieu tout à coup au milieu du bal: le palais craque, se brise et roule en débris par les nues; Albert tombe comme un ballon perdu, et Ralph tombe sur lui: pliff! plaff! pouff! Tout se heurte contre terre.

A la lueur d'une veilleuse, qui lui rappelle celle qu'on allume quand quelqu'un est malade au logis, l'enfant croit reconnaître sa maison et son lit, d'où il vient de tomber dans la ruelle. D'abord il se figure qu'il sort d'entendre lire un conte fantastique; mais il revoit toutes les clochettes du roi suspendues au

gland d'un rideau bleu, où ses mouvements les agitent comme s'il sonnait au feu ; c'était donc bien le tapage épouvantable de la chute de Sa-Sa qui occasionnait celui du sabre et du polichinelle qu'Albert avait décrochés en dégringolant du ciel pour se délivrer de Ralph. Il crut que sa mère accourait au milieu du désordre, et le recouchait en baisant ses yeux baignés de sommeil; il s'efforça, mais il ne parvint pas à les ouvrir, non plus que ses lèvres serrées par la crainte.

Frrrrrrou!!! dans quelle sombre région il rentre! on ne distingue plus rien : du vert, du rose, de l'orange, des formes vagues, des carrés, des cercles, des ovales, des angles, des cartes de géographie, des têtes, des bras, des lumières, enfin de petits hommes de chair, et d'autres de pain d'épice; un roi, tournant encore, mais plus lentement, autour des yeux d'Albert; puis tout s'efface de nouveau parmi l'obscurité.

Le voilà transporté sur un globe, où la nuit règne encore; il s'y acclimate rapidement et s'abandonne au cours de l'eau dans une barque qui peut à peine le contenir, bien que raccourci de tout son pouvoir et pelotonné jusqu'à manquer d'haleine. Par degrés les flots résistent, montent et rasent les bords du bateau, qui s'enfonce, disparaît, et continue son voyage sous l'eau

plaintive, dont les sanglots disent: «Mais c'est affreux ce que vous faites là, mon enfant! voyager toujours sans passe-port et sans connaître la géographie! Savez-vous que je ne suis pas toujours maîtresse de sauver ceux qui se jettent ainsi dans mes bras?» Qu'importe, puisque Albert y glisse comme une dorade! Un joli petit poisson rouge vient le narguer; d'autres, plus clairs que le diamant, nagent autour de lui et clapotent en lui jetant des coquilles et des globules au visage; et la barque file, file toujours... Chut! la voilà qui s'ébranle, et l'enfant moins hardi se retient à la proue; il appelle des yeux une enseigne qu'il a vue au pied du pont Neuf, avec ces mots: «Secours aux nageurs imprudents.» Pas plus d'enseigne que de mariniers. Soudain la barque agitée se change... en quoi? mon Dieu! en Ralph lui-même; en Ralph, le coursier de Clochetin. Cette fois, Ralph porte la Peur pour cavalier, et la peur s'accroche tantôt à ses oreilles, tantôt au harnais, tantôt à la selle du poulain, où pendent et s'agitent mille grelots résonnant: drelin! drelin! drelin!... Et la courrière blême chuchote à l'oreille d'Albert que ce sont là tous les cris des courtisans du roi, pendus pour avoir menti maladroitement à Sa Majesté. Albert n'en revient pas. «Regarde! ajoute l'amazone fiévreuse; voici la Vérité!» Il ne voit qu'un bel arbre lumineux dont il

cherche à saisir quelques feuilles d'argent qui s'éparpillent autour de lui comme des étoiles filantes. Dès qu'elles se trouvent dans sa main, elles deviennent des morceaux de papier blanc, dont on n'aurait pas daigné faire des cocotes, exercice favori d'Albert durant l'heure des classes. Ainsi, le pauvre garçon voyait fuir tous ses bonheurs comme des volées d'oiseaux. Il était horriblement fatigué de tant de déceptions, et laissait involontairement couler des larmes le long de ses joues aussi pâles que celles de la Peur.

— Albert! lui crie à son tour le poulain, qui n'avait pas encore parlé : il faut que tu sois bien endormi pour ne pas te rendre compte que tout ceci n'est qu'une punition de ta paresse à t'instruire comme tes camarades. Sans doute, les enfants et les hommes ne lisent pas sans plaisir un conte de fées; mais ils n'y croient point, car ils savent lire dans l'arbre de vérité, où tu ne vois que du papier blanc. Puisque tu as fatigué la patience de tes maîtres, qui sont des gens d'esprit, écoute donc les bêtes qui ont pitié de toi.

— Mais, monsieur, balbutie l'écolier, qui perdait la tête et dévorait ses larmes, je n'ai jamais vu qu'à Bagdad ou à Stamboul, on gronde le moins du monde les enfants qui n'étudient pas.

— On les empale!... Et toi, tu m'indignes, ré-

sume le poulain en s'élançant sur lui d'un tel bond, qu'Albert pousse un cri terrible.

Alors seulement il ouvre franchement les yeux, croyant voir ceux de Ralph flamboyer et le regarder fixement. C'était son chien terre-neuve, entre les bras duquel il se débattait, le prenant pour un cheval enchanté. Son gros chien Gull, pareillement effrayé du cauchemar de son jeune maître, surveillait, comme une sentinelle, l'agitation croissante de l'écolier malade. Gull n'avait pas quitté le pied du lit où l'enfant lui semblait aux prises avec quelque ennemi invisible, ce qui le faisait gronder sourdement et montrer les dents à tout hasard. Le fidèle animal venait enfin de se jeter sur lui pour le sauver, quand la mère, alarmée par ce charivari nocturne, accourut une deuxième fois replacer Albert sur son lit, dont il prenait les pieds pour la tête.

— Qui t'a donc fait ainsi tomber par terre, mon enfant?

— C'est moi-même, et je ne l'ai pas fait exprès, dit Albert, pressé de justifier son chien et lui.

— Il faudrait faire exprès de ne pas tomber, répondit doucement la mère; te voilà bien haletant, mon pauvre Albert.

— J'arrive du royaume de Sa-Sa et de la Rivière qui

parle, repartit Albert, aussi las que dégoûté des enchantements.

Alors il raconta tout à sa mère, qui, peu à peu, parvint à lui prouver que son voyage était un rêve de sa fièvre, et n'était pas plus vrai que les contes qui le lui avaient inspiré.

Albert, devenu silencieux, et se tenant serré contre sa mère, qu'il n'aurait plus quittée alors pour toutes les fées et tous les rois du monde, regarda dans l'autre chambre dont la porte était ouverte : on soupait en rond autour de la table de famille. Suzette servait respectueusement à boire au maître de pension de son frère, qui lui avait fait lire *la Mémoire d'un oiseau;* car ce bon maître était venu pour apprendre des nouvelles de l'écolier malade, dont il estimait beaucoup les parents. D'après tout ce que la mère alla dire du cauchemar de son enfant, le père, la sœur vinrent en hâte jusqu'à son lit l'embrasser, et lui exprimer les vœux que l'on faisait pour son retour à la santé; son maître, en lui prenant la main, ajouta qu'il espérait un grand changement dans ses lectures et sa conduite. Cette confiance honorable toucha tellement Albert, qu'à son tour il serra de toutes ses forces la main de son bon maître, et lui dit :

— J'apprendrai tout ce que vous voudrez.

Il n'eut qu'une rougeole volante.

Le résultat de ce rêve, doux et affreux, fut donc le retour d'Albert à la raison.

Je sais, mon cher Henri, que la plupart des lecteurs de sept ou huit ans riront d'Albert, eux qui ont lu sans danger *Cendrillon*, *la Belle au bois dormant*, et autres romans dédiés à l'enfance; mais ces jeunes docteurs, avec un peu de réflexion, auront de l'indulgence pour un pauvre rêveur de leur âge, qui ne s'est pas tenu droit sur le premier échelon de la vie; ils lui doivent même quelque estime, à cette heure qu'il est parfaitement guéri des visions dont il garde un peu de honte. C'est de lui que j'obtiens la permission de t'en entretenir; c'est sous sa dictée que je les écris pour toi.

Le petit écolier, qui sait maintenant Buffon et la Fontaine, l'histoire ancienne et l'histoire moderne par cœur, dit qu'il veut consacrer sa vie entière à l'étude de la vérité, parce qu'il pense que c'est l'unique moyen de rendre cette vie utile et heureuse.

Qu'en penses-tu, toi?

LE SERMENT DES PETITS POLONAIS

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

VICTOR HUGO.

I

LA NOURRICE PARASKA

Dans une rue ordinairement tranquille de la petite ville de Podhaïtzy, en Gallicie, plusieurs femmes pleines d'empressement et de trouble couraient de

porte en porte, se demandant l'une à l'autre et de quart d'heure en quart d'heure : « Avez-vous vu mon enfant ? — Le vôtre est-il revenu ? » et, n'ayant rien à se répondre de consolant, depuis la veille au soir que durait cette enquête, recommençaient de courir, se croisant en tous sens, rapides comme des hirondelles qui rasent le sol par un temps d'orage.

La bonne Paraska, nourrice de Léonard qu'elle cherchait depuis l'aube, ayant marché cinq heures avec l'anxiété d'une nourrice idolâtre de son nourrisson, revenait inondée de sueur. Elle suspendit un moment sa course au bord de la Kropia, rivière agile qui traversait son chemin, et trempa dedans son mouchoir pour laver son visage ; car il était brûlé par le soleil et par les larmes qui l'empêchaient de percer de toute la longueur de ses yeux les haies, les steppes, les bois et les murailles.

Elle avait vu grandir et diminuer son ombre, suivant l'heure, tantôt devant et tantôt derrière elle, comme une personne aussi inquiète qu'elle-même, lui tenant étroite compagnie, s'allongeant à perte de vue ou s'abaissant à croire qu'elle se mettait à genoux dans sa détresse de ne pas rencontrer Léonard.

Ombre et nourrice s'arrêtent vainement chez le faiseur de meules, qui laissait souvent Léonard tourner

de petites meules à sa taille ; vainement chez le potier, où l'enfant passait de longues heures à façonner de menus plats qu'il faisait cuire et durcir lui-même dans le grand four; vainement chez le poissonnier d'eau douce, dont les viviers attiraient Léonard, ami passionné des poissons et de leur élément qui brille ; et enfin chez le charron et le toilier, qui tenaient Léonard dans des ravissements infinis devant les merveilles qu'il leur voyait créer pour le bonheur du monde. Tous ces goûts de Léonard, que la nourrice ne manquait pas d'observer, la faisaient songer en elle-même qu'un enfant qui veut apprendre tant de choses est un prodigieux enfant destiné peut-être à se faire roi. Mais en ce moment elle ne brûlait de l'atteindre que pour le traiter en nourrisson qui lui était encore subordonné.

Ayant ainsi roulé ses pas et son âme pour découvrir la trace de l'écolier errant, Paraska vit de loin le vieux Pater-Noster traînant sa jambe enveloppée d'une peau de chèvre, et s'aidant de sa béquille pour aller s'asseoir sous la grande figure de saint Christophe. Pater-Noster regarda curieusement Paraska et Paraska regarda Pater-Noster ; mais, ayant cette fois toute autre chose en tête que de lui faire l'aumône, elle passa comme une flèche devant lui, se contentant de tirer

une courte révérence à saint Christophe et de répondre au salut des cheveux blancs du pauvre qu'il inclinait devant elle: « Oui, oui! Dieu vous aide! » Puis tout à coup elle songea que le vieux Pater-Noster aimait Léonard qui lui parlait et lui donnait souvent, et qu'il aurait pu le reconnaître partout s'il l'avait rencontré loin de sa maison. Elle revint donc vivement jusqu'à l'angle du carrefour où le mendiant faisait halte sur sa béquille.

— Ami Pater-Noster, lui dit-elle, avez-vous vu mon panitch[1], mon Léonard? le plus jeune maître de notre maison où vous venez souvent, là-bas, sous les grands sureaux plantés devant?... Je cherche partout mon panitch; vous ne l'avez donc pas rencontré?

Pater-Noster répondit qu'il ne l'avait pas rencontré, et qu'il allait demander à Dieu sa recouvrance avec celle des trois autres enfants que cherchaient les trois autres mères.

Alors il entonna de toute la voix qui lui restait cette belle litanie qui semblait faite exprès pour la circonstance:

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi,
Miserere nobis!

Paraska, les joues couvertes de poussière, essuyant

[1] Le fils du seigneur, ou du maître de la maison.

comme elle pouvait la trace des pleurs qui filtraient à travers, se remit à courir au milieu de cette litanie qui l'enivrait et d'un tourbillon de projets qui lui battaient le front comme des ailes.

— Qu'est-ce que je donnerais donc bien à saint Christophe pour qu'il fasse revenir mon panitch? se demandait-elle en se retournant de ci de là vers le saint colossal, sculpté en saillie dans l'angle du carrefour.

Les flots de bois découpés parmi lesquels il marchait plongé jusqu'aux genoux imitaient assez bien une rivière pour contenter la dévotion des femmes, tandis que le doux Christ porté sur les larges épaules du passeur de l'eau symbolisait pour elles tous les enfants en péril, au nom desquels montaient les prières de leurs parents.

Paraska, continuant à se demander ce qui pourrait toucher un si grand saint, délibéra de lui offrir son collier de corail à huit rangs, ce qu'elle avait de plus beau.

Puis elle craignit qu'il n'aimât pas le corail parce que c'était un vestige de vanité de femme, et cette pensée la fit rougir pour sa jeunesse. Mais quoi! son doux panitch y avait tant de fois passé ses petites mains blanches du temps qu'elle l'allaitait,

Seigneur ! et il en cassait les fils avec une telle joie, le bel ange !

— Il ne courait pas les champs dans ces jours ni dans ces nuits-là, saint Christophe, où je le tenais si bien contre moi ! Mon Dieu, faites-moi donc inventer ce qu'aimerait saint Christophe pour sauver sur ses épaules mon panitch, comme il vous a sauvé, Seigneur !

A mesure qu'elle approchait, une idée se levait dans son cœur, et c'était comme une petite lumière au milieu de ce cœur haletant.

L'idée disait qu'elle allait peut-être retrouver au logis son jeune maître, tranquillement assis sous les grands sureaux parmi lesquels filtrait une source, et qu'il lui crierait tout à l'heure : « C'est moi, Paraska, viens ! »

« Comme je vais lui en donner du : C'est moi, Paraska, viens ! pensa-t-elle en agitant en l'air sa main avec courroux, tandis qu'il y avait sur ses lèvres le rire convulsif de la joie mêlée aux pleurs. Ah ! ce n'est pas moi qui lui pardonnerai jamais. Sa mère, je ne dis pas ; elle est si faible dans son adoration, à cause qu'il est blond comme Jésus, et qu'elle est sa mère enfin ; moi je ne suis que sa nourrice, rien que sa nourrice, une pauvre servante ;... mais

quoi! la vache noire donne aussi du lait blanc. Il va voir, il va voir! »

Et ses yeux brûlaient du grand amour que les femmes donnent avec leur lait, avec leurs soins, à l'enfant qui devient leur roi quand elles ont veillé, souffert et vieilli alentour de sa jeune existence.

II

LA MAISON MATERNELLE

Léonard n'était pas sous les grands sureaux, et la main irritée de Paraska s'abaissa toute molle et découragée. Ses lèvres sèches ne s'ouvrirent pas pour raconter que personne, ni les gens, ni les moutons, ni les chevaux, ni les maisons questionnées sur son passage, n'avaient pu lui donner aucun renseignement sur Léonard. Sa figure entière ne montra plus ni espoir, ni courroux, ni animation; elle parut comme couverte de cendre, et, s'asseyant exténuée de chaleur et d'abattement, elle ne put répondre aux regards ar-

dents de la mère qui l'interrogeait rien que cette seule parole qui disait tout :

— Me voilà !

La mère aussi avait dit en rentrant : « Me voilà ! sans lui ! sans rien ! » après avoir erré à travers mille passages connus et inconnus, où sa journée s'était écoulée dans le triste et tendre rêve de la fièvre des mères. On dit que c'est la reine des fièvres.

Pour lors, cette mère regardait le soleil rouge qui descendait au milieu des vapeurs de l'horizon ; elle le regardait fixement comme pour le retenir au-dessus des montagnes et des hauts arbres lointains qu'il inondait de lumière. Ce départ, splendide et calme pour toute la nature, n'en disait pas moins adieu ; et pour la mère de l'enfant absent, c'était le désespoir si l'enfant ne rentrait pas avant la nuit.

Les autres femmes étaient revenues effarées comme elle, une par une, sans les fuyards échappés tous quatre ensemble de l'école, dont ils n'avaient touché le seuil au matin de la veille que comme point de ralliement pour leur audacieuse équipée, pour y prendre l'essor et la clef des champs. Ils s'étaient envolés à l'heure où toutes les maisons affairées dans les soins domestiques ne voyaient ni n'entendaient les événements de la rue, à moins qu'ils ne fussent bruyants comme le son de la trompette. Qui donc aura pu répondre plus tard à cette question des femmes, renouvelée cent fois, depuis l'heure où l'on dîne par quatre familles qui ne dînaient pas : « Avez-vous vu mon enfant? N'auriez-vous pas vu passer nos enfants? » Le repas avait été dans tous ces ménages à l'état de rêve. On s'était regardé sans pouvoir manger.

Vers le soir aussi, M. Rettel venait de rentrer en même temps que ses voisins, le front soucieux, les jambes lasses, et l'esprit labouré d'un tourment qu'il ne voulait avouer à personne. Dès le matin, par un accord tacite, les trois autres pères, travaillés d'une

anxiété croissante, s'étaient dirigés avec lui vers les étangs profonds et les écluses bruyantes, puis le long de la rivière, plus dangereuse durant les grandes chaleurs qui en redoublent l'attraction funeste. Alors, évitant déjà de se regarder l'un l'autre, ils en avaient

parcouru la surface avec des yeux pleins de terreur, tandis qu'au milieu de leur silencieuse recherche une barque poussée en tous sens courait çà et là sous leur terrible investigation. Quelle journée pour eux ! Quelle sueur de sang les eût exténués au même degré ? Quelle défaillance les eût ainsi courbés au retour, semblables à des hommes vieillis tout à coup ? Non, des ennemis n'eussent pas mieux fait que les quatre innocents dont la tête frivole emportait au loin les pieds rapides. Ils ne se doutaient pas, en voulant délivrer leurs pères, qu'ils broyaient ainsi toutes leurs âmes à la fois !

A cette heure, muet sur sa chaise, ayant humé sans goût et regardé sans voir la fumée de trois pipes consumées en pure perte, M. Rettel eut un pourparler grave avec sa femme Franciska, qui ne pouvait plus lui cacher son épouvante, et il lui dit ces paroles en forme de conseil :

— Écoutez-moi bien, Franciska. Ce n'est pas la première fois que j'ai remarqué dans Léonard une propension extraordinaire aux voyages ; il regarde toujours l'horizon, et jamais il ne consulte ses pieds pour y courir. Il faut assurément que Léonard soit un oiseau et qu'il ait oublié ses ailes quelque part. Voyez comme il s'en passe ! Eh bien ! si vous me croyez, sans châtiments, sans reproches, sans dureté, qui nous ren-

draient plus malheureux que lui, il faut le corriger, l'aider à se faire quelques racines qui l'attachent à la terre où nous sommes ; il faut qu'il ait peur de nous devenir étranger s'il s'absente ; qu'en dites-vous? Mais c'est à force de caresses qu'il faut le punir.

— Je ne demande pas mieux, répondit Franciska sanglotante, et dont les bras s'ouvraient déjà pour le recevoir.

— Enfin, s'il revient, reprit le père, qui s'arrêta tout d'abord effrayé d'avoir osé dire : s'il revient... et que vous ne suiviez pas de point en point le conseil que la raison vous donne, je déclare que nous manquerons pour toujours l'occasion d'empêcher Léonard de jeter ainsi sa tête dans les nuages. Dieu nous envoie cette occasion plus triste et plus longue que toutes les autres, peut-être pour que vous ayez la force de la rendre profitable à notre enfant. Il ne faut donc point faire paraître que nous le reconnaissons quand il rentrera, voulez-vous ?

Madame Franciska parut atterrée. Ce ne fut qu'après un long moment de réflexions confuses qu'elle dit avec douceur :

— Ne craignez-vous pas que Léonard, quand il sera grand, ne se rappelle cette épreuve et ne s'en raille comme d'un jeu ?...

— Un jeu ! dit fermement le père ; il faudrait donc qu'il fût sans âme, et je n'en ai pas peur. Non : plus il deviendra grand, plus il comprendra qu'il a fallu l'aimer infiniment pour nous faire surmonter la tentation du châtiment qu'il avait mérité ; car nous aurons mis la réprimande à la portée de sa force et de son intelligence ! Il n'a pas sept ans, le pauvre ! Plus tard il se rendra compte qu'une faute pareille rend un enfant méconnaissable aux yeux de sa famille ; et si cette famille désespérée n'a pas usé du droit de l'en punir autrement qu'en lui faisant accroire qu'il n'est pour lors devant ses yeux qu'un étranger, il pleurera de reconnaissance et de regret de l'avoir tant affligée. S'il ne sentait pas l'effort terrible qu'il nous coûte, il serait indigne de ce que nous souffrons pour lui... Vraiment nous souffrons beaucoup ! dit d'un cœur étouffé M. Rettel en secouant la cendre de sa pipe. Qu'on lui fasse l'accueil doux et les secours abondants, la leçon sans aigreur et sans violence ; mais qu'il s'étonne, vous comprenez, et qu'il s'efforce de se faire reconnaître par l'amour pour reconquérir la source un moment interrompue de cet amour que nous n'avons, il faut bien l'avouer, que pour l'enfant qui vient de nos entrailles ; ne le pensez-vous pas, ma femme ?

La femme pleurait et dit oui de la tête ; puis elle se leva toute droite et prête à son devoir.

Cette pauvre femme, qui n'envisageait dans la promesse de son obéissance que la probabilité de revoir Léonard, et de ressaisir ainsi sa propre vie, consentit à tout ce que l'autorité d'un père ordonnait. Ce fut presque avec joie qu'elle se soumit à recevoir son fils comme un étranger ; c'était le racheter à un si haut prix !

— Oui, répéta-t-elle, pleine de résolution et de courage, oui, je ferai ce que vous me dites ; je le commanderai à Paraska ; oui, je le jure !

Le père s'en alla donc étendre et poursuivre sa fiévreuse recherche.

Ainsi, parmi le grand nombre d'infortunés qui remplissaient déjà la Pologne éternellement chère au monde entier, il y avait, à cette heure du soir que l'on raconte, une dame toute seule, appuyée contre la fenêtre de sa maison déserte, l'oreille tendue, tantôt à droite, tantôt à gauche, attendant debout avec les transes de l'âme, la voix ou l'apparition d'un enfant qui ne se montrait ni ne répondait au nom de Léonard.

C'est alors, et après l'entretien du père, que Paraska retrouvait sa maîtresse les yeux rouges et enflammés comme le soleil dont elle épiait la fuite rayon par rayon,

et c'est en voyant revenir la nourrice aussi épuisée, aussi incertaine encore, que madame Franciska s'assit devant elle en cachant son visage dans ses mains, où les couleurs du soleil et les larmes se confondirent longtemps.

Paraska ne trouva plus un mot dans tous ceux de sa connaissance pour interrompre le recueillement de sa maîtresse; il était, à tant d'égards, conforme au sien!

— Sais-tu ce qui nous est ordonné par ton maître? dit enfin la mère en relevant tout à coup la tête, et respirant de voir que le soleil n'était pas tout à fait disparu.

— Dites toujours, répondit Paraska, cherchant, comme sa maîtresse, un devoir, une colère, une lueur, autre chose que le mal poignant qui traversait leurs deux cœurs.

— Vois-tu, nourrice, quand Léonard rentrera...

Paraska tendit les oreilles comme si les pas mêmes de Léonard eussent déjà retenti derrière elle.

— Eh bien, quoi? demanda-t-elle avidement.

— Quand il va rentrer, continua la mère, s'enfonçant de plus dans la persuasion qui lui berçait l'âme, tout en se rapprochant de Paraska pour unir son courage au sien et s'envelopper de la même conviction;

son père, qui est le maître, enfin, ton maître et le mien, nourrice, ordonne que pour empêcher à tout jamais l'enfant de faire ce qu'il a fait, ce qui est affreux, Paraska...

— Affreux ! affreux ! répéta la nourrice, s'excitant à l'indignation. Je le dis, je le dirai toujours tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines. Ah ! peut-on nous faire des peurs comme çà ! Et qu'est-ce qu'on ordonne contre le panitch ? demanda-t-elle en s'interrompant avec inquiétude.

— Qu'on lui fasse l'accueil doux et les secours abondants, qu'on le reçoive sans reproches, sans châtiment, sans dureté ; enfin, qu'on ne le punisse qu'à force de caresses, appuya Franciska, répétant mot pour mot la leçon dont elle s'autorisait et qu'elle avait si bien retenue par cœur, tandis qu'à chaque parole, tous les traits de Paraska donnaient une adhésion entière à cet ordre, le plus facile à suivre qu'elle eût jamais reçu.

— Mais c'est à la condition que ni moi, ni toi, ni personne ici n'aura l'air de le reconnaître, ajouta la maîtresse, développant la leçon tout entière. Pour moi, je l'ai juré ; il faut que tu le jures toi-même.

Paraska réfléchit à sa manière, promptement et sainement, et, reprenant encore, une fois pour toutes,

la colère avec l'espérance, elle recommença d'agiter, en la levant, sa main fustigeante. Elle en battit l'air avec un empressement qui surmonta sa fatigue. Ainsi mère et nourrice furent relevées l'une par l'autre, comme se tenant par une fibre mystérieuse des mamelles et des entrailles.

— Il n'a plus qu'à venir à cette heure ! résuma Paraska, en se tenant ferme sur ses hanches robustes.

— Nous le recevrons avec toutes sortes d'honneurs, Paraska, comme si nous le prenions pour un jeune

étranger, et dans toute l'étendue de l'hospitalité polonaise.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répliqua la Ruthénienne, dont le jugement s'éclairait par son émotion profonde, et charmée qu'elle était de punir en caressant. Qu'il vienne; il sera traité comme un petit Christ en voyage.

— Que tu m'entends bien, Paraska! et que tu serais riche, si je l'étais!

— Dieu béni! voilà son pain coupé sur la table, couverte encore de tout ce qu'il aime, de quoi le restaurer huit jours, quand il amènerait les trois brigands de grande route qui l'ont entraîné; car ils l'ont entraîné, soutint Paraska, puisqu'ils ont tous, l'un six mois, l'autre un an et l'autre quatorze mois de plus que lui. Léonard n'a pas l'air d'un chef de bande. Comment! lui qui n'aura sept ans qu'à la coupe des fèves.

— Oui, Paraska, le proverbe est véritable :

Fèves en fleurs,
Mères en pleurs,

— J'avais entendu dire :

Fèves en fleurs,
Nourrices en pleurs,

objecta la nourrice, arrangeant le proverbe suivant le besoin de son cœur. Et elle continuait de parler comme au hasard, en replaçant tous les mets bousculés dans l'agitation d'une attente qui avait empêché la famille de se nourrir.

Soudain, croyant entendre une marche précipitée devant la maison, elles s'écrièrent en même temps : « Mon Dieu! » Puis elles restèrent pâles comme la nappe, sans ajouter : Ce n'est personne!

C'étaient les sureaux entremêlant leurs têtes sous la brise rafraîchie du soir.

III

L'ENFANT ÉTRANGER

On ne pouvait plus se faire illusion : le soleil était entièrement couché. Ses longs draps d'or, comme on dit là-bas, avaient pris une teinte soufrée, puis bleuâtre et grise, où se montraient, une par une, des étoiles sereines qui allumaient la prière au ciel. Le silence s'étendait au loin et laissait distinct le bruit clair et sautillant du ruisseau. Il était, ce soir là, d'une mélancolie inexprimable, et son filet brillant, qui se mon-

trait et se cachait tour à tour, avait en lui comme une voix. Cette voix, pour l'oreille de la femme effrayée,

semblait dire tour à tour, comme le soleil fuyant : Bonsoir ! Adieu ! Bonsoir ! Adieu ! Suivant elle, tout parlait, tout attendait, tout pleurait.

Enfants, vous êtes donc le ciel des mères !

Tout à coup une d'elles passa vivement la tête et la

moitié de son corps à travers le feuillage de la croisée ouverte en criant d'une voix étouffée de bonheur et d'indignation :

— Avez-vous le vôtre? Moi j'ai le mien ; le voilà, le monstre ; regardez comme il est fait !

Et elle l'emportait, moitié dans ses bras, moitié le chassant devant elle avec une branche de saule qui donnait un maintien d'autorité suffisant à sa vengeance; car elle frappait et bénissait tout ensemble, pareille à Jésus Flagellateur.

L'enfant ne soufflait pas sous cette espèce de caresse corrective, car il sentait bien que c'était une caresse. Ah ! qu'il était content d'avoir eu tant de liberté pour si peu de punition !

Celui-là était Roudolf, grand, farouche, plus roux que blond et long comme un jour sans pain. Il avait perdu sa tchapka[1] dans la bagarre, et les coups de branche de saule qui pleuvaient sur ses cheveux ne faisaient vraiment que les rafraîchir et en ôter les souillures.

Il y avait donc un fugitif de retrouvé !

Cette nouvelle, entrée comme un coup de tambour chez la mère de Léonard, y répandit un tel saisissement, que la force manqua pour s'enquérir des autres.

[1] Casquette polonaise.

Roudolf revenait-il d'avec eux ? Où les avait-ils conduits? Où les avait-ils laissés ? Étaient-ils tombés de lassitude quelque part sur le chemin ? Étaient-ils vivants ! Toutes ces questions qui se pressaient en foule devant la curiosité stupéfaite des deux femmes, surmontèrent encore une fois leur fatigue. Paraska rebondit de nouveau sur les traces de la mère heureuse, en recommandant à sa maîtresse de rester là pour recevoir Léonard, *sans le reconnaître*, s'il rentrait, ce qu'elle allait demander en passant à saint Christophe. Puis elle s'arrêta tout à coup devant sa quenouille qui gisait échevelée contre la muraille. Cette quenouille, pensait-elle, comme la voilà ! On dirait qu'elle se doute de quelque chose, tant les objets matériels semblent se teindre de nos regards affligés ou joyeux. Paraska prit instinctivement la quenouille, compagne de tant de soirs laborieux passés près du berceau de son panitch, et, la couvrant de son tablier, elle résolut de l'offrir à saint Christophe, avec tout ce qu'elle croyait digne d'attirer son attention sur ses prières.

Mais de tous les objets agréables qu'elle avait fourrés dans ses poches pour les donner au saint, ce qu'elle n'en put retirer sans un serrement d'estomac infini, quand elle fut devant sa présence, ce furent les bottines presques neuves de Léonard, ces bottines de

maroquin vert, bien cousues en soie, devenues trop étroites, par la raison qu'on ne les lui laissait mettre que les dimanches et les grands jours de fête. Paraska les gardait soigneusement dans son armoire, passant quelquefois sa main dessus en mémoire des petits pieds de son panitch.

Elle pria donc avec ferveur saint Christophe de prendre ce sacrifice en considération et de lui pardonner cette remarque ainsi que le mal d'estomac dont elle ne pouvait se défendre en se séparant des bottines lisses comme le visage de son enfant. Quant au collier de corail à huit rangs, elle n'en parla que pour regretter qu'il n'en eût pas seize, afin que l'offrande en valût davantage. Elle couvrit le tout de sureaux en fleurs ; et jusqu'aux coins de l'autel il n'y avait plus un flot visible de l'eau où le saint marchait debout et fort. Enfin les hommages et les raisons ne manquèrent pas à la nourrice pour recommander Léonard devant le tribunal redoutable de saint Christophe Sauveur.

Il ne faut pas croire pourtant que Paraska émît au dehors toutes les paroles de ses sentiments, qu'elle ne racontait que plus tard, par des secousses de sa mémoire.

Elle parlait peu d'ordinaire. Occupée d'éprouver et d'agir, ce n'était guère qu'une fois l'an que toutes les

sources renfermées de son âme débordaient en discours éloquents et interminables. Alors elle parlait, elle parlait, jusqu'à ce qu'elle se fût bien contentée de mettre toute son âme à jour devant ses maîtres. C'était comme une sorte de confession de tendresse qui ne pouvait se

contenir, une vendange des belles pensées mûres de cette fidèle servante. Puis elle se taisait quand elle n'avait plus rien à raconter d'émouvant aux autres et à

elle-même. On le savait depuis si longtemps, qu'on prévoyait le jour fixe de la révélation; et quand arrivait le flux des belles pensées, on le laissait aller, se disant les uns aux autres : « C'est le jour de Paraska ! Allons, qu'elle parle, qu'elle parle ; elle l'a bien gagné par un an de silence ! » Et l'on reconnaissait, dans sa voix intarissable, toutes les agitations qui avaient passé sous ses joues mobiles et dans ses yeux noirs, ardents comme des cierges.

Restée seule, après la seconde sortie de la nourrice, madame Franciska eut un moment de repos inattendu, par l'effet des grands bouleversements de l'esprit, qui portent en eux des intervalles d'abattement salutaire. Il se fit un calme saint dans cette maison et dans le cœur averti de cette mère ; elle céda sans résistance à l'ascendant de la foi dont c'était l'heure, et, s'agenouillant, les bras tendus dans l'ombre, au bas de la fenêtre où coulait le ruisseau toujours en mouvement elle ne put retenir ces mots de sa voix basse et apaisée :

— Je vous remercie, mon cher Créateur ! Oh ! je vous remercie d'avoir écouté votre mère... priant pour toutes les pauvres mères !

— C'est moi ! je suis là ! répondit on n'eût su dire quelle voix, qui fit lever d'un frisson les longs cheveux renfermés de cette femme à genoux.

S'étant levée en toute hâte, elle marcha droit à la cloison contre laquelle avait résonné le souffle de son fils vivant. Charité divine! et elle y trouva Léonard, roulant contre le mur sa tête blonde et honteuse. Après s'être glissé à pieds de chat dans l'allée, et promenant ses bras le long de la porte par laquelle il n'osait plus rentrer :

— Je suis là ! répéta-t-il de sa voix dolente, et puissante comme une armée pour ouvrir la poitrine de sa mère.

Elle fit une révérence de bonne volonté à l'enfant dans l'ombre, que la lune rendait visible ; et puis elle dit :

— Entrez, entrez, mon jeune seigneur. Êtes-vous un petit étranger charitable, et nous apportez-vous des nouvelles de Léonard ?

— Je suis Léonard moi-même, répondit l'enfant, et je reviens pour vous voir, ma mère! Alors puis-je entrer ?

— Si vous avez besoin de vous rafraîchir et de vous reposer, jeune étranger, toute ruse est inutile, reprit-elle ; entrez sans prendre un nom qui ne vous appartient pas, et pour l'amour de votre mère, si vous en avez une, vous serez reçu comme Dieu l'ordonne ; entrez !

Léonard entra, tandis que la lune était un peu cachée; mais, sous la lueur des étoiles filtrant par la fenêtre, sa mère vit briller ses deux yeux comme deux petites lampes bleues qui cherchaient les siens. Oh! quel ciel ouvert eût éclairé cette femme et sa maison d'une illumination plus glorieuse !

En ce moment, Paraska franchissait l'allée pour raconter ce qu'elle venait d'apprendre dans les demeures des autres vagabonds, et Léonard, enhardi, s'avança vers sa nourrice en répétant, bien sûr d'être reconnu de suite :

— N'est-ce pas que c'est moi, Paraska ? N'est-ce pas que je suis Léonard, ton petit panitch ?

— Ah! bon ! s'écria la nourrice d'un ton de fermeté puisé dans l'immense joie qui lui payait ses peines. Nous allons entendre parler de Léonard ; il était temps !

Et elle battit le briquet dont l'étincelle alluma la lampe.

— Je dis que c'est moi ! moi ! Écoute bien, Paraska ; c'est moi ! moi !

Et la voix de Léonard commençait à s'altérer.

— Donnez plus de lumière, nourrice ; donnez ce qu'il faut et ce que vous avez de mieux, pour reconnaître le bon office de cet enfant inconnu, qui vient nous

parler de Léonard. Il s'est privé pour nous de la sainte joie de rentrer ce soir dans sa famille, et nous devons lui en témoigner notre reconnaissance : qu'il boive le lait et le vin préparés pour notre cher absent ; ce petit seigneur ne partira pas avant demain, bien remis de sa fatigue et longtemps après l'aurore. Je veux que le père de Léonard le reconduise lui-même à sa famille, et l'embrasse d'être venu nous saluer au nom de notre pauvre enfant.

Léonard, qu'une soif affreuse tourmentait, et qui commençait de porter le verre à sa bouche, le remit alors sur la table ; il répéta, stupéfait et troublé :

— Mais comment ! je suis Léonard, toujours, toujours ! Cela est vrai, vrai, ma mère ! Écoutez comme cela est vrai !

Et ses mains suppliantes se joignirent avec force pour appuyer son jeune serment.

— Si vous vous nommez Léonard, mon petit gentilhomme, recommença la mère, vous n'en serez que mieux accueilli dans l'absence du cher fils qui nous manque.

— Mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! balbutia l'enfant, courant vers la seconde lampe qu'allumait Paraska, afin d'en recevoir toute la lumière dans la figure, cette

figure, qu'il ne savait pas valoir le monde entier pour sa famille.

Paraska le salua profondément et lui dit, dans le sens de sa maîtresse, qu'il eût à s'asseoir et à manger.

— Car si j'en crois, poursuivit-elle, la poussière de vos souliers et de vos habits, mon petit seigneur, vous êtes de bien loin d'ici.

Alors elle lui demanda où il avait laissé Léonard et comment il se portait, l'excitant à boire et à ne pas trop parler encore, le temps ne devant pas lui manquer jusqu'au lendemain.

— Non, certes! ajouta, d'une voix douce, sa mère qui comblait son assiette et posait les plats devant lui. Il resterait même ici pour longtemps, sous le toit honoré du père de Léonard, si ses parents à lui pouvaient vivre loin de leur fils sans mourir! Mangez donc, mangez et buvez, cher étranger; les soins que nous prenons de vous me consolent; tout ce qui est devant vous est à vous.

Léonard, consterné, ne touchait à rien.

Elle ne parla plus pour lors qu'à la nourrice du plaisir d'offrir le lit et les habits de Léonard au petit voyageur.

— Les habits de leur âge, dit-elle, puisqu'il est grand comme lui, et son lit blanc délassera l'inconnu

d'avoir cheminé par de longues routes, loin de tous ceux qu'il aime.

La voix et le cœur menacèrent de manquer à madame Rettel, car le visage de l'enfant commençait à se couvrir de pâleur, quand, au milieu de ces feintes, le père de Léonard entra, jetant un regard rapide sur le jeune hôte qui s'était levé tout frissonnant à son approche; il emmena sa femme en l'interrogeant à voix haute, et s'étonnant de trouver dans ce blond convive muet un peu de ressemblance avec Léonard.

— Je suis Léonard ! cria l'enfant ranimé, courant arrêter son père près d'entrer dans la chambre voisine, et se jetant à genoux devant lui.

Son père le regarda sans courroux, mais sans paraître l'avoir jamais vu, et lui dit avec une bonté pénétrante :

— Au nom de notre fils Léonard, errant en pays lointain, je vous reçois, enfant voyageur; et j'approuve l'accueil que l'on vous a fait en mon absence.

Léonard se releva chancelant, et, voyant que son père le quittait sans l'avoir reconnu, il revint contre la table en se cachant le visage, tandis que Paraska, dont les tempes battaient comme sous un marteau, l'écoutait sangloter sans lui rien dire, liée par son serment d'obéissance.

Et c'était à quoi s'occupait alors sa mère, n'en pouvant plus d'avoir tenu jusqu'au bout la même promesse. La pauvre dame délaçait en toute hâte son corsage, renversant sa tête pour ne pas étouffer de contrainte amère et de joie indicible. Dès que M. Rettel l'eut ainsi trouvée, ils se racontèrent, à voix basse, comment s'étaient passées les choses.

— Présentement, lui dit-il, que nous le possédons sain et sauf, ne pleurez plus, ma femme; sitôt que la fatigue l'aura bien endormi, ce qui ne tardera guère, après avoir rendu grâces à Dieu, prenons ensemble quelque nourriture.

Et ils se serrèrent les mains longtemps, et longtemps se regardèrent en silence, comme des gens heureux, dont la parole affaiblirait le sentiment.

IV

LE COUCHER DE L'ENFANT

— Paraska, dit Léonard, dont l'étonnement ouvrait l'esprit; écoute! Est-ce que tu n'entends pas que je t'appelle, Paraska? Vois comme je connais bien cette

porte où est l'escalier qui conduit à ma chambre! comme je sais bien que dans ma chambre il y a mon oiseau, mon pauvre oiseau, qui ne dirait jamais que je ne suis pas Léonard, lui; car je suis Léonard enfin, depuis que je te connais, Paraska! et je le serai toujours, tant que je vivrai, si je vis toujours. Ah! si j'avais un chien, un bon chien pour me regarder et pour me reconnaître, il me reconnaîtrait bien vite et me sauterait au cou, et ne dirait jamais que je ne suis pas Léonard. Mon Dieu! mon Dieu!

Paraska se détourna vivement, bouleversée que son affection fût appréciée moindre que celle d'un chien, sur quoi elle faillit éclater comme une bombe et envoyer promener cette sévère comédie.

Mais, suivant son habitude, elle garda tout en elle, et l'extrême vivacité de ses mouvements à placer, déplacer et replacer tout sur la table, témoignait seule du grand combat intérieur auquel elle employait ses forces.

Ayant enfin obtenu que Léonard mangeât comme un loup malgré les larmes qui lavaient son assiette, et qu'il bût de toute sa soif ardente, Paraska commença de vouloir le faire monter à sa chambre, parce que le temps coulait, et que ses maîtres, qui n'avaient pas dîné depuis deux jours, devaient attendre le souper

avec une légitime impatience. Léonard alors déclara qu'il ne rentrerait plus jamais dans sa chambre et ne coucherait plus jamais dans son lit, puisqu'il n'était

pas reconnu pour Léonard et pour le nourrisson de Paraska. Le débat menaçait d'être long entre la nourrice peu oppressive et l'enfant décidé. Mais la nature vint à leur secours, et l'énergique résistance de Léonard ne trouva plus, par degrés, que ces paroles :

— Ah!... mon Dieu! mon Dieu!

La lampe, la chambre, les bois, les steppes, la table et Paraska tournoyèrent bientôt devant sès yeux, qui se fermèrent, se rouvrirent, et se refermèrent enfin sous le sommeil le plus pesant et le plus réparateur qui soit accordé à cet âge turbulent. Ce fut alors que Paraska l'enleva comme un sac de blé mûr et le porta, sans qu'il le sentît lui-même, ainsi qu'aux plus nouveaux de ses jours. Beaux jours, où Paraska était toute maîtresse de sa veille et de son sommeil.

— Résiste à présent, pensait-elle en le déshabillant triomphante, tandis qu'il ronflait comme l'orgue de la forêt dans les branches. Résiste, Juif errant, et dis-moi si un chien t'arrangerait à la manière que je t'arrange dans ton bon lit, haut comme une voiture et blanc comme une chapelle, ingrat ! Allons, marche, et dors!

Dès que les parents de Léonard furent assurés qu'il dormait profondément, ils franchirent l'escalier de sa chambre et rassasièrent leurs yeux du bonheur de le regarder. Son père demeura pensif devant son sommeil.

— Quelle innocence! dit-il tout bas ; ne croirait-on pas qu'il se repose d'une bonne action?

— N'est-ce donc pas vrai, puisqu'il vient de nous rendre notre enfant? répondit sa mère penchée sur lui

et ne pouvant se retenir davantage de presser son front contre la joue du petit dormeur.

Ce chuchotement près de son lit, et l'haleine douce qui l'effleurait, avertirent l'enfant ; il ne bougea pas, mais il bégaya confusément, comme un pigeon roucoule durant la nuit, les dernières paroles qui s'étaient assoupies sur ses lèvres :

— Ah !... mon Dieu ! mon Dieu !

Et ses parents descendirent le plus précipitamment qu'il leur fût possible, craignant de ne pouvoir résister au besoin de le consoler de son rêve. Mais un sommeil plus profond l'en reposa jusqu'à l'aube.

Paraska, n'ayant pas perdu une parole des récits qu'elle avait entendus chez les mères consolées, les rapporta toutes durant le repas qu'elle servait alors et partageait à la fois avec ses maîtres.

V

LE SERMENT DES PETITS POLONAIS

Si Roudolf le farouche ne se laissait pas vaincre par le reproche ardent de Paraska et soupait en silence,

sans avoir voulu rien avouer encore, les autres, plus expansifs, n'avaient pu cacher à leurs mères ce qu'elles brûlaient de savoir.

Le voyage, comploté depuis plusieurs dimanches, avait été mis à exécution la veille au matin, jour d'école. Ce hasard fit que les voyageurs furent plus à l'aise dans des habillements moins serrés; et voici l'incident qui avait donné lieu à ce grand acte d'indépendance : une gravure enluminée du Serment des trois Suisses, ayant été apportée à l'école par un colporteur, puis achetée et fixée avec quatre épingles au-dessus d'une carte de géographie, était devenue l'objet de l'admiration des écoliers, et le sujet de préoccupations profondes chez les plus intelligents. Roudolf, morose et penseur, enflammé de ressentiment contre les Gesslers de la Pologne, souffla, jour par jour, dans les oreilles de ses plus chers camarades, l'esprit de résolution dont il était rempli. Ils voulurent aussi faire leur serment dans une forêt, au pied de quelque colline en forme de Sulisberg, devant la lune claire et pleine, à visage presque humain, telle qu'elle était dans la gravure coloriée vendue par le colporteur. Décidés à se mettre à la recherche d'un Grutli, lieu choisi par les trois Suisses pour leur serment immortel, Roudolf, au nom de ses amis, surveilla dans l'almanach une nuit où la

lune devait être toute pleine. S'étant bien assurés de cette lumière protectrice, les quatre enfants s'étaient mis en route, résolus à marcher jusqu'à la rencontre d'un lac à peu près pareil à l'eau bleue de l'image, et bordant une prairie ombragée par le bois le plus sombre possible.

Ils firent cinq lieues sans retourner leur tête, occupés du serment qui les tenait en oubli de tout le reste. Ils couraient devant eux, ne sentant ni les cailloux, ni les orties qui s'entortillaient à leurs jambes et déchiraient leurs bas. Rien ne pouvait les distraire ni les inquiéter, parce que Roudolf leur avait dit:

— Nous trouverons ce qu'il faut.

Quand ils rencontraient des courants parmi les sables et les genêts jaunes, ils ne prenaient pas le temps de se regarder dans l'eau, ni d'y plonger leurs bras, ni de s'en jeter au visage, comme il arrive aux écoliers qui se donnent des vacances; ils passaient sous les arbres couverts de nids, ruisselants d'ombrage et de fraîcheur, sans y monter comme dans une chambre, pour se laisser glisser ensuite, au mépris des genoux et des blouses. Enfin les nids eurent bon temps; les fauvettes couveuses purent les regarder de côté filer comme des éclairs, sans se crier entre elles: Miséricorde! voici messieurs les écoliers!

Une belle vache blonde les regarda passer, les suivant de ses grands yeux humides et levant sa tête pardessus la haie de framboisiers noirs. Puis elle poussa son mugissement comme pour leur dire: Venez! j'ai du bon lait pour vous. Ce fut inutile; ils n'y faisaient pas attention, parce qu'il n'y avait pas de forêt derrière elle. Mais quand ils eurent trouvé ce qu'ils cherchaient, ils ne se sentirent pas de joie, et firent les Suisses comme ils purent durant le reste du jour, qui touchait à son déclin. En parcourant la forêt où les oiseaux chantaient encore merveilleusement, ils découvrirent une source fraîche qui valait du vin pour leur donner à boire. Cette source propice offrait abondamment du cresson menu et vert, qui grelottait dans les bulles d'eau vive, et les poissons, qui n'ont peur de rien dans ces larges solitudes, ne se retenaient pas de bondir parmi les joncs de la rive, en se poursuivant avec mille grâces subtiles.

Les écoliers attendirent donc ainsi la nuit, remplis d'une agitation croissante, mais sans peur, ne se rendant aucun compte de l'effet affreux que devait produire leur absence à cette heure, le plus pressé pour eux étant alors de sauver la Pologne. Tout à coup, ils s'aperçurent que Roudolf, leur chef, devenait soucieux, et comme ils plaçaient en lui toute leur con-

fiance, à cause de son âge de douze ans et de son caractère concentré, ils l'entourèrent pour savoir le motif de ses réflexions taciturnes.

— *C'est*, leur dit-il, que nous avons oublié deux choses. Quand les Suisses ont fait leur serment, ils étaient trois, et nous sommes quatre; puis, chacun d'eux avait amené dix hommes qui les suivaient comme témoins et comme une armée représentant la Suisse; nous n'avons pas de témoins ni d'armée; comment faire ?

Il y eut un moment de consternation générale. Mais après avoir discuté sur les dissemblances imprévues, on agréa d'être quatre au lieu de trois, par la raison qu'on était unis de manière à ne faire qu'un dès qu'on serait grands; après quoi, tous décidèrent que les arbres leur serviraient de témoins et figureraient des hommes, se trouvant là naturellement rangés en bataille. Ils en marquèrent cinquante-trois à l'écorce qui devaient garder pour toujours une lettre de leur serment, ainsi composé par Roudolf:

« A la liberté des enfants polonais; à la délivrance de leurs pères!»

Après quoi, courant à travers et alentour de ces arbres consacrés, ils poussèrent des clameurs si héroïques que les oiseaux s'envolèrent. Enfin, quand ils

virent la lune monter ronde et lente à l'horizon, comme une tête mouvante, ce fut pour eux un saisis-

sement suprême à ne pouvoir jamais être rendu. Persuadés qu'elle les regardait et qu'elle allait les entendre, ils lui tendirent les bras à l'exemple de Roudolf qui dirigeait leurs âmes, et ils se mirent à genoux pour faire leur prière avant de jurer le serment. Alors les quatre petits héros sans armes, voués à la guerre sainte, écoutèrent avec un recueillement adorable cette triste invocation de Roudolf, qu'il avait apprise de son grand-père : Ne meurs pas, ô mère Pologne! L'avenir viendra, et avec lui recroîtront les arbres

coupés, et les arbres deviendront des massues. Ils ne te tueront pas ! ils ne te tueront pas ! il n'y a que Dieu qui tue !

— Il n'y a que Dieu qui tue ! répétèrent les enfants, et aussi la forêt qui avait de longs échos.

— Et c'est nous qui sommes les arbres, n'est-ce pas ? demandèrent les jeunes Polonais sanglotants.

— Oui, nous sommes les arbres, et nous serons les massues, répondit le pieux garçon qui les électrisait. Dites avec moi, comme moi :

« A la liberté des enfants polonais ? à l'affranchissement de leurs pères ! »

Ce qui fut répété par les quatre voix, argentines comme des voix d'enfants de chœur.

Après qu'ils se furent signés et qu'ils eurent dit : « Amen ! » les mains sur leurs poitrines, tous les bonnets furent jetés en l'air par-dessus les arbres. Ils étreignirent à bras unis les gros chênes et les vieux hêtres là présents ; puis, leur frappant le cœur pour le faire battre :

— Remuez-vous tous ! crièrent-ils, et chantez vos grandes chansons pour porter notre serment dans le ciel !

La lune et la nuit, qui passaient ensemble, durent tendrement sourire de cette veillée buissonnière ; et

puisque rien n'est caché ni perdu de ce monde surveillé par la Providence, il est permis de croire qu'elle marqua d'un signe les quatre enfants bientôt étroitement serrés dans les bras l'un de l'autre. A cet âge, l'immobilité suit de près les commotions violentes : la fraîcheur du grand bois, que le soir couvrait d'ombre, les ayant fait se rapprocher, l'accablement invincible de la fatigue rendit pour eux plus distinct et quelque peu redoutable le silence solennel de la forêt, et la nuit les garda bientôt plongés dans leur profond sommeil.

Un bûcheron, traversant la forêt pour y faire du menu bois par le beau clair de lune qui lui servait

de lanterne, s'arrêta, tout surpris, devant les quatre dormeurs. Leurs traits fins, inondés des rayons blancs de la lune, leurs vêtements bien taillés, la grâce et l'abandon de leur repos, le tinrent sous un respect et sous un charme.

Toutes les légendes, tous les contes de fées dont sa mémoire était pleine, lui rapprirent leurs thèmes et chantèrent en lui. Il crut voir des anges passagers, ou des petits lutins fatigués d'avoir dansé leur ronde. Moitié par crainte, moitié par admiration, il resta stupéfait devant eux, disant pour plus de sûreté, tantôt l'oraison qui préserve des sorciers, tantôt l'Angelus qui rend les séraphins secourables. Il lui parut même prudent de désarmer leur malice, s'ils étaient méchants, ou de mériter leur gratitude, s'ils étaient bons. Dans ce dessein, revenant à pas de loup jusqu'au rond magique formé par les dormeurs, il posa un canard sauvage tout plumé sur le flanc de Roudolf, afin que son poids l'avertît, en se réveillant, qu'un brave homme était passé par là. Ce canard sauvage se faisandait depuis deux jours au fond de son sac, réservé au festin dont il tâchait parfois de réjouir sa chaumière.

— Anges de Dieu? bénissez le pauvre charitable, marmotta-t-il du bout des lèvres. Lutins agréables,

laissez travailler le bûcheron qui travaille pour sa famille.

Après cette offrande, ce fut à grand'peine qu'il détacha ses pieds, comme cloués sous les feuilles, et qu'il s'éloigna avec trouble, sans avoir osé réveiller l'apparition silencieuse. Il ne put penser à autre chose en frappant les branches avec sa cognée et cherchant tout ensemble à étouffer le bruit qu'elle envoyait sous les ombrages frémissants. Il tremblait de voir accourir vers lui la ronde mignonne, mais inquiétante, et chaque coup qu'il donnait était suivi d'un regard allumé comme une étincelle. Il faut dire aussi que le frisson qu'il sentait courir dans ses membres était mêlé d'une curiosité si attrayante, qu'elle l'entraînait à toute minute vers le point mystérieux où il avait pris peur et joie. Il continuait pourtant d'abattre ce qu'il pouvait de branches, car la provision manquait au ménage qu'il nourrissait de son labeur.

Durant ce temps les jeunes conjurés, qui s'étaient endormis sobres comme des apôtres, se réveillèrent affamés comme des écoliers; redevenus enfants, agités de tous les instincts de leur âge, ils eurent peur d'abord et se poussèrent l'un l'autre pour se rassurer au milieu de ce vaste espace qu'ils ne reconnaissaient plus.

Roudolf se délivra le premier des appréhensions

vagues de la nuit, et, debout sur ses jambes courageuses, pour en finir avec le sommeil, il fureta les coins de la source où les poissons dormaient encore parmi les nénuphars dont elle était tapissée. Ni le saule, ni l'osier ne manquaient pour leur figurer des armes agrestes; Roudolf s'arma donc d'une branche de saule, cette même branche qui servit plus tard à le fustiger mollement par sa mère. Alors il s'écria d'une voix guerrière qui fit éclater la courroie de ses livres, dont il avait serré sa lévite retroussée en valise :

— Vive la Pologne! et vive le ruisseau qui donne à boire!

Ce cri, poussé par quatre gosiers altérés et stridents, ne fit pas envoler une cigogne noire abattue

sur le sol, qui les regardait avec le même étonnement et la même sympathie que le bûcheron, mais sans aucune arrière-pensée. Descendue des hauts sapins qui peuplaient la forêt et l'assainissaient par leur âpre senteur, elle se promenait au bord du lac, y cherchant de la nourriture pour ses enfants qui dormaient encore sous leurs ailes en duvet. Son bec rouge et son long cou arqué s'avançaient familièrement vers les quatre écoliers dont les yeux s'arrêtaient avec surprise sur cette visiteuse inattendue de leur grande chambre à coucher. Elle allait et venait presque sur leurs pieds, avec une contenance amicale où l'on ne voyait nulle trace de superstition humaine. L'oiseau intelligent cédait à ce charme dont l'enfance est parée aux yeux des bêtes innocentes comme aux yeux des hommes soupçonneux. Après quelques passes devant eux, intelligentes comme des saluts entre voyageurs inoffensifs, elle s'envola bruyamment par-dessus leur tête et disparut dans les arbres, leur jetant pour adieu la note sonore et prolongée de sa race, qui parut à Roudolf d'un merveilleux augure pour la Pologne, se figurant qu'ils la représentaient alors, et ayant entendu dire mille biens du naturel prophétique de la cigogne.

Ce fut alors qu'il trouva le canard glissé le long de

sa tchamarka que la ceinture de cuir ne retroussait plus.

Après s'être beaucoup étonné, on résolut de profiter du miracle qui dotait un bois de canards sauvages tout plumés.

Voici comment les voyageurs y parvinrent : ils creusèrent un trou dans la terre, le remplirent de branches, de feuilles et de glands secs, y mirent le feu qu'ils firent jaillir en frappant deux cailloux l'un contre l'autre; et par-dessus la flamme, quand elle devint moins ardente, ils posèrent le canard qui ne manqua pas de rôtir presque aussi bien que les font rôtir les mères et les nourrices : et même, selon Gasper, l'un des narrateurs qui avaient édifié Paraska, le canard leur parut meilleur sans pain qu'avec du pain, dont ils manquaient absolument dans la forêt. Le bûcheron n'eût osé, pour sa vie, laisser à leurs pieds le pain dur et noir si peu fait, selon lui, pour alimenter de si fines créatures.

On étendit le repas sur une masse de cresson qui servit de nappe et d'assaisonnement de haut goût ; tout fut mangé pour attendre patiemment le soleil que l'aurore annonçait dans les branches. Ce fut ainsi que le bûcheron les retrouva tout à fait réveillés par l'appétit et le chant des oiseaux, autour du feu mourant,

et buvant à plat ventre l'eau de la source qui lui servait souvent de cabaret à lui-même.

Il ne reconnut pas sans un peu de regret qu'il n'avait tant redouté que des écoliers vagabonds. Mais, tout désenchanté qu'il fût de ne trouver en eux ni des anges ni des magiciens, il leur offrit de bon cœur quelques pommes vertes que la circonstance fit trouver douces. Léonard seul, plus près de l'âge nourri de lait, se hâta de retirer ses dents agacées de la pomme dure et âpre qu'il jeta loin de lui. Roudolf, l'ayant blâmé, la releva et la mordit toute vive, en disant :

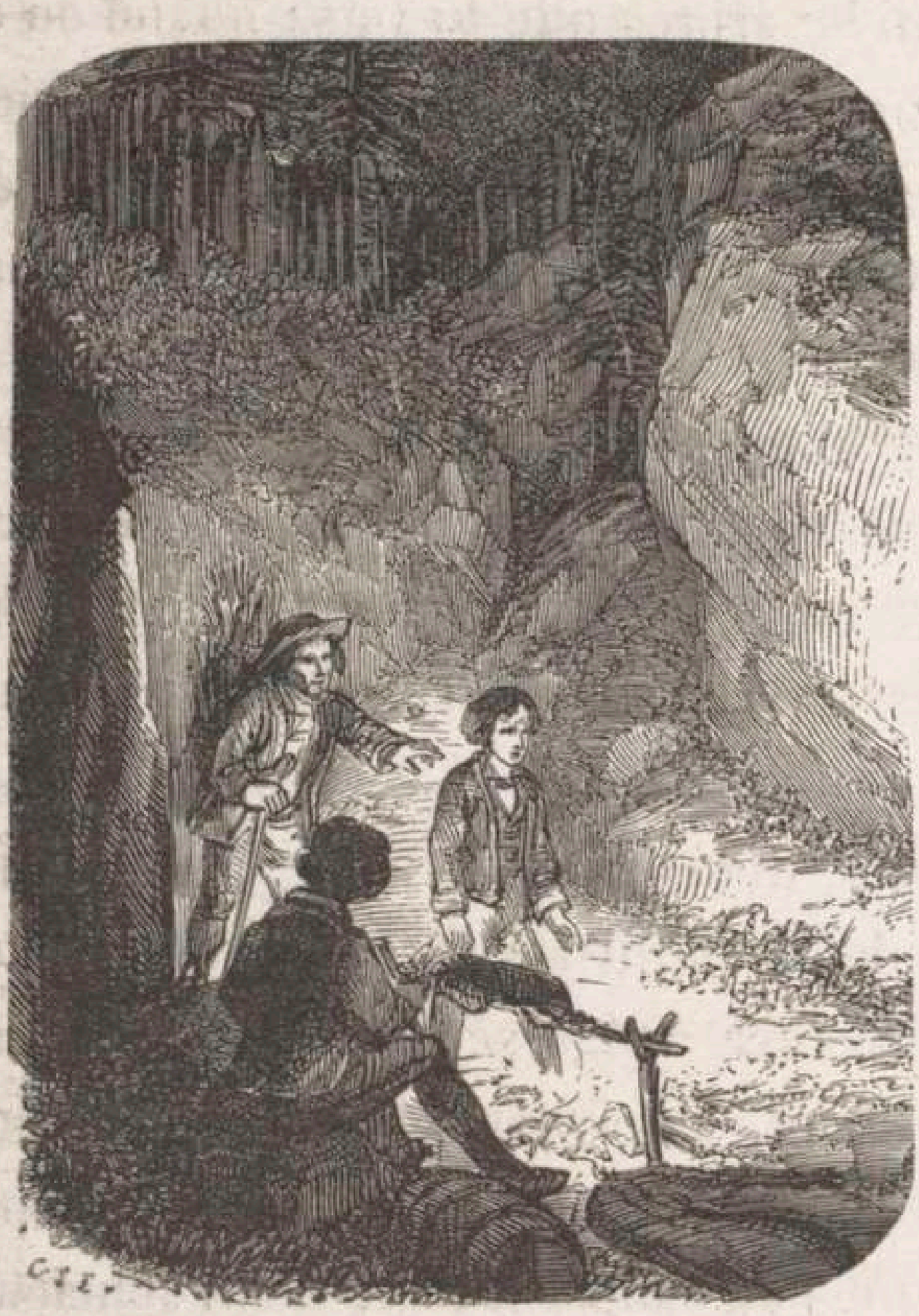
— Merci, pomme verte; j'ai soif, et tu me donnes à boire !

Comme ils commençaient tous à sentir l'attrait invincible du retour au foyer, ils apprirent qu'ils étaient à cinq lieues du grand bourg de Podhaïtzy.

— Adieu, bûcheron, dirent-ils en lui serrant les mains par gratitude du miracle du canard, garde notre bénédiction, puisque nous n'avons pas autre chose à te rendre; mais ce sera plus tard. Si tu as des enfants, ils seront nos amis. En as-tu, des enfants, bon bûcheron?

— Oui, répondit le paysan, subjugué par la grâce commanderesse de ces petits hommes errants; j'ai un

enfant, bûcheron comme moi, et pauvre comme son père.



— Les oiseaux des champs ont le bon Dieu pour maître d'hôtel, repartit Roudolf, laissant aller sa langue biblique, tandis que ses jeunes camarades l'écoutaient gravement.

Après quoi le singulier garçon, ayant tenu son front

sous sa main, ajouta comme soufflé par ce qu'il croyait entendre dans ses oreilles :

— Écoute ! cette forêt portera bonheur à qui travaillera parmi les arbres que tu vois : quand on entendra parler de guerre jusque dans ta cabane, viens sous les pins et les chênes marqués d'une lettre qui va grandir avec eux. Il faudra prier alors, bon bûcheron, car ce sera la fête des morts !

Le bûcheron se découvrit involontairement.

— Tiens, ajouta Roudolf, en se découvrant lui-même, prends ma tchapka pour la donner à ton enfant ; c'est un gage qu'il sera libre un jour comme nous.

Sur quoi, touchant ses trois compagnons de sa branche de saule, il les fit passer devant lui comme un jeune berger dirige ses chers et dociles agneaux.

Le bûcheron, les ayant conduits sur le bord de la forêt, les suivit des yeux autant qu'il put les apercevoir, et demeura longtemps pensif, demi-soucieux, demi content de cette rencontre qui faisait luire quelque chose dans son pauvre avenir.

Remis en route et dans le droit chemin par ses instructions, les enfants marchèrent jusqu'au soir sans prendre aucune nourriture, tantôt d'une force renouvelée par l'approche de leur maison, tantôt ralentis par

l'appréhension de l'accueil irrité des parents, mais toujours ignorants des larmes que l'on versait pour eux. Étrange mystère, les enfants ne savent jamais que les reproches de leurs parents ne sont que des pleurs qui leur disent : Je t'aime !

Par deux fois, Gasper et Léonard, les moindres d'âge et de force, fléchirent sur l'herbe des sentiers et des rudes passages; car leurs pieds s'étaient gonflés dans les souliers durcis qu'ils avaient gardé toute la nuit. Roudolf les prit tour à tour dans ses bras.

— Car il est rigide, c'est vrai, mais fort et charitable comme saint Christophe, dit la nourrice en s'interrompant pour reprendre haleine, de peur que l'attendrissement ne l'empêchât de finir son récit. Ce pauvre grand roux, donc, reprit-elle après avoir surmonté son émotion, ce hardi Roudolf qui est toujours-là devant vous muet comme un poisson, mais qui ne passe pas un jour sans trouver une idée, et une belle! voyant que les enfants mièvres ne pouvaient plus se tenir, refusant de remonter dans ses bras pour ne pas l'écraser, les a très-bien rapportés jusqu'au bourg, d'une manière à les réjouir et à se soulager lui-même; tellement que ce serait à l'embrasser, s'il n'était pas juste de le battre d'abord pour nous avoir fait mourir d'inquiétude.

— Comment a-t-il fait? demanda curieusement ma-

dame Rettel, qui brûlait de reconnaissance pour Roudolf.

— Voilà ce qu'il a fait, repartit Paraska, en entrelaçant fortement sa main à celle de sa maîtresse, et démontrant l'espèce de palanquin formé par deux bras fortement tendus, qu'ils avaient recouverts avec la lévite longue et moelleuse de Roudolf; l'autre bras était celui de Baltsar, plus robuste et plus carré que mon bahut de frêne. Madame comprend bien qu'ils les portaient ainsi comme sur un banc, une balançoire solide et commode, et que cette invention les rendait joyeux et fiers, comme s'ils rentraient en triomphe dans le bourg. Aussi, voilà que Marinovitch, l'étainier, n'a pu s'empêcher de leur crier de sa porte : « Où allez-vous, les effarés? on dirait que vous portez le vin du paradis. » Et le petit Gasper dit lui-même à sa mère que c'était en effet à se croire dans la voiture du paradis.

Durant le récit, que le père de Léonard se gardait d'interrompre, voyant évidemment que c'était le *jour* de Paraska, il l'écoutait comme affamé d'apprendre les moindres particularités d'une telle faute, car elle lui paraissait renfermer un sens. Cette perspective de liberté féconde élargissait son cerveau et s'y réflétait comme dans une chambre noire. Sa bien-aimée Pologne, sortant du sépulcre, en était éclairée, et ces visions

rayonnantes, allumées par la main d'un enfant, son enfant ! le faisait frissonner immobile sur sa chaise. Il se passe de grandes choses sous le front des hommes que l'on croit abattus par l'esclavage et courbés sous le sabre.

Paraska, comme ivre de sa parole, l'entrecoupait elle-même, ne pouvant plus tranquilliser sa joie. Elle se levait pour rien ; elle allait et venait dix fois de la table où rien ne manquait, à l'armoire où rien ne restait, et elle en rapportait un verre, une tasse vide dont personne n'avait besoin. Mais, pour y prendre garde, l'esprit des maîtres était trop tendu vers l'avenir. Le chef de famille y dirigeait ses flèches, en songeant à Guillaume Tell, et toutes ses flèches portaient, toutes sifflaient victorieuses sur la tête de Léonard, son Léonard qui lui paraissait grand, grand !... et libre au bout de l'horizon.

—

VI

LE VIEUX PATER-NOSTER

Le lendemain de bonne heure, M. Rettel sortit pour une cause importante. Il courait féliciter ses voisins, les trois pères bouleversés comme lui la veille, et

saluer les mères dont les yeux n'étaient plus rouges et n'éclataient plus que d'espérance. Ils avaient à se dire entre eux : « Courage ! la Pologne vivra : nous avons des enfants ! » Ils avaient à se recommander à tous la douceur, la force et la sérénité.

Durant ce temps, Léonard dormait encore. Jamais on ne l'avait réveillé avant que la nature lui eût dit : « Voilà le jour, lève-toi ; prends tes bottines et marche ! » Ce jour-là, en portant la main à son front pour saluer son Créateur, il se sentit pesant de corps,

l'esprit étonné et chargé de mille rêves où la forêt, la source aux poissons vifs, le bûcheron, le canard sauvage et les cris héroïques qu'il avait poussés, l'empêchèrent d'abord de se croire dans son propre lit. Par degrés pourtant ses souvenirs se rangèrent avec un peu d'ordre devant lui. Il reprit ses habits bien brossés, des bas renouvelés et doux, des souliers qui n'étaient pas rompus comme ceux qui le blessaient sur le grand chemin, et qu'il aperçut, comme une enseigne informe d'école buissonnière, dans le coin sombre où Paraska les avait provisoirement relégués.

Alors il se ressouvint de tout avec un soupir aussi profond que la forêt qu'il ne devait oublier de sa vie.

Un grand seau d'eau, brillant au milieu de la chambre, l'attira puissamment et le rendit à l'une de ses habitudes les plus chères, l'ablution pure du matin. Il plongea sa tête et sa poitrine dans le seau d'eau fraîche, comme un oiseau se précipite pour étancher la soif de son corps dans la petite fontaine étalée au milieu de sa cage.

En s'essuyant au linge imprégné de bonne lessive et de mélilot des champs, il le respira jusqu'au fond de ses narines ouvertes, et se rendit compte que Paraska seule pouvait préparer un linge si blanc, et que lui seul pouvait y reconnaître Paraska.

— Non! pensait-il, en faisant jaillir l'eau sur sa tête et alentour, il n'y a pas de maison qui sente bon comme la maison de mon père, il n'y en a pas! et la maison de mon père, c'est la mienne, parce que je suis Léonard Rettel, et parce que je ne suis pas un petit gentilhomme étranger, ni un petit seigneur inconnu... non, non, non! murmurait-il en attachant ses bons souliers luisants, et je m'en vais bien le dire à Paraska.

Mais il fallait descendre, et il s'efforçait en vain de frapper fièrement du talon, à la mode des grands Polonais qui portent l'habit de guerre; malgré tout le bien-être qui répare et fortifie, il faisait durer le trajet parsemé de nouvelles craintes, de plans incertains ; enfin, pour tout dire, il semblait ramper plutôt que marcher sur les degrés de l'escalier paternel. On gagne donc peu de chose à voyager à l'insu de ses parents.

Paraska, debout au travail devant ses fourneaux, s'inclina riante à sa vue quand il vint, avec hésitation, lui montrer son visage clair et rafraîchi.

— Vois, dit-il, je suis lavé avec la bonne eau du bon seau que tu as mis dans ma chambre comme avant. Merci, Paraska! Me reconnais-tu aujourd'hui qu'il fait jour et que je suis bien lavé?

Paraska, troublée, répondit comme elle put:

— Allons! la fatigue vous tourne encore les sens. Il faudra donc retrouver vos vrais parents pour remettre de l'aplomb dans votre mémoire qui court les grandes routes. Nous n'en sommes pas moins prêts à vous soigner comme l'envoyé du Sauveur! Jamais un enfant las ou égaré ne sera renvoyé de nos portes, jamais, quand vous seriez le fringant Léonard lui-même!

— Eh bien! je suis Léonard lui-même, Paraska, recommença son jeune maître avec l'accent le plus persuasif qu'il put et un regard qui faisait trembler la casserole dans les mains de Paraska.

Son rôle devenait, à vrai dire, une fatigue égale au supplice de son panitch.

Madame Rettel, dont la voix sortit tout à coup d'un vasistas pratiqué au plafond de la cuisine, attira sur elle ce regard suppliant; mais la peur qu'elle avait de se trahir la força de se détourner, comme si elle ne voyait que Paraska. Les questions qu'elle lui fit avec sa douce voix de mère, en témoignant de l'intérêt qu'elle portait au *cher enfant étranger*, commencèrent à le remplir d'une nouvelle confusion, car elles attestaient que personne dans la maison ne le prenait plus pour lui-même. Son cœur battit avec violence quand il entendit que sa mère disait:

— Si du moins j'étais sûre que notre Léonard fût

traité humainement sur les grands chemins, comme nous traitons l'enfant qui tient ici sa place. Mais qui sait? qui sait?... Les méchants qui ont emmené notre Léonard auront-ils pour lui la moindre part de notre amour?

— Ah! madame, les enfants intéressent tout le monde; il faut bien espérer qu'on ne l'a pas enlevé ainsi pour lui faire du mal.

— Mais pourquoi faire alors, Paraska? Quel mystère effrayant sur ce que nous avons de plus précieux au monde? Non! ce n'est pas mon Léonard qui se serait en allé volontairement loin de nous. Juge donc, nourrice! il n'aurait pas oublié son respect pour son père; il ne m'aurait pas quittée ainsi sans m'ouvrir son cœur.

— Et à moi donc! répliqua fièrement Paraska, puisqu'il sait bien que je mourrais plutôt que de trahir ses secrets.

— Tu comprends donc qu'il a fallu l'enlever de force...

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! répondait à voix basse l'enfant pétrifié.

Madame Franciska qui descendait, croyant hâter le retour de son mari, apparut tout à fait dans la chambre. Il lui fut impossible de ne pas avancer ses tendres mains vers les mains étendues de Léonard,

mais en l'appelant encore, comme la veille, le cher enfant inconnu. Alors une sorte de terreur coula par tous les membres de Léonard ; pour cette fois, rien ne lui paraissait plus devoir éclairer sur lui la maison paternelle, et il se crut en effet méconnaissable pour tous par son absence qui lui parut tout à coup avoir été d'une longueur sans mesure. La caressante et terrible négation qu'il ne pouvait comprendre étendit un nuage sur son intelligence et surtout sur son cœur où se renfermait toute sa vie. Il allait donc vivre dans cette demeure comme un passant accueilli par devoir, ainsi que les Polonais répandus sur la terre ! Sa poitrine se haussa, et il en sortit comme un rugissement sourd, mais sans une seule parole ; seulement deux ruisseaux de larmes tombèrent devant la jatte de lait et les pains entassés sur la table, bien qu'ils fussent les plus gros, les plus blancs et les mieux beurrés que Paraska eût pétris de sa vie : elle y avait passé une partie de la nuit. Toutes ces richesses hospitalières étaient inutilement amoncelées devant lui et devant sa mère qui ne mangeait pas davantage, lui tenant compagnie par honneur, poussant sous ses mains, sous ses yeux et sur ses lèvres les délices des enfants à qui la mère ne dit jamais : Veux-tu ? mais donne comme le divin Maître a donné, tout donné dans ces paroles irré-

sistibles : « Mangez, ceci est ma chair ; buvez, ceci est mon sang. »

Néanmoins, madame Franciska, qui attendait son mari avec une impatience croissante, n'osait pas dire encore :

— Mange, *mon fils !*

Et c'était affreux, c'était étrange, c'était étouffant de dissimulation, de décorum, et d'amour qui ne pouvait plus se contenir. Léonard sentait sa chaise et la table s'enfoncer sous terre.

A ce moment, le vieux Pater-Noster, traînant sa jambe, apparut sur le seuil, au milieu des grands sureaux. Son vieux cœur de pauvre bougea en lui, quand il vit de retour et à table l'enfant que l'on cherchait la veille et dont les bottines vertes pendaient au bras de saint Christophe.

Léonard se leva devant Pater-Noster, par une habitude naturellement retrouvée au plus fort de son premier chagrin, pour lui porter, comme toujours, la part de son lait et de ses pains choisis. Seulement, cette fois, c'était la jatte entière et les pains entiers que, tout pâle et silencieux, il avançait au pauvre. Et sa mère se leva vaincue devant cette action si simple ; et tout en elle allait crier : « Mon fils !... Oui, tu es mon fils !

— Dieu vous garde, Léonard! dit le pauvre bénissant, j'élève ce lait à Dieu qui vous ramène en vie avec nous.

Un cri perçant sortit de la bouche du petit Léonard.

— Il me reconnaît, lui! dit-il à sa mère; tu me reconnais, toi! Merci, Pater-Noster ! dis-leur donc que je suis Léonard.

Et il se jeta éperdu sur sa mère, qui le retint si fort serré contre elle qu'elle crut ne pouvoir plus s'en déta-

cher sans cesser de vivre. Paraska tremblait comme une feuille en voyant suffoquer sa maîtresse. Au milieu de tous ses bouleversements de nourrice, on n'eût pas obtenu d'elle une parole pour les biens de ce monde et la liberté de la Pologne par-dessus le marché. Elle avait d'ailleurs dépensé la veille toute sa provision d'éloquence.

La mère, qui venait de s'avouer elle-même tout entière comme une femme hors de sens, dit à Paraska, sitôt qu'elle put parler :

— Tu vois bien, nourrice, que Pater-Noster est la voix de Dieu. Entrez, Pater-Noster ! vous ne quitterez pas d'aujourd'hui la maison de Léonard.

Le maître, qui accourait en toute hâte, pressé de voir Léonard, n'eut besoin que d'un coup d'œil pour se convaincre qu'on n'avait pu l'attendre.

— Te voilà donc, dit-il à l'enfant craintif encore, accroché à la ceinture de sa mère ; viens un peu, poursuivit-il en le prenant dans ses genoux et regardant son âme à travers sa figure. Oui, par Dieu ! tu es notre enfant, car je sais que tu peux délivrer la Pologne avec nous. A plus tard donc la morale sur ton absence : à cette heure, ta main dans la mienne pour ratifier le serment de la forêt. Écoute !... sentant alors qu'il ne pouvait continuer de parler à cause du tendre orgueil

qui lui serrait la gorge, il ôta son bonnet et l'éleva en signe d'action de grâces, jusqu'à ce qu'il lui fût permis de reprendre : — Oui, je te reconnais, Léonard, et je te reçois de la Providence aussi heureux que le jour où tu es entré au monde.

L'enfant lui caressa la barbe en gémissant de joie, étonné et curieux des premiers pleurs qu'il eût vus dans les yeux de son père, ce père qu'il voyait alors rire et sangloter tout ensemble; tandis que sa mère, dont tout le sang tressaillait dans son flanc, ne put que se signer et s'asseoir.

— Nous ne risquons rien de parler devant Pater-Noster, reprit M. Rettel. Pater-Noster est un pauvre selon Dieu. Pour que la liberté soit aussi selon Dieu, Léonard, il faut la conquérir humainement, loyalement. La tienne était usurpée, car en allant la jurer pour ton pays, tu la retirais à ta mère, à moi-même, que tu laissais esclaves de l'anxiété et de la douleur. Tu étais aussi sans charité pour Paraska. Vous étiez tous quatre très-pressés de partir, et nous aimons trop nos enfants pour clouer leurs pieds dans nos maisons. Mais songe qu'il y a toujours au portail d'une église, au coin d'un carrefour, ou sur le grand chemin un pauvre, un saint, un Pater-Noster pour servir d'intermédiaire entre ceux qui partent et ceux qui

restent, afin d'éviter l'angoisse ou le remords de l'absence. Les pauvres sont diligents à rendre les services qu'on leur demande, et Pater-Noster est pour nous. Il était en vigie au pied de Saint-Christophe. Vous n'aviez qu'à lui confier : « Nous avons tous une belle idée qui nous emmène; va le dire à nos pères et à nos mères. Nous reviendrons le plus tôt possible. » Tout allait. Vos parents avertis, au lieu de rêver les derniers malheurs, se seraient tenus tranquilles; peut-être même auraient-ils dormi. Chaque maison fût restée dans l'ordre dont elle a besoin pour n'être pas bouleversée et comme maudite. Ce que je te demande, c'est de ne jamais oublier ce que je te dis à cette heure; et voilà tout.

Après avoir écouté ces paroles avec une attention au-dessus de son âge, Léonard, en tenant les boutons de l'habit de son père, lui répondit :

— Quand je partirai pour sauver la Pologne, je t'avertirai toi-même; car je sens que je partirai toujours pour sauver la Pologne.

Son père, sans ajouter un mot, étendit sa main devant lui, puis la posa sur la tête blonde de l'enfant. C'était à la fois un acquiescement et une bénédiction. Madame Rettel embrassa convulsivement et saintement Léonard. Ce dernier trait faillit percer le cœur de Pa-

raska, qui écoutait et voyait tout en rôdant par la chambre.

— Je le mettrai sous la protection de saint Christophe ! dit-elle en s'isolant, ravie dans un muet pressentiment dont elle s'entretint plusieurs fois depuis avec Pater-Noster, le boiteux blessé par les moujiks noirs. Ce fut sous la statue colossale de Saint Christophe, toujours en tiers avec eux, qu'il prédit à la nourrice un avenir immense pour son panitch :

— Sa mère et vous, affirma-t-il, vous vous réjouirez dans vos larmes, parce qu'il est brave et charitable, et qu'il a un cœur qui n'en finit pas !

LES PETITS FLAMANDS

PREMIÈRE PARTIE

LA ROYAUTÉ D'UN JOUR, OU LA FÊTE DES INNOCENTS

LE SACRE EN FAMILLE

Trois jours après Noël, une ville de Flandre sonnait la fête des Innocents et l'église paroissiale de Notre-

Dame-du-Calvaire laissait tomber du haut de son clocher le réveille-matin d'un grand nombre d'enfants.

Or, il faut savoir que dans quelques villes de la bonne Flandre où les enfants sont si heureux, l'usage existait (peut-être existe-t-il encore) de leur donner, pendant un jour tout entier de l'année, le gouvernement de la maison paternelle. Ce jour-là le dernier-né commande en maître; l'ordre des repas, les invitations, les plaisirs, tout le concerne; on n'obéit qu'à lui comme à un roi nouvellement élu par l'amour de son peuple. Le petit monarque flamand, ravi de sa transformation, ordonne avec douceur, tend cordialement la main à ses sujets, leur donne des brioches ou bien tout ce qui est à la portée de la fortune de sa famille ; il remercie quand il est servi ponctuellement ; il remercie même quand il est sincèrement averti de l'impossibilité où l'on se trouve de condescendre à ses caprices, et il est rare qu'il ait des caprices. Tel est ce règne de douze heures institué en mémoire du jour déplorable où les Innocents furent massacrés dans la Judée par ordre du méchant roi Hérode. Un historien raconte que des mères, pleurant au récit de la terrible annale, convinrent entre elles de rendre ce jour-là leurs enfants plus heureux que tous les autres jours. Il faut avouer que si le bonheur est dans la puissance, ces rois enfan-

tins n'ont rien à souhaiter dans le cours de leur règne éphémère.

Trois jours donc après Noël, les cloches carillonnaient la fête attendue ardemment par bien des petits bourgeois ; on devinait sans voir que l'aube allait bientôt paraître. Les portes de la ville s'ouvraient bruyamment aux quatre coins des remparts. Ces portes à pont-levis de la cité frontière étaient, disait-on, fermées chaque soir pour empêcher les loups d'entrer ; mais on ne faisait plus accroire cela qu'aux très-petits, afinqu'ils se gardassent de crier au lieu de dormir.

Et l'on entendait accourir au loin les laitières sur leurs ânes, les voitures chargées de blé, de fruits et de beurre, les agneaux bêlants, les poules vivantes caquetant dans les paniers à jour des paysannes matinales, et les enfants entr'ouvraient leurs yeux plus tôt qu'à l'ordinaire dans l'attente d'un grand événement.

Agnès Aldenhoff se sentit alors doucement enlever de son lit d'osier ; c'était l'aïeule vigilante qui réveillait Agnès dont on allait proclamer la puissance à toute la famille déjà rassemblée et debout.

L'enfant, encore sous l'influence du sommeil, fut prise d'un doux saisissement. Elle ne distinguait qu'à

demi son père qui souriait, sa jeune mère, plus blanche et plus belle dans ses simples atours de nuit, ses sœurs ouvrant les armoires d'un air empressé, tandis que son frère, accroupi devant le poêle rouge et ronflant, regardait de tous ses yeux, ne voulant rien perdre d'un tel spectacle ni de la surprise d'Agnès. Il avait eu les mêmes honneurs trois ans auparavant, et cette solennité renouvelée était déjà son jadis. Toutes ces figures aimées s'agitant dans la demi-teinte pour l'avénement d'Agnès formaient devant elle un tableau mouvant qui la charmait. Les enfants jugeront si les anges, quand ils rentrent au paradis pour y reprendre leurs ailes, sont plus heureux; dans ce cas ils le sont infiniment, et cela fait penser que l'innocence est une chose adorable.

Après qu'Agnès eut été embrassée, reconnue souveraine de la maison, elle fut lavée avec de l'eau tiédie au foyer que l'on avait alimenté pour elle durant toute la nuit. On mêla de bonnes senteurs à cette ablution; la mère y consacrait pieusement un reste d'essence de bergamote cachée dans ses parures de mariage parmi les dragées des quatre baptêmes de ses enfants. Ces richesses du ménage étaient enfermées dans un coffre de bois de Sainte-Lucie, et de ce coffre à clous de cuivre, luisant comme l'or, sor-

tait l'odeur suave des églises dans les grandes célébrations.

Sitôt que les cheveux charmants d'Agnès furent péignés, lustrés, séparés sur le front, puis rendus à leur nature ondoyante, elle se laissa revêtir, en tremblant de joie, des habits de sa grand'mère, qui la regardait et l'embrassait à chaque épingle qu'elle attachait sur elle

Pour bien comprendre cette cérémonie, il faut se ressouvenir que quand la souveraineté de l'innocence est déclarée par le plus âgé du logis, père, mère, frères, sœurs, servantes viennent au pied de son lit la saluer comme on venait de saluer Agnès ; enfin la tradition veut qu'elle soit revêtue, dans toute la splendeur possible, des habillements du chef de la famille pour le représenter devant les amis, les parents et les étrangers.

Agnès se tenait ferme sous l'ample jupe de camelot noir brillant, raccourcie à sa taille au moyen de grands plis que l'aïeule avait faufilés la veille. Le corsage à basques gothiques la couvrait tout entière; elle ne pouvait bouger ; mais qu'elle était contente et qu'elle était jolie, coiffée du large bonnet de linon à tuyaux roides qui entourait sa figure mignonne! Sa joie fut encore rehaussée d'une belle faille en soie

de grenade, qui ne se déployait sur la tête de l'aïeule, à la manière des saintes femmes, que dans les grandes fêtes.

L'émotion qu'apportait cette mère toute grave aux apprêts du règne de sa petite-fille, remplissait l'enfant d'une gratitude si grande que quand Agnès devint une femme, elle l'en remerciait encore au fond de son cœur.

Alors la plus jeune des deux mères, qui s'appelait Catherine, dit tout bas à l'autre :

— Quel dommage de n'avoir plus nos belles dentelles pour un si grand jour !

— Puisque c'est la volonté de Dieu, Catherine! D'ailleurs les anges n'ont pas besoin de dentelles pour lui plaire!

En répondant ainsi et prenant l innocente entre ses genoux, l'aïeule fit pendre à sa ceinture le trousseau de clefs qu'elle détacha de la sienne, plus, des ciseaux, enfermés dans leur étui pour qu'ils ne fussent pas dangereux à qui les portait; elle y ajouta même une pelotte rouge en forme de cœur, faite par les dames ursulines; la toilette achevée, elle se retourna vers le père d'Agnès et dit :

— Parlez, Félix!

Alors le père parla ainsi :

— Ma fille ! vous allez occuper, durant douze heures d'horloge, le rang de celle que nous respectons le plus au monde, c'est-à-dire de ma mère qui est votre grand'mère ; on aura donc pour vous l'obéissance due à celle qui représente ici la mère de Dieu. Ressouvenez-vous toute votre vie, Agnès, des honneurs qui vous auront été rendus le jour où vous passiez pour elle; c'est à tous ceux ici présents de vous instruire des respects qu'une bonne mère a le droit d'attendre de ses enfants; allez!

— Je vous donne ma bénédiction, Félix, répondit la grand'mère en serrant la main de son fils. Il y

avait beaucoup d'émotion dans les regards et dans les cœurs.

Tous se rassemblèrent autour d'un humble déjeuner qu'Agnès oublia de souhaiter plus somptueux. Le lait fut servi dans le poêlon de cuivre étincelant, puis le cacao bouilli, humble café des familles modestes, prit place à côté de la pomme dorée au four du poêle. Ce repas embaumait d'une fumée nourrissante. Ce n'était pas splendide, mais sain, comme tout ce qui est savoureux et propre.

— Mangez, mes enfants; c'est tout! dit la grand'mère en jetant un coup d'œil significatif à M. Aldenhorf. Il la comprit bien, car il se hâta de sortir par la ville afin de recueillir l'argent des travaux de plusieurs mois; cet honnête bourgeois était peintre et doreur. Ensuite chacun se dispersa pour vaquer aux soins habituels des jours ouvrables; les sœurs aînées s'en allèrent aux écoles; le frère, le plus rapproché de l'âge d'Agnès, fut, cette fois-là, dispensé de la sienne. En voyant sortir ses sœurs avec leurs cahiers d'écriture et le panier d'école au bras, Agnès eut le cœur gros. Elle dit que ce n'était donc pas une fête, puisque tout le monde s'en allait comme aux jours de peine. Ses sœurs, qui en savaient plus qu'elle, l'embrassèrent pour la consoler, et, de convention avec leur mère,

lui répondirent que la fête en famille étant pour le soir, elle n'avait qu'à les y inviter : Agnès les invita, ordonnant que ce fût de bonne heure, en les retenant encore par la main, ne se décidant qu'à regret à être heureuse sans elles. Son frère Just ayant congé pour initier Agnès à ses droits qu'elle ignorait, demeuré seul avec elle, l'instruisit dans ces termes :

LES DROITS RÉGALIENS

« Tu diras toujours : Je commande ! Tu commanderas un repas magnifique dans la chambre rouge qui est gaie avec un grand feu ; tu voudras des musiciens pour faire danser la compagnie qui te plaira le plus (il la désigna lui-même) ; tu ordonneras du vin rosé et du vin blanc qu'on ne voit jamais sur la table : tu sais que j'aime le vin blanc et le vin rosé ! N'oublie pas un carrosse pour aller à la comédie voir *Zémire et Azor*, que j'ai vu le jour de mon règne ; j'irai avec toi. Commande aussi un cochon de lait pour souper quand nous reviendrons ; j'aime le cochon de lait, et tu l'ai-

meras beaucoup. Il faut toujours dire : J'ordonne ! Je veux ! Je commande ! car tu es ma grand'mère.

Agnès fit à son frère l'observation que sa grand'-mère ne parlait jamais ainsi.

— N'importe ! elle en a le droit, dit Just, et il faut le prendre. Songe donc que tu n'as qu'un jour de souveraineté.

La leçon finie, Agnès émerveillée courut aussi vite que le lui permettaient sa longue jupe et sa faille, commander le festin composé par son frère. Quand sa mémoire chancelait, Just lui soufflait le mot à l'oreille et la redressait sur son trône.

— Grand'mère, dit-elle en embrassant l'aïeule, je commande un grand feu dans la chambre rouge ; j'invite quatre amis à table. Il faut les servir en argenterie, que l'on ne voit plus jamais dans l'armoire...

— Vin rose, vin rouge et vin blanc, souffla le frère, je l'ordonne !

— Vin rose, vin rouge et vin blanc, ma grand'mère, je l'ordonne, s'il vous plaît, et le festin magnifique, et des musiciens pour faire danser la compagnie.

— Un carrosse pour aller voir *Zémire et Azor*...

— Un carrosse pour aller voir... Moi, je veux voir mon oncle Jean, poursuivit Agnès d'une voix pleurante ; il faut réconcilier mon oncle Jean avec mon

père. O ma grand'mère! qu'il vienne se réjouir avec nous; je le commande, s'il vous plaît!

La grand'mère écoutait avec un singulier sourire, elle ne faisait pas un mouvement pour l'exécution des ordres d'Agnès, et continuait de filer assidûment comme toujours; son visage, épanoui le matin par un moment de bonheur qui lui en rappelait tant d'autres, était devenu sérieux et plus réfléchi que d'habitude.

Agnès, après avoir consulté des yeux son frère, afin de s'encourager à un grand coup d'État, toussa pour éclaircir sa voix, et déclara qu'elle voulait des beignets pour tout le monde.

— Comment les aimes-tu, mon frère, aux pommes ou à la crême?

— Je les aime chauds et sur la table, dit Just.

Cette réponse déconcerta la grand'mère, qui n'avait pas de quoi les servir au goût de Just; elle les promit ainsi pour plus tard.

— Je les aime moins comme cela, repartit Just, qui était d'une concision étonnante; puis il tira sa sœur par sa faille, et lui marmotta de nouveau le programme. Agnès le hasarda plus timidement; mais quand elle revint à ces mots: « Je veux du vin rosé, je veux de l'argenterie qu'on ne voit plus jamais sur la table ni dans l'armoire...

— J'entends, j'entends, répondit l'aïeule à voix basse, en regardant Just avec un doux reproche; tu nous fais des innocents bien ambitieux, toi ! Je croyais que cette bonne petite reine venait me demander du lin pour apprendre à filer : j'étais prête.

Il y eut un silence interrompu seulement par le rouet plus actif, malgré la fête ; puis madame Catherine entra, qui, d'une manière inquiète, causa longuement tout bas avec sa belle-mère. Le bruit aigre du rouet, qui allait toujours, ne permit pas aux enfants d'entendre une parole de l'entretien ; mais ils se tinrent pour dit que leurs ordres allaient être exécutés sans faute, et leur joie était extrême. Retirés dans un coin de la chambre par respect pour les mères qui parlaient avec action, ils attendaient, pleins d'espoir, quand leur père Félix apparut au seuil d'une longue allée donnant en dehors du logis ; sa femme, empressée, courut le joindre, tandis qu'Agnès et Just se livrèrent à de nouveaux plans agréables pour cette journée, qui leur semblait ne devoir pas finir. Pourtant midi sonnait : l'heure où l'on dîne en Flandre approchait, et l'estomac d'Agnès sentait qu'il manquait un corps à ses rêves. La grand'mère le devinait sans doute, et se leva troublée comme une femme qui oublie toutes choses. Tandis qu'elle concentrait ses

regards sur sa chère petite associée, Just se haussa jusqu'à son oreille; à quoi elle répondit:

— C'est vrai! tu as bien la mémoire de ton âge.

Alors une belle poire sortit du buffet d'ébène peint au dedans couleur d'azur; cette poire y mûrissait lentement, consacrée à ce jour de fête.

— Vous me la donnez pour toujours, grand'mère? dit l'enfant.

La mère l'en assura. Alors, se retournant vers Just:

— Si tu as de l'amitié pour moi, mon frère, coupe la poire en deux, et manges-en la moitié, je l'ordonne!

Just, la saluant profondément, répondit:

— J'ai de l'amitié pour toi! Et il mangea la moitié de la poire; bon Just!

— Tu ne la gardes pas tout entière, petite souveraine? dit l'aïeule.

— Non, grand'mère, la moitié est meilleure.

— Pourquoi donc cela?

— Parce que mon frère mange l'autre et que nous sommes contents à deux.

— Tu calcules déjà bien, Agnès, et tu ne ferais pas une méchante reine.

LE LOYER DE NOEL

Sur ces propos, le père rentra suivi de sa femme et s'assit de l'air harassé d'un homme qui a longtemps couru. Il semblait toutefois plus consterné que las, tandis que sa femme, restée droite près de lui, prit sa main, disant :

— Vous avez frappé à toutes les portes, Félix ; maintenant, que la volonté de Dieu soit faite.

La grand'mère interrompit vivement sa fille dont la voix altérée inquiétait les enfants, et pour faire prendre un autre cours à leurs idées, elle aventura ces paroles :

— Vous ne savez pas, ma fille, ce que vient d'ordonner Agnès pour les festins du jour?

— Hélas! non, ma mère, répondit madame Catherine en s'efforçant de surmonter une grande peine.

Le récit fut fait des souhaits d'Agnès, tandis que Just regardait avec confiance l'effet qu'ils allaient produire.

— Qu'en dites-vous? résuma l'aïeule.

Madame Aldenhoff tourna tristement les yeux vers son mari, et, pour cacher son trouble, se pencha sur Agnès qu'elle embrassa plusieurs fois.

— Chère innocente ! il faut qu'elle attende et qu'elle espère, lui conseilla-t-elle d'une voix plus serrée; on fera tout ce qu'on pourra. Cassez ces deux œufs frais, ma mère, ils viennent du village de Sin ; mettez-les au beurre noir, comme vous les aimez; il y en aura un entier pour Agnès ; c'est là tout ce que nous possédons en ce moment, notre reine!

Par malheur elle ne put retenir le sanglot qui fit partir un cri effrayé de la bouche ouverte d'Agnès. Le maître du logis se promenait avec agitation; Just ne savait plus que penser du présent si différent de son passé.

— Voilà ce qu'il ne fallait pas dire, murmura l'aïeule plus maîtresse d'elle-même ; mais puisque vous ne pouvez cacher vos douleurs, ma fille, essayez du moins d'en sortir ; j'ai à vous dire qu'Agnès a le droit, tout le jour, d'aller demander un délai pour vos loyers que l'on réclame. Les innocents peuvent aller frapper jusqu'au soir chez le riche, et, du ton royal de l'enfant Jésus, dire : Nous venons de la part du Sauveur : soyez humain, c'est lui qui vous le commande : c'est un innocent qui vous le conseille!... et nous verrons

alors si monsieur Duhein aura le cœur de repousser Agnès.

— Mais, ma mère, c'est demander l'aumône, cela ! repartit son fils exaspéré, et c'est la demander à une pierre : j'aime mieux aller en prison !

A ce mot terrible, la reine Agnès poussa décidément les grands cris.

Madame Aldenhoff pleurait sur une assignation qu'elle venait de déchiffrer. Just se précipita sur la poitrine de son père, et s'attachant à son gilet, comme pour l'empêcher d'aller en prison, cria tout hurlant :

— Non ! non ! non !

— Eh bien, non, eh bien, non, mon garçon ! on tâchera, on verra... Allons, la paix ! vous êtes de bons petits enfants, et Dieu vous bénira.

Un silence s'établit dans cet intérieur désolé. Ce fut Agnès qui le rompit tout à coup, en apportant à son père un petit papier soigneusement plié. qu'elle venait de tirer de son armoire. La pauvre enfant croyait posséder beaucoup, et l'offrait de toute son âme pour sauver sa famille.

— Qu'est-ce donc que vous me donnez, Agnès?

— Ma lettre de change, répliqua-t-elle avec conviction.

M. Aldenhoff parcourut, sans la comprendre d'abord, cette lettre de change ainsi conçue:

« Par cette lettre de change et à vue, je payerai à « mademoiselle Agnès Aldenhoff la somme de deux « patars de Brabant, valeur reçue en obéissance, our- « lets bien faits et jarretières de laine tricotées pro- « prement.

« Jean Aldenhoff.

« Ce. . . . . 1790. »

C'était en effet l'oncle Jean qui, peu de temps avant sa rupture avec son frère, délivrait chaque samedi ces valeurs à ses neveux quand ils avaient contenté leurs parents durant la semaine. De tels billets n'avaient point cours dans le commerce, mais ils donnaient une habitude d'ordre aux enfants, qui n'en devenaient pas pour cela plus intéressés ; seulement ils s'accoutumaient de bonne heure à penser que la richesse du pauvre est inséparable du travail et d'une conduite régulière.

L'aïeule ne manqua pas de s'apercevoir que les yeux de son fils avaient peine à se détacher de la signature de Jean Aldenhoff; aussi dès qu'il eut rendu douce-

ment à sa fille le papier, en disant qu'il en faudrait quatre mille fois davantage, la grand'mère s'efforça de parler comme on fait quand on cause raisonnablement sur la morale; mais l'altération de sa voix, étranglée au fond de sa gorge, décelait le choc intérieur qui venait de bouleverser sa sainte résignation. Quoi qu'il en fût et regardant son fils de ses grands yeux vrais, elle poursuivit :

— Tout à l'heure vous parliez d'aumône, et vous êtes devenu pâle comme si je vous conseillais une mauvaise action, moi, votre mère! Vos fiertés me feraient sourire, Félix, si vous n'aviez pas tant de chagrin et un courage admirable.

Le fils voulut respectueusement l'interrompre, elle continua :

— N'ayez pas peur ! je ne vous ordonne plus rien; mon temps est passé. Vous êtes maintenant chef de famille et devenu comme un père pour moi. Vous l'avez été de vos frères, et vous êtes tout à fait un honnête homme. De plus vous m'avez trop bien obéi enfant pour que je ne sache pas vous obéir à mon tour, moi qui suis très-vieille aujourd'hui, ô mon fils ! Vous ne m'avez pas laissée à la maladie et à l'abandon ; j'ai donc de quoi vous bénir éternellement. Aussi les coups qui vous frappent me traversent le cœur, je suis

comme cela; mais l'aumône... Eh! Félix, les bons pauvres ne sont-ils pas les bien-aimés de Dieu? Pensez-vous que je ne salue pas avec plus de respect ceux qui viennent avec nous chaque samedi, que les gros rentiers passant carrément par les rues vêtus de manteaux de fine ratine doublés d'écarlate?

Dautre part, s'il est honteux de recevoir l'aumône et glorieux de la faire, soyez glorieux, et que vos nobles pratiques rougissent, car vous leur faites, depuis un an, l'aumône de votre travail dont ils n'acquittent pas les mémoires. Vraiment! ils se promènent à crédit dans leurs voitures, que vous avez peintes et blasonnées; ils laissent moisir, sous ces brillantes enseignes, le pain que vos sueurs ont semé pour vos enfants; c'est donc vous qui faites l'aumône à leur avarice et à leur vanité. Voilà tout; maintenant, je ne dirai plus rien.

Durant ce discours, Just regardait par terre comme s'il y voyait les débris de tous ses châteaux écroulés.

M. Aldenhoff répondit que tout cela était bien triste un jour de fête; à quoi la mère repartit:

— Ceux qui pleurent les jours de fête seront consolés, mon fils. Les meilleurs fruits sont âpres avant de mûrir. Comprenez-vous cela, ma petite fille?

— Ah ! oui, bonne grand'mère ! repartit Agnès toute vague et ne comprenant pas tout à fait.

— Mais n'importe, observa l'aïeule; les enfants peuvent entendre avant de comprendre. Les graves propos des mères reviennent plus tard à l'esprit de ces petits chrétiens, et ce sera des lumières dans leurs peines. A soixante ans de distance, la voix de ma mère est encore aussi près de mon oreille que si ma mère elle-même était là, et je vous rends souvent ses propres paroles.

— Parlez ! parlez, ma mère, dit madame Aldenhoff, qui l'écoutait avidement. En ouvrant son cœur les uns aux autres, on se console et l'on s'appuie.

— Vous êtes une si bonne fille, ma fille ! Je rends la même justice à votre mari : il n'a pas, Dieu merci, la manie étouffante de bien des hommes, d'imposer silence à leurs femmes dès qu'elles parlent ménage, sous prétexte qu'il faut qu'un homme se réjouisse en rentrant au logis, et que les détails de l'économie d'une maison chassent le rire et enlaidissent la femme. Jour du ciel ! il en irait mieux dans les ménages sans ces dangereux silences entre époux, qui les font souvent marcher sur des abîmes. Que de petites fortunes, que de grandes aussi s'écroulent tout à coup avec fracas parce qu'on a proscrit ces confidences sérieuses qui

éclairent, qui arrêtent et dont on sort plus étroitement unis, c'est-à-dire plus forts contre le malheur et les tentations ! Allez, allez, mes enfants, n'en perdez pas l'habitude salutaire. Quand je n'y serai plus, signez toujours à deux vos dépenses dans le même livre. Heureuse ou triste, il faut savoir ensemble ce que coûte la journée qui finit.

— Vous me rendez le courage, ma mère ; je retournerai d'où je viens. J'irai, je crois, jusqu'au bout du monde, et, bien plus, jusque chez ma cousine Quatorze-onces, dit Félix.

Cette riche cousine Quatorze-onces était ainsi nommée par allusion à l'extrême exiguité de son corps, dont la maigreur était devenue proverbiale. Nous saurons plus tard si elle accueillit bien son parent malheureux.

Pour le moment, l'œuf au beurre noir fut posé devant Agnès, et mangé par son frère qui l'aimait. Agnès n'en avait nulle envie.

— Il faut que je vous fasse connaître, Félix, insinua doucement l'aïeule, un dernier souhait de votre enfant.

— Pour l'amour de Dieu, ma mère, ne me le dites pas; lui refuser quelque chose aujourd'hui, c'est comme si je refusais à vous-même. J'ai vraiment le cœur assez percé comme cela.

— Vous répondez sans savoir ce que l'on vous demande, mon fils. Souvenez-vous que c'est pour le bien que je parle, autrement je fermerais ma bouche : ici c'est mon devoir. Il faut donc que vous sachiez qu'Agnès veut ce soir même vous revoir bons amis, vous et votre frère Jean, voilà !

Le père d'Agnès fit trois pas en arrière, après quoi, regardant sa mère, il répliqua plein d'indécision :

— Ma mère, est-ce bien là l'idée d'un enfant !

— C'est l'idée même d'un enfant. Bénissez Dieu qui a fait son cœur comme cela ; cette idée en sort toute seule comme l'eau vive vient on ne sait d'où. Songez-y : à pareil jour, la voix d'un enfant, c'est la voix du Seigneur. Quand elle commande le pardon du coupable, obéir est le plus pressé ; ne la faites donc pas attendre.

M. Aldenhoff se taisait. — Je vous ordonne de le croire, insista sa mère ; moi j'ajoute une chose : c'est que Jean est triste de votre longue brouillerie. La vie va trop vite pour se désunir ainsi avant la mort, Félix ! Il y a une prédiction : Si l'on meurt brouillé, on risque de ne pas se rencontrer dans l'éternité ; et ne pas y retrouver son frère, c'est vivre éternellement à moitié. Que deviendra votre âme ? et la sienne, mon fils ? A laquelle des deux pourrai-je me réunir, moi, répon-

dez? Les choses étant ainsi, comment oserez-vous mourir? A quoi vous servent vos études et vos voyages! On peut donc faire le tour du monde et n'avoir pas fait le tour de soi-même, comme il est dit dans un livre. Oubliez-vous que la règle de la raison est subordonnée à la règle de la charité? O ma bru! notre devoir est bien plus facile, il se borne à aimer.

Le frère offensé, se promenant toujours, semblait enfoncé dans lui-même, la tête découverte et inclinée comme quand sa mère le reprenait; mais il ne regardait qu'Agnès qui, les mains jointes sur son trousseau de clefs, écoutait curieusement sa grand'mère. Celle-ci se hâta de profiter du silence favorable de son fils pour ajouter: Agnès, embrassez votre père; remerciez-le d'oublier son courroux contre votre pauvre oncle Jean. Toi, Just, entends-tu? marche! Tu fais le sédentaire en baissant les yeux; mais tu ne regardes tes pieds que pour mieux courir: eh bien! cours! va porter cet écheveau de lin brouillé à ton oncle Jean; dis-lui qu'il vienne m'aider à le démêler ce soir; il saura ce que cela veut dire, et moi aussi!

M. Aldenhoff n'arrêta point Just, qui s'élança dehors. « Dis à mon oncle que je suis reine! » cria sa sœur.

Just était déjà dans la rue, sifflant une fanfare, et

agitant deux ardoises l'une contre l'autre entre les doigts étendus de ses deux mains; ce sont les castagnettes du nord; les enfants en jouent à la manière espagnole avec une dextérité fort musicale. Just excellait dans ces cantates saccadées. L'espérance était revenue à Just; il petillait de zèle parce qu'il lui semblait impossible que la rentrée en grâce de son bon oncle Jean ne fût pas célébrée par un beau festin: On croit utile de raconter, en passant, que l'oncle Jean, beaucoup plus jeune que son frère, n'avait eu envers lui que des torts qui s'excusent quand on veut sincèrement les réparer. Jean le voulait; Jean l'avait promis à sa mère, qui pardonnait toujours d'avance.

Pourtant le feu languissait; les heures s'envolaient une par une du cadran fleuragé de l'hôtel de ville et du clocher de Notre-Dame. Tandis que de graves agitations se passaient dans le conseil de cette honnête famille, Agnès fut menée au seuil pour être vue des passants et des bons voisins qui l'aimaient. Ils la regardèrent avec bienveillance à travers leurs vitres et leurs jalousies en guipure de fil gris. Elle demeura là patiemment vouée aux saluts de ceux qui paraissaient contents de son beau jour.

LA PETITE VOISINE

En ce moment, les enfants de chœur, appelés clergeons par le peuple, couraient avec empressement le long de la rue, où le froid piquant de Noël ne permettait pas de dormir; aussi retournaient-ils chez eux, après l'office de la messe, comme les oiseaux vers le nid! parés encore de leurs surplis blancs qui leur simulaient des ailes ouvertes par le vent du nord. Ils ne ressemblaient pas mal à de gros rouges-gorges courant sur la neige, vêtus qu'ils étaient de la soutane écarlate étroitement serrée contre leurs corps; ils tournaient fièrement de droite et de gauche la tête, surmontée du bonnet pointu dont la houppe, cramoisie comme une grenade, excitait l'admiration d'Agnès. Agnès leur faisait à tous une révérence profonde, à quoi les petits clergeons ripostaient avec considération, calculant en eux-mêmes toutes les faveurs qui allaient pleuvoir sur cette heureuse petite grand'mère.

Depuis le calvaire de l'église jusqu'au pont des Récollets que traversaient les clergeons aguerris contre

la gelée, il y avait quatre enfants promus à la royauté d'un jour pour égayer cette rue tranquille.

Rodolphine Jonkey, riche innocente de cinq ans, fille du premier président de la ville, apparut tout à coup à l'ouverture d'une large porte cochère, peu distante et sur le même rang que l'humble maison d'Agnès. Un valet lui tenait respectueusement compagnie. Dieu n'avait pas laissé d'aïeule à cette héritière de cinq ans. Mademoiselle Rodolphine Jonkey ne portait donc que les habits opulents de sa jeune mère, madame la présidente. Par malheur, Rodolphine était pleine d'afféterie sous le long manteau de velours violet qui lui tombait aux pieds, déjà très-chaudement fourrés dans les pantoufles de madame la présidente.

Rodolphine avait ordonné, mais sans le doux « s'il vous plaît » d'Agnès, qu'on lui mît des mouches au visage, parce que le portrait de sa grand'mère lui paraissait superbe, à cause de cet ornement sur les joues.

Elle portait donc sur les siennes des mouches, une étoile et un croissant de taffetas noir d'Angleterre ; de plus, elle avait chaud comme en été, abritée contre la brise derrière un large manchon de martre et la plus riche pelisse d'hermine qui se pût voir ; on apercevait à peine sa figure effilée et ses cheveux

plats d'un blond jaune sortant de ce magasin de fourrure.

Rodolphine s'y carrait, pareille à un jeune chat angora, balançant sa tête avec les ondulations d'un petit dédain mélancolique, comme en effet les chats procèdent en temps de pluie. Ces minauderies et ces signes de hauteur n'invitaient personne à se réjouir de sa toute-puissance ; on eût dit qu'elle était née majeure, tant elle portait avec assurance le grand amas de plumes qu'elle faisait flotter fièrement sur sa tête. Cela fut cause que des bourgeois de bonne

humeur passant par là s'écrièrent : « Excusez ! voilà une petite bourgeoise qui a mis son poulailler sur sa tête; qu'elle dîne deux fois si cela peut lui faire plaisir ! » et tous la regardaient sans lui adresser le moindre compliment ; si bien que les yeux lui en piquaient de colère.

Agnès seule envoya de loin un baiser de félicitations sans jalousie : mais ce charmant baiser, pris pour un signe d'égalité familière, fit froncer aigrement le petit nez de Rodolphine, qui retournant sa tête comme par un ressort, ne se retint pas de dire au valet morfondu :

— Voyez ! comme si j'étais son égale !

LE PETIT VOISIN

— Ne lui fais donc pas honneur à cette froide innocente, dit une jeune voix ferme dans l'oreille d'Agnès, qui bondit. Cette voix était celle d'un troisième innocent habillé en grand-père, fils de l'avare possesseur de la maison habitée par la famille Aldenhoff. Depuis un quart heure, le petit voisin regardait Agnès du haut de sa porte, à lui, de sa porte en

face, élevée au dessus du sol par un large perron à rampe de fer doré dans le goût espagnol. On voyait pendre à cette porte, toujours fermée, un noble pied de chevreuil, en signe de la richesse qui rendait cette maison saillante et envié entre toutes.

L'aïeul opulent avait aussi, dès l'aurore, départi ses vêtements à Ferdinand Duhein, qui les portait avec une joie pareille à celle d'Agnès. Il était, à cette heure, décoré d'une canne à pomme d'or, d'une tabatière d'argent finement ciselée, d'un chapeau à trois cornes, dont son grand-père conservait précieusement l'usage. Ce grand-père, puisqu'il faut l'avouer, malgré notre sympathie pour Ferdinand, passait, dans la paroisse, pour un Harpagon, bien qu'il fût propriétaire de la moitié des maisons de la rue natale d'Agnès. Ferdinand, qui avait en vain crié bonjour à la petite voisine, ennuyé de n'en être point aperçu, venait s'offrir à son admiration. Agnès aimait Ferdinand, qui n'était point fier et qui avait joué maintes fois aux osselets avec elle; l'innocente lui avait rendu de loin son bonjour par un signe de tête; mais sa voix n'eût osé prendre l'essor vers la maison d'où sortaient tous les chagrins de ses parents, cette maison dont le maître s'armait de tant de rigueur contre son père qu'elle aimait comme on aime Dieu. Les mots *saisie*, *prison*, prononcés tout

à l'heure à voix basse dans sa famille, laissaient l'empreinte de la tristesse sur son petit visage amical.

Ferdinand, trop éloigné pour causer comme il en avait envie, sans s'inquiéter de la dignité que lui imposaient ses habits de velours, avait enfin franchi la haute rampe et la rue, pour venir se planter devant Agnès. Ils s'examinèrent d'abord sérieusement et se trouvèrent bien. Le monde était si nouveau devant ces deux cœurs d'anges, qu'ils sentaient à peine le souffle piquant de décembre; ils semblaient être encore dans les frais jardins du paradis ouvert à leurs regards enchantés. Ferdinand s'approcha du visage d'Agnès; pressé de deviner au parfum ce qu'elle avait mangé, il respira curieusement sa bouche rose. Agnès, qui n'en faisait pas mystère, dit :

— Que sentez-vous ? — Comme un fruit, répliqua-t-il.

Et elle lui dit oui, de la tête, avec un petit sourire.

— Qu'as-tu commandé depuis ce matin? continua Ferdinand, en train de parler, sans attendre la réponse. Moi, j'ai voulu le chocolat de grand-père, avec deux pains français chauds et beurrés; j'ai voulu de la crème, du café, de l'anisette de Hollande et du vin de Grenache; j'ai voulu dix feuilles imprimées en bêtes d'or, pour les découper et les mettre dans des livres ;

tu en gagneras à la gageure pour des épingles, et je te rendrai les épingles. J'ai voulu des ombres chinoises, et je les ai eues ! J'ai commandé pour ce soir Raoul le joueur de violon, qui jouera des airs de contredanse; j'ai commandé Grenade le carillonneur, qui siffle aussi bien que la flûte. Ils viendront au dessert et ils auront du vin; nos caves en sont toutes pleines. Moi, je boirai de l'hydromel, de la bière d'orge, et de tout, comme les hommes, et je serai content ! A présent, parle, toi.

Mais Agnès n'eut rien à répondre. Qu'aurait-elle pu répondre? Qu'aurait-elle pu raconter de son règne? Toutefois il l'y contraignit, car il avait le ton péremptoire que donnent une canne à pomme d'or et un habit de bouracan bleu, chargé de brandebourgs en or.

— De tout ce que j'ai voulu, dit-elle, on n'en a pas; il y avait un œuf au beurre noir, mais je ne l'aime pas. Just, qui l'aime mieux, l'a mangé.

Ferdinand la regarda plein d'étonnement.

— L'œuf était tout entier, au moins, fit-elle observer à Ferdinand.

— Après, dit-il, qu'as-tu mangé ?

— Plus rien. Tous les hier, j'avais de meilleures choses ; mais je crois que ce n'est plus la saison des gâteaux !

—Si ! C'est toujours la saison chez le pâtissier; j'en ai commandé trente pour ce soir.

— Ce n'est donc la faute de personne, dit Agnès.

Alors, malgré qu'elle fit effort pour être joyeuse, deux ruisseaux de larmes prirent leur cours le long de ses joues. Ferdinand, stupéfait, perdit tout son aplomb; son tricorne même parut triste sur ses longs cheveux châtains bouclés; mais comme il s'était habitué dès le matin à dire. Je veux! il continua de même avec Agnès.

— Je veux savoir pourquoi tu pleures !

— C'est que ma mère pleure.

— Pourquoi pleure-t-elle ?

— Parce que ton grand-père veut que mon père aille en prison, à cause qu'il n'a plus d'argent pour payer nos loyers de Noël. On ne veut pas attendre qu'il en gagne! Ma grand'mère a dit : Agnès a le droit, tout le jour, d'aller demander un délai, puis d'ajouter : Soyez humain ! c'est un innocent qui vient vous le demander de la part du Sauveur! mais mon père ne veut pas que j'aille dire cela contre une pierre, et ma mère pleure; voilà ce que j'ai, Ferdinand.

Ferdinand n'osa plus parler de son bonheur. Après avoir regardé devant lui, puis par terre, il s'en alla disant :

— Adieu, Agnès.

— Adieu, Ferdinand, répondit la petite reine désolée, qui demeura là pour le voir s'en retourner, puis remonter lentement le perron, puis tirer violemment le pied de chevreuil pour qu'on vînt lui ouvrir, puis disparaître enfin tout à fait. La rue fut longtemps déserte.

LE PAUVRE

Tout à coup, Agnès dont les larmes s'étaient séchées au grand air, courut dans la cour où balayait sa grand'-mère, et tendant les mains, lui cria :

— Ma grand'mère, donnez l'aumône, le bon Dieu est à la porte.

Elle parlait d'un mendiant à la chevelure blanche levée en auréole d'argent sur la calotte noire qui couvrait sa tête; son habit rouge criblé de pièces de toutes sortes, était d'une forme bizarre, et à force de propreté, cette misère avait son lustre. On supposait cent ans à ce pauvre tout penché, qui ne parlait jamais en s'arrêtant calme et sérieux sur chaque seuil ; et les enfants de la ville l'appelaient Bon Dieu.

Madame Aldenhoff fouilla ses grandes poches avec empressement ; mais elle eut beau les interroger jusqu'au fond, elle n'y trouva que son étui plein d'aiguilles, son Christ en ivoire et son dé de cuivre, rien autre, ce qui la mortifia presque autant que sa petite-fille. C'était la première fois, depuis quarante ans d'aumône à ce pauvre, qu'elle avait toujours connu aussi vieux, qu'un refus interrompait d'elle à lui comme un fil entre le ciel et la terre. L'aïeule s'arrêta en soupirant, et dit :

— Je n'ai rien !

— Eh bien, alors, reprit Agnès, qui brûlait de donner elle-même le jour de sa fête, je vais chercher ma lettre de change.

— Que veux-tu qu'il en fasse ?

— Il la mettra dans son sac jusqu'à dimanche ; c'est le jour de l'échéance, et mon oncle Jean, bien sûr, viendra la payer avant la messe.

— Ma parole vaut ton billet, mon enfant, et il y croira. Mais aux pauvres qui ont cent ans, on ne donne pas de billet ; il vaut mieux leur donner à boire.

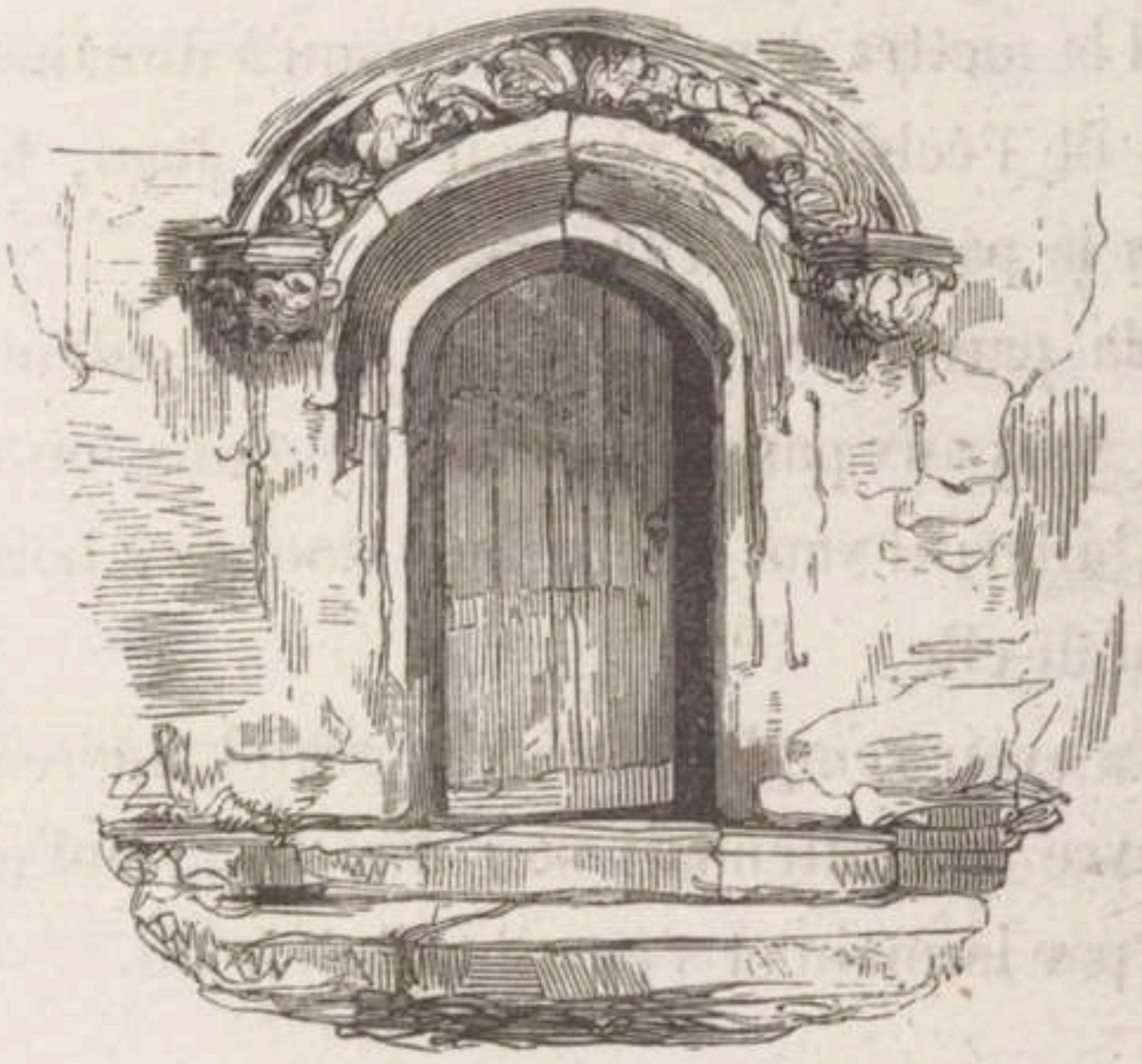
Ainsi fit-elle.

Après avoir rempli de bière le grand vidercome pour le pauvre qui attendait son dû, la grand'mère prit Agnès par la main et s'en vint droit à lui.

— Buvez, lui dit-elle d'un ton courageusement triste, et faites-nous crédit d'argent pour aujourd'hui. Vous aurez le double l'autre semaine; mais, s'il vous plaît, laissez votre bénédiction sur cette enfant, car c'est aujourd'hui sa fête.

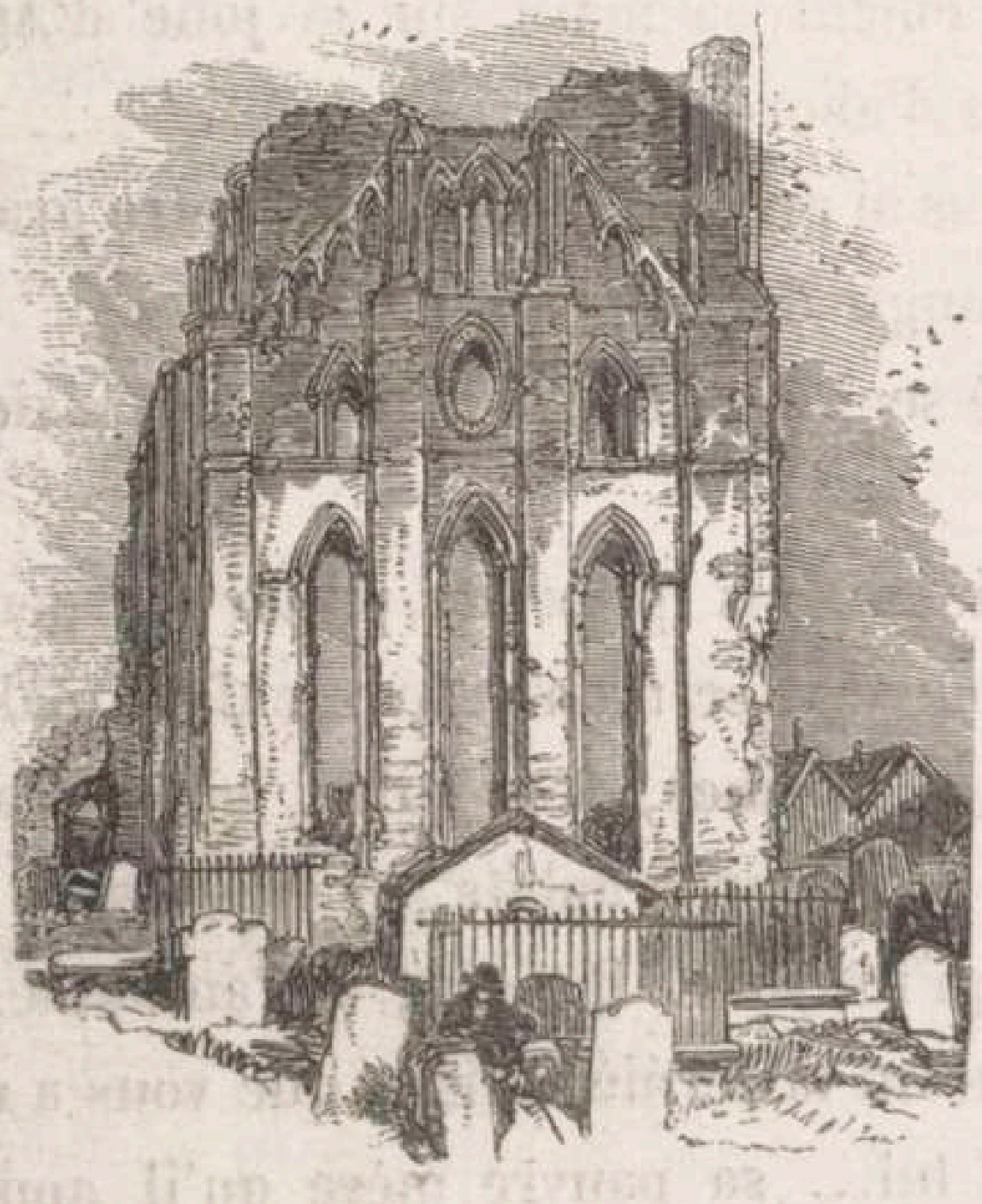
Le pauvre, ayant bu, la regarda gravement. Il fit en silence le signe de la croix, levant ses yeux jusqu'à la madone inscrutée au mur frontal du logis qu'il hantait depuis tant d'années, et s'en alla rêveur et doux.

Agnès, frustrée en toutes choses, le regarda glisser de porte en porte, où de plus riches voisins avaient le bonheur de lui donner; il atteignit bientôt près du pont l'enfoncement d'un vieux couvent détruit, où cette furtive image du Christ s'évapora comme un rêve.



L'OISEAU D'AGNÈS

Il y avait encore un innocent dans le voisinage, mais celui-là ne paraissait pas sur sa porte. Il demeurait



dans ce couvent abandonné des Récollets, dont on vient de parler, où son père, loueur de carrosses et de chevaux, tenait ses magasins à fourrages. Durant l'été, des nuées d'enfants allaient jouer dans les vieux cloî-

tres, qui retentissaient de leurs cris perçants; à cette heure, il y régnait un grand silence. Le carrossier, qui aimait beaucoup le petit Amé, unique enfant de son veuvage, ne travaillait pas joyeusement, car le petit Amé était malade. Ce père soucieux s'en vint donc demander à parler seul à madame Aldenhoff, et l'on s'empressa de le faire entrer dans la salle bleue, s'excusant comme on put de le recevoir sans feu. Il passa doucement sa main sur la joue d'Agnès, qui n'entra pas d'abord, et lui dit :

— Je vous ai prise vraiment pour votre grand'mère; ce qui fit rougir de plaisir la petite enfant.

Demeuré seul avec les femmes, le carrossier s'expliqua :

— Je viens vous prier de prêter un peu l'oiseau d'Agnès pour égayer mon pauvre enfant malade, bien malade, mes voisines, et si faible, qu'on n'a pu l'habiller avec mes lourds habits, ni même avec les siens, si légers qu'ils sont. Il a vu, à l'automne, l'oiseau d'Agnès durant la dernière visite que vous a rendue sa mère avec lui... sa pauvre mère qu'il appelle sans trêve et sans repos.

— Ah ! mon voisin, nous nous le rappelons ! — Oui, oui, nous nous le rappelons, interrompirent les femmes avec un soupir.

Le carrossier demeura un peu sans parler; un homme ne veut pas laisser deviner qu'il pleure.

— L'oiseau donc, reprit-il, est resté dans la mémoire d'Amé, qui s'est mis à dire, ce matin et à chaque instant depuis : « J'ordonne que j'entende chanter l'oiseau qui chante dans la maison d'Agnès! Je veux entendre chanter l'oiseau et puis voir ma mère! Je le commande, ô mon père! moi, je ne peux pas marcher; allez donc vite, allez! car c'est aujourd'hui la fête des Innocents. » Hélas! le pauvre enfant n'a pas encore pu comprendre que sa mère est morte depuis trois mois, et qu'on ne peut la lui rendre. On ne peut que lui prêter l'oiseau; prêtez-le-nous, s'il vous plaît, pour tâcher de le faire sourire, lui qui n'a qu'un souffle, et si vous croyez qu'Agnès ne s'y oppose pas.

— Comment! repartirent vivement les mères, Agnès sera trop contente d'égayer le pauvre Amé.

Et l'aïeule sortant en toute hâte appela sa petite-fille pour lui faire part de la demande du carrossier.

— Puisque tu me représentes, ajouta-t-elle, j'ai besoin de savoir si tu devines ce que je répondrais moi-même. Qu'allons-nous décider?

Agnès resta interdite, et une grande rougeur lui monta au visage. Elle avait toujours vu sa grand'mère prêter cordialement toutes ses humbles possessions;

mais son oiseau!... Son oiseau qu'elle appelait Iris lui était infiniment cher. Néanmoins :

« Amé est donc malade? » fut sa première exclamation; puis : « Iris aura froid dans la rue! » fut la seconde, et ses grands yeux doux restèrent attachés avec indécision sur les regards encourageants de sa grand'-mère.

— L'oiseau n'aura point froid sous le manteau du voisin, et le pauvre Amé sera réjoui dans son lit s'il entend chanter l'oiseau.

Agnès partit comme un trait.

— Porte-toi bien, dit-elle après avoir atteint avec effort, sur l'appui de la fenêtre, la cage de son petit chanteur. Au revoir, Iris : et elle baisa le grillage.

Quand l'aïeule lui dit qu'elle faisait précisément ce qu'elle ferait à sa place, cette parole fit couler la consolation sur le cœur serré d'Agnès. Alors elle suivit courageusement sa mère, portant la cage à M. d'Artois, qui l'attendait avec anxiété. Comme il vit qu'une larme pendait à l'œil d'Agnès, il craignit qu'elle n'allât se dédire; mais il ne la connaissait pas. S'apercevant tout à coup que l'oiseau n'avait plus de nourriture dans l'auge, Agnès, avec une sagacité toute précoce, retint par son manteau le voisin qui emportait la cage, courut vers une armoire à elle, faite à sa taille, et qui fermait à clef, puis elle cria :

— Prenez ce mouron et ce mil pour faire chanter l'oiseau; s'il voit qu'on pense à lui, s'il voit tomber du mil, il chantera tout de suite. Je veux qu'Amé soit content, mais je veux que mon oiseau mange aussi!

La prévoyance d'Agnès fut approuvée des parents et le pauvre père, emportant soigneusement la cage sous son manteau, doubla la provision chez le grainetier dont les sacs étaient ouverts sur son passage, à l'autre rang de la rue, puis il partit à grands pas.

LE PUITS MITOYEN

Durant ce temps, Just, enflammé d'espoir, avait apparu trois fois, chuchotant des paroles mystérieuses à sa grand'mère, l'attirant à part au fond de la maison, puis retournant faire l'école buissonnière dans une partie de la ville appelée le Grand-Canteleu, au pied du rempart où son oncle Jean travaillait à peindre des équipages et des blasons. L'oncle Jean, comme son frère, excellait dans ce genre de peinture. Il y avait dans cette longue rue déserte, bordée de jardins et d'arbres alors couverts de neige, des tailleurs de pierre habillés de peaux blanches, de chapeaux blancs, et blancs eux-mêmes jusqu'à leurs yeux noirs et brillants comme des charbons; puis un cordier filant sa corde par quelque saison que ce fût, ce qui était très-agréable à regarder pour Just, qui pouvait impunément passer le jour à ne rien faire en attendant son oncle. Pour combler la satisfaction de l'écolier, la lune commençait à se lever rouge et large au dessus de l'horizon, à travers la gelée étincelante, et Just, fort jeune encore, se persuadait que cette figure d'or était un

saint couché à plat ventre dans le ciel pour regarder sur la terre le mal ou le bien qui s'y passe. Le frère d'Agnès interrompait parfois ses contemplations en frappant par un transport redoublé ses castagnettes d'ardoise, puis retournait faire une nouvelle commission de son oncle à sa grand mère; il ne se sentait pas de joie, car il était utile, et prévoyait un beau repas.

Après les allées et venues de Just, la grand'mère, plus affairée, allait et venait au bout du logis solitaire, ôtant soigneusement la clef de la salle bleue, chaque fois que Just était rentré furtivement, on ne savait pourquoi.

Et voici pourquoi : un puits mitoyen séparait la cour des Aldenhoff d'avec celle d'un étainier paisible qu'on appelait don Gaspar, à cause de son origine espagnole; c'était le meilleur voisin du monde. Le puits se fermait d'un côté par un large volet en bois, de l'autre par le même secours ; les deux volets clos aux verroux, chacun était chez soi.

Aux heures fréquentes des lavages intérieurs qui font courir dans les allées des filets d'eau perpétuels, les deux volets s'ouvrant en même temps d'une cour à l'autre, les femmes se saluaient amicalement et parfois se contaient leurs peines. Dans les jours heureux, c'étaient des discours enjoués, des louanges sur leurs

enfants, de gracieux rapports de mères s'excitant d'un mutuel exemple aux vertus domestiques, et quelles mères en possédaient plus que celles arrêtées alors au rendez-vous du puits mitoyen? elles étaient belles de leurs devoirs accomplis; elles étaient pures comme l'eau qu'elles puisaient pour assainir leurs humbles demeures.

Dans le courant du jour ici raconté, pour ménager une surprise plus grande à la famille et à sa bru elle-même qu'elle ne mit pas dans la confidence, l'aïeule avait envoyé à son fils Jean un écheveau de lin brouillé, emblème naïf d'un long malentendu, et signal du jour où la querelle allait enfin se dévider entre les deux frères. Sur la réponse de Jean, apportée par Just, qui l'avait instruit de la détresse du ménage, cette mère inventa le secret d'introduire, au moyen du puits, tout ce que l'oncle envoyait par l'intrépide écolier. Just fit trois voyages, les poches pleines, entrant furtivement par l'allée de don Gaspar, qui riait de tout son cœur du tour fraternel de l'oncle Jean. Vers le soir, un marmiton fut guidé par le voisin jusqu'à la margelle du puits; on frappa au contrevent pour la quatrième fois; la grand'mère ouvrit avec précaution; le sceau suspendu comme un panier d'abondance transporta de son côté les dons providentiels qui arrivaient de l'autre,

et son cœur rajeuni battait d'une joie d'enfant en se prêtant à cette sainte fraude. Sur quoi sa belle-fille, ignorante de tout ce qui se passait, ne se retint pas de lui dire :

— Mon Dieu, ma mère, que vous allez souvent au puits par le froid qu'il fait!

A quoi l'autre répondit :

— Ma fille, n'y prenez pas garde; il faut ce qu'il faut. Et elle souriait avec mystère. Mais sa fille ne le voyait pas, car la brune commençait à répandre une teinte grise sur les rues. La brune tombe vite en décembre.

LA BÉNÉDICTION DES PAUVRES

Madame Catherine, assise au rouet où elle remplaçait ardemment sa mère quand celle-ci veillait au ménage, ne voyant ni son mari ni son frère apparaître, regarda tristement la lampe que l'aïeule apportait, parce qu'elle savait qu'il n'y avait plus au logis d'autre lumière ; alors les deux femmes s'entendirent sans parler. Ne voulant pas d'ailleurs le céder en courage

à sa vaillante mère, la jeune femme fit un effort sur elle-même pour chanter... Terrible effort !

— Mon Dieu, dit la mère en se penchant vers elle comme pour redresser la quenouille, pleurez plutôt si vous en avez envie, car vous êtes blanche comme votre linge, et chanter ainsi ne servira qu'à vous serrer l'estomac. Pleurez; la Providence vous entendra.

— Pardonnez-moi donc cette faiblesse, ma mère! vous savez ce que c'est que de voir pâtir ses enfants!

Ses larmes alors coulèrent sans contrainte, et ce fut mieux.

Agnès, pensant à son autorité royale, fut tentée d'ordonner à sa mère de n'avoir plus de chagrin; mais elle commençait à s'avouer que son pouvoir était fort limité. Pourtant ayant vu que les voisines affligées venaient souvent demander des conseils à ses deux mères :

— Ma mère! dit-elle en posant ses petites mains sur ses genoux, et du ton de la plus mûre réflexion ; ma mère! donnez-vous des conseils, cela vous fera du bien.

Ce qui fit en effet que sa mère l'embrassa, ranimée d'un mouvement de joie inconnue et divine.

Tout à coup on entendit frapper discrètement à la cave extérieure ouvrant à deux battants sur la rue.

Cette cave, profonde, voûtée, claire et tapissée comme une chambre, servait de corridor souterrain à ceux de la famille qui voulaient sortir ou rentrer sans être vus, pour quelque affaire pressante. Elle était habitée par une marchande de verdure et par son mari François Roch, ancien tambour de régiment, pour lors raccommodeur de souliers, mettant des brides et des semelles aux sabots de tout le voisinage.

Peu après qu'on eut frappé de nouveau, Marie-Josèphe, Roch, la verdurière, rôdant partout dans la maison comme un génie familier, apparut à travers la demi-teinte due à la lampe et montra sa joyeuse figure à la porte d'un escalier remontant de sa cave dans la chambre où filait madame Catherine.

M. Aldenhoff était depuis plusieurs années l'administrateur des pauvres de la paroisse.

— Voilà les pauvres, dit-elle, qui viennent saluer Agnès; ils demandent à la voir en personne, à cause que les innocents portent bonheur durant toute l'année. Vous sentez bien que c'est pour bénir l'enfant de M. Aldenhoff qui les traite si humainement, ces pauvres pauvres! Ils sont là plus de quarante, en ordre comme au sermon. Le vieux, habillé de rouge, celui-là qu'on appelle le Bon Dieu, les conduit. Il marche à

leur tête; tenez, les voilà rangés en bataillon devant ma cave.

Madame Aldenhoff ouvrit les volets donnant sur la rue; une bénédiction bruyante courut parmi cette foule des protégés de M. Aldenhoff quand l'innocente apparut en aïeule sur l'appui de la cave, d'où elle leur tendit les bras. Le plus cher de tous ces pauvres, pour Agnès, c'était le vieillard à auréole blanche, qui retournait alors vers son village avant que le pont-levis fût baissé. Il s'approcha de l'enfant et lui fit comme un discours avec des paroles murmurées, que l'on n'entendit pas parce que la voix du vieillard était trop cassée; mais sa figure semblait étrange et lumineuse sous le reflet d'un petit flambeau de résine qui brûlait au bout de son bâton noueux. On l'avait chargé d'un humble présent que tous avaient eu l'intention d'offrir à l'enfant de celui qui les régissait avec une bonté paternelle. On peut juger de ce qu'Agnès ressentit de plaisir. C'était un panier de jonc où dormaient, sous le filet, deux pigeons bleus nichés sur la mousse, au milieu d'une bordure de pommes d'api rouges comme des fleurs. Une femme s'approcha qui dit:

— Il faut manger ces pommes avec père et mère. Elles représentent les bénédictions du Seigneur. Chacun de nous a mis la sienne dans le panier que voilà;

prenez! car votre père est notre père. Nous lui rendons ce soir chacun un denier de ses dons. Que Dieu vous protége, enfant béni, et mangez! Vivent les innocents! Vive le père des pauvres.

Cela fait, les indigents s'éloignèrent criant entre eux :

— Oui, c'est notre vrai père. Dans la disette il nous a nourris de son pain. Oui! nous ne lui rendons que la millième partie du bien qu'il nous a fait. S'il était riche, nous n'aurions jamais faim!

— Agnès, gardez cela, dit l'aïeule comme ravie; le présent de celui qui mendie est plus précieux qu'une étoile qui tomberait dans votre main. Et l'on rentra.

Peu d'instants après, Cécile et Eugénie, les sœurs d'Agnès, revenant de l'école, montèrent à la soupente, pour ôter et plier leurs tabliers, ranger leurs paniers, leurs mantelets, leurs cahiers d'écriture et tous les objets de travail du lendemain. Causeuses comme leur âge, elles n'en finissaient pas de se rappeler les moindres incidents du jour. Encore une fois le bruit monotone du rouet contre le poêle éteint troublait seul le silence qui s'était rétabli en bas. La lampe de fer accrochée au foyer éclairait faiblement la chambre, et projetait ses lueurs intermittentes sur les murs qu'Agnès trouvait tout changés ; elle se promena lon-

guement de chaise en chaise, puis en choisit une pour y poser sa tête, toute lasse d'espérer une fête au milieu de tant d'obscurité. Par degrés, oubliant ses pommes, son oiseau, les pigeons, les pauvres et tout, elle s'endormit au bruit égal de la roue grinçante et des oscillations d'une horloge qui battait derrière la porte.

RENCONTRE DES FRÈRES DURANT LA NUIT

M. Aldenhoff, à cette heure, parcourait encore inutilement la ville. De tous les marquis, comtes ou barons, dont il avait peint ou doré les équipages, nul ne se trouvait en mesure d'acquitter son mémoire. Le peintre marchait en vain, couvert de sueur et de givre, tandis que loin de lui, sa femme, comptant avec transe chaque pulsation de l'horloge, croyait à toute minute entendre frapper les huissiers pour venir saisir son mari ; c'était une terreur en elle, c'était un vertige en lui. Sa raison grondait contre lui-même, et son jugement, d'ordinaire si droit devant ses propres misères, se troublait alors et cherchait l'appui de Dieu.

Il lui semblait qu'il cheminait en banni dans son pays natal, car sa cousine Quatorze-onces venait de l'éconduire avec des paroles si cassantes, qu'elles sifflaient encore derrière lui. Cette vieille demoiselle, maigre à ce point qu'un cœur semblait n'avoir pu trouver place dans sa poitrine, ne partageait qu'avec deux gros chats une fortune qui eût aisément nourri vingt familles. A vrai dire, le visage glacé de cette ombre n'avait pris aucune teinte d'humeur ni de colère, à la demande de son honnête cousin. C'est en respirant, coup sur coup, de petites prises de tabac, qui la faisaient éternuer, qu'elle marqua son étonnement de ce qu'un tel maître peintre n'eût pas fait encore de larges épargnes sur ses grands travaux. Il fallait donc qu'il y eût un peu de sa faute.

— J'ai pour cela fait de trop grands crédits, ma cousine, et mes nombreux enfants...

— C'est le tort que vous avez eu, reprit-elle posément; un ouvrier d'élite ne doit livrer ses travaux qu'au comptant. Maintenant, allez voir ceux qui vous doivent.

— Je les ai vus, ma cousine.

— Il faut les revoir, cousin !

— C'est fait, cousine !

— Prenez donc que je n'ai rien dit : quant à moi, qui

n'ai fait peindre ni dorer de carrosse, il ne serait pas raisonnable que je fusse victime de vos mauvais payeurs. Passe encore si j'avais l'habitude de prêter ; mais je me suis fait une loi rigoureuse de ne prêter de ma vie, et je garde religieusement cette habitude de jeunesse. Bonsoir, cousin ; embrassez pour moi ma cousine.

Chose étrange : le digne emprunteur sortait plus ulcéré de chez sa mielleuse parente que du logis des autres riches, qui brillaient aux dépens de ses avances. L'homme fier est ainsi fait : le généreux artisan prêtait au moins du fond de sa misère ; il accordait du temps aux riches, il trouvait une sorte de joie à les traiter comme les pauvres, qu'il aimait tant ! mais son aride parente venait de le confondre, et sa main qu'il toucha en tirant après lui la porte, lui fit froid comme le contact du marteau de fer.

— Dormez, dormez bien ! dit-il en s'éloignant ; vous ne savez pas ce que c'est que la nuit d'un père qui ne rapporte rien à ses enfants !

Et tout en traversant cette ville tranquille, il se sentait bien malheureux ! plus malheureux, plus foulé que les pierres qu'il pressait de son pied rapide. Dans toutes ces demeures, se disait-il, où j'entends rire et chanter les familles, qu'est-ce qui pense à nous et nous

plaint? Mon Dieu! la terre est-elle ainsi partout, aveugle et sourde aux cris de vos enfants?

De ci, de là, l'image de la prison le gênait pour marcher; il songeait au scandale qu'elle attache à la vie d'un homme au milieu de ses compatriotes; à la consternation de ses ouvriers, presque ses enfants; jamais le sort ne lui avait paru si sévère! mais comme il avait eu toutes les modérations dans le bien-être, il chercha en lui la vertu de sa nouvelle position, il ne s'irrita point; il s'écouta lui-même: le silence dit de grandes choses à l'homme qui se souvient.

Tandis qu'il marchait vite, tournant alors le coin de la rue des Morts, un homme se présenta devant lui que la lune éclairait en plein. La lune pâlit les visages, et leur visage apparut l'un à l'autre pâle et grave comme la nuit. L'homme était Jean, sortant du travail et courant chez son frère, qu'il rencontrait inopinément.

— Est-ce vous que voilà, mon frère, demanda Jean d'une voix altérée.

— Il n'y a pas doute, repartit son frère, bouleversé d'émotion comme lui; et leurs mains se retrouvèrent l'une dans l'autre, avec une circulation tellement prompte du sang, que l'été n'eût pu les réchauffer d'une chaleur si généreuse.

— Vous voulez donc bien que je vous suive, mon frère Félix! dit Jean avec un reste de honte.

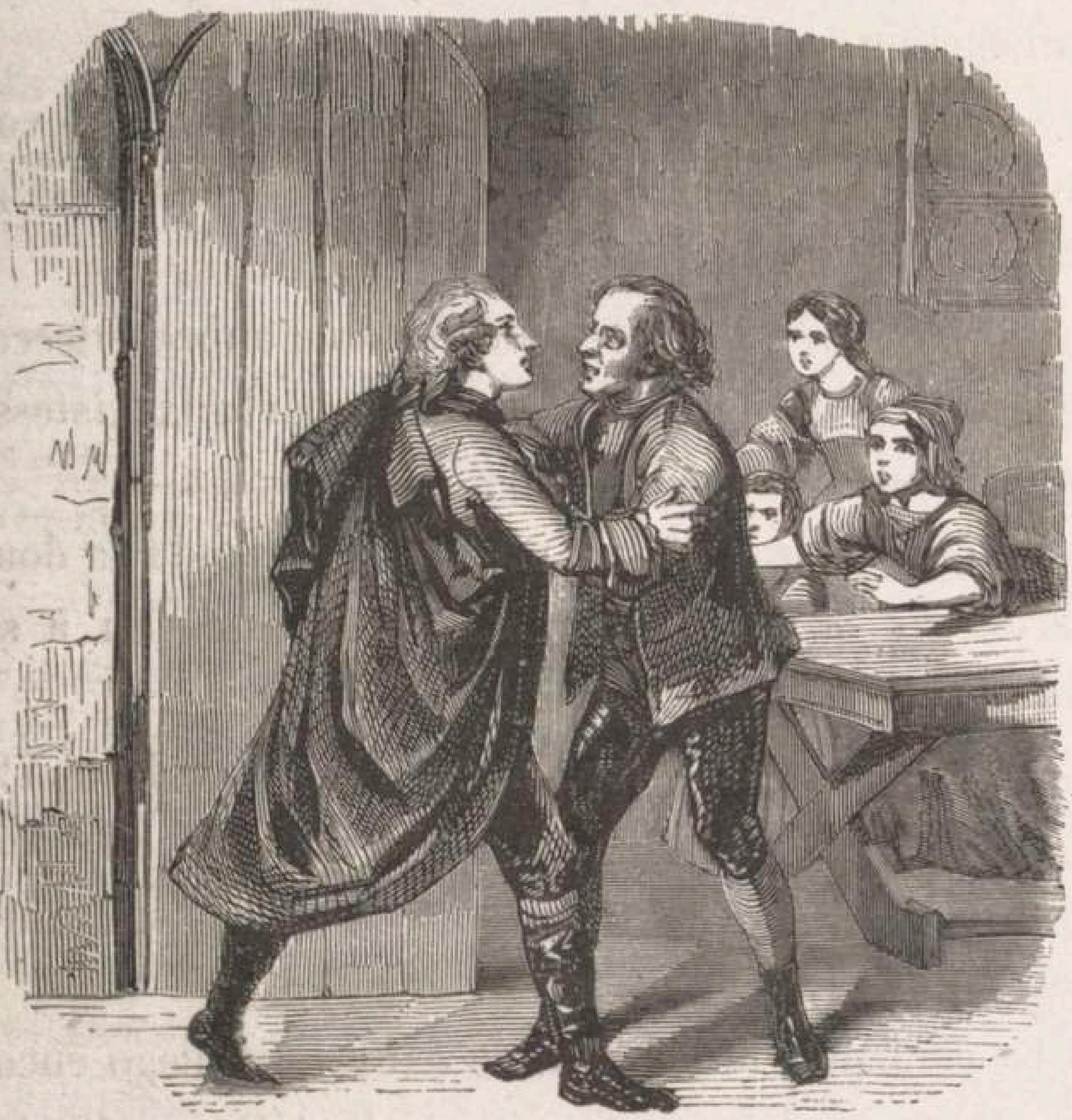
— Comment pouvez-vous me demander cela ? répondit l'aîné; est-ce que je ne tiens pas votre main? Je vous défie à présent de quitter la mienne; je suis plus fort que vous, je crois; allons, marchons à deux!...

En effet, leur amitié interrompue se rejoignait d'un élan pareil, et la lune majestueuse, sereine et calme comme un juge céleste, resplendissait sur ces deux frères réconciliés. Quand ils rentrèrent ensemble, leurs bras encore enlacés fortement, les deux femmes virent d'un coup d'œil que la grâce et l'harmonie de Dieu rentraient dans la maison.

Just, qui avait suivi son père et son oncle, se tenait droit et fier comme s'il était l'auteur de la réconciliation. Il avait tant couru ! Mais l'oncle Jean, dont l'attendrissement s'accroissait, parcourait alors d'un œil inquisitif la chambre mal éclairée et sans feu. Ce malaise visible poigna son cœur de frère. Sans dire sa pensée, il se rapprocha plus étroitement du sien, dont la contenance était sereine; il se pencha sur son épaule pour y étouffer un sanglot; enfin cette parole sortit de sa bouche:

— Vous qui m'avez servi de père, vous voir ainsi!

— Ce n'est la faute de personne, mon frère, et ne plus nous voir me faisait cent fois plus de mal.



L'aïeule, qui avait un moment quitté la chambre pour pleurer seule avec son ange gardien, rentra portant, à l'étonnement de la famille, deux flambeaux qu'elle se hâta d'allumer à la lampe vacillante. Agnès, réveillée à demi, ne voyant pas assez vite l'oncle qu'elle aimait presque à l'égal de son père, et dont

elle avait entendu le retour, suivait avait impatience les mouvements donnés aux bougies lentes à s'allumer. La première qui prit flamme lui causa tant de satisfaction, qu'elle cria:

— Bon! en voilà une qui voit! ô mon oncle! je vous reconnais; vous vous ressemblez toujours! C'est ma fête, j'ordonne que vous soyez content.

Les sœurs, ayant reconnu les voix aimées, descendirent précipitamment pour prendre part aux tristesses et aux consolations de la famille.

Jusque-là, Jean n'avait pas encore entendu la douce parole de sa mère; mais Jean avait répondu à son regard profond:

— Oui, ma mère, vous deviez être sûre de moi!...

— Si j'en étais sûre! je ne sais bien sur la terre que vous deux, mes fils! Salomon a dit une vérité éternelle: La mère seule connaît son enfant.

La confiance ainsi rétablie dans le ménage encore une fois complet, on se raconta la détresse d'autant plus amère que pas un n'avait de quoi l'épargner à l'autre. Il s'ensuivit un silence où l'image de la prison se montra si évidente pour le lendemain qu'elle rembrunit tous les visages.

LA VISITE D'UN INNOCENT

Et voilà qu'à grands coups, pan! pan! pan!... Qui frappe?

Drelin! drelin ! drelin!... Qui sonne?...

— Ouvrez au roi d'un jour, car le jour va finir ; ouvrez: j'apporte une bonne nouvelle de la part du Sauveur.

On ouvre.

— Comment ! dit l'aïeule étonnée, c'est Ferdinand qui nous visite ! Agnès ! il est roi comme vous êtes reine ; saluez Ferdinand. Il ressemble ainsi tout à fait au grand-père. Est-ce la sainte Vierge qui nous l'amène?

Les yeux d'Agnès s'ouvrirent encore plus grands à cette surprise agréable et royale.

— Bonsoir, Agnès, je t'apporte quelque chose ; ne pleure plus.

Ce qu'il apporte est un papier plié dont Agnès ne sait que faire.

— Jour de grâce! crie l'aïeule après l'avoir approché du flambeau, mes fils, ma fille, mes petits enfants, louons Dieu ! c'est la quittance entière des loyers.

Viens, Ferdinand, tu seras béni durant tous les jours de ta vie, quand tu deviendrais dix fois plus vieux que ton grand-père, et béni dans l'éternité, car c'est toi qui es le bon riche!

— Mais, ma mère, ce n'est pas possible, demande hors d'elle-même la bru suffoquée de bonheur.

— Quand on vous le dit, ma fille ; est-ce que nous n'allons plus croire aux miracles à présent?

C'était en effet un miracle.

Ferdinand passa de bras en bras, retenant sur sa tête son chapeau d'aïeul qui tournait. Il raconta simplement ce qu'il avait fait, et ce qu'il avait fait était bien.

En rentrant, le cœur gros d'avoir vu pleurer Agnès, songeant à l'œuf au beurre noir qu'elle n'avait pu manger, son appétit se traînait sans goût sur ce souvenir. Il ne se souciait plus de voir préparer les bonnes choses qui bouillaient dans les marmites et ne passa point par la cuisine qui, d'ordinaire, attirait son hommage. Il vit froidement la table du festin que l'on couvrait dans une salle dont le parquet rouge était arrosé de sable blanc ; ce sable si fin qui forme comme une mousseline de marbre sur les carreaux cramoisis, genre de tapis qui égaye beaucoup les salles à manger flamandes. Ferdinand n'aida pas une seule *maiken* ou servante à déplier les nappes damassées dont les

grands fleurages étaient lustrés comme de la nacre ; les verres de cristal taillés et les pots d'argent étincelaient inutilement au buffet ; l'enfant poussait et fermait bruyamment les portes doubles et matelassées des belles chambres à tapisseries de haute-lice. Cette serre chaude ne dégonflait pas le front soucieux de Ferdinand ; il voyait toujours la figure pleurante d'Agnès, toujours le mot prison lui revenait en mémoire avec la frêle voix traînante de sa camarade d'innocence ; sa canne rampait le long des escaliers, comme si le petit bourgeois eût eu les soixante-seize ans dont il portait le costume ; enfin, tout en colère de n'avoir plus de plaisir, il courut se cacher dans la chambre de son grand-père pour se déshabiller. Le vieillard dormait au fond de son fauteuil devant un feu splendide qui lui rôtissait les jambes, et Ferdinand s'engloutit dans un autre fauteuil, en face de lui, pour attendre son réveil.

Voilà que, sans le faire exprès, la canne à pomme d'or qu'il tourne dans ses genoux glisse jusqu'aux pieds du rentier qui se réveille, ouvrant de grands yeux pour reconnaître Ferdinand, et Ferdinand, tout farouche, le regarde fixement, la figure embrasée par les reflets d'un feu d'enfer.

— C'est toi, grand-père ! dit le vieillard, régénéré par son chaud sommeil.

Ferdinand dit qu'il n'était pas grand-père et qu'il voulait se déshabiller, ce qui fâcha M. Duhein, par l'idée qu'on avait désobéi à son cher enfant gâté. Ferdinand était la seule chose vivante dont il fût idolâtre.

Les coups de sonnette allaient leur train à la porte de la rue, et jusqu'à des voitures roulantes annonçaient le grand nombre des convives pressés d'entrer dans cette espèce de palais d'abondance; car Ferdinand avait usé largement de sa puissance royale pour approvisionner le festin.

Ce tintamarre de fête fit lever M. Duhein, en l'avertissant que l'heure du repas était venue. Alors Ferdinand s'attachant aux basques de son habit, répéta résolûment qu'il voulait se déshabiller, puisque le père d'Agnès allait aller en prison.

— Comment! tu veux faire manquer le banquet, Ferdinand, et pour un homme qui me doit deux termes!

— J'ordonne de les payer avec votre argent, et je suis le maître, cria le jeune aïeul.

— Veux-tu bien te taire, petit pendard! dit tout bas l'avare en gagnant le corridor. Tu aurais le cœur de me ruiner le jour de ta fête, toi? Viens donc voir ce que tu me coûtes, enfant prodigue! Sais-tu qu'il faut bien

des loyers pour faire rôtir toutes les poulardes et les tas de vivres que l'on t'a laissé commander!

En ce moment, les parents et les amis appelaient d'en bas :

— Voulez-vous donc laisser refroidir le festin des innocents?

M. Duhein profita de la sommation pour saisir la rampe de l'escalier, croyant se soustraire à ce qu'il jugeait un léger caprice de Ferdinand; mais il n'en était pas quitte.

En entrant au banquet, Ferdinand, rouge de volonté, ne répondit rien aux accolades respectueuses dont il fut salué. Il mit ses deux coudes sur la table, refusant de manger, prononçant enfin ces paroles terribles pour un aïeul :

— Je ne veux plus être mon grand-père.

Les convives furent déconcertés, et les parents bien davantage. Servantes et valets demandaient en vain à l'innocent :

— Monsieur, voulez-vous boire? Monsieur, voulez-vous du chevreuil, du saumon, des ortolans?

Ferdinand restait immobile, et les autres mangeaient d'autant plus qu'ils éprouvaient l'embarras de parler; car chacun s'ingérait en soi de ce que voulait dire l'enfant, et faisait à son voisin des yeux étonnés.

M. Duhein, seul, regardait au fond de son assiette; la honte lui paralysait l'estomac.

Au milieu de ce silence et de cette gêne insupportable pour tous, l'enfant, frappant des deux poings sur la table, prononça tout à coup d'une voix éclatante:

— J'ordonne que le père d'Agnès n'aille pas en prison! S'il va en prison, j'ôte mes habits, et je ne suis plus innocent.

Grand-père but un verre de vin pour ne pas s'évanouir; toute la table fut consternée.

— Allons, du papier! poursuivit en pleurant le petit monarque: une plume! de l'encre! Écrivez vite, grand père, la quittance du maître peintre.

— Eh bien, mon père, dirent les grands fils, et la mère et la tante, il faut faire sa volonté, il n'y a pas à répliquer; après tout, c'est un grand jour!

Le propriétaire, très-pâle, répondit en bégayant:

— Songez-vous que cet honnête homme me doit deux termes, et que cela fait deux cents livres! plus vingt patars pour le droit de nicher une vierge au-dessus de la porte, ce qui creuse le mur.

— Deux termes! s'écrièrent les fils irrésolus.

— Deux termes! répétaient les invités, en élevant leurs mains.

— Sinon le ferais-je saisir, humain comme je le suis?

— Il faut considérer mon père, hasarda l'un des fils que M. Aldenhoff a toujours bien payé jusqu'ici; que la disette de l'autre hiver lui a coûté beaucoup pour contenir les pauvres qui l'appellent leur père; ils vous auraient visité rudement, peut-être, sans les secours et les bons conseils du voisin qui les administre fort sagement.

— Qu'il s'administre lui-même, puisqu'il se met au rang des pauvres; belle profession, ma foi! N'est-ce pas abominable?

— Considérez, cher père, que le maître peintre augmente la valeur de cette étroite maison en la lustrant chaque année d'une couleur verte tout à fait agréable; préservée ainsi du dommage de la pluie, les réparations en sont moins fréquentes. De plus, il ne se passe pas une fête que la madone ne soit éclairée de nuit comme de jour, et ornée de fleurs ou de feuillages, même en hiver; vous n'avez qu'à voir par la fenêtre. Les paysans et les citadins mêlent votre nom à tous ces soins honnêtes, ils rejaillissent sur le propriétaire, et vous ne les payez pas!

— Il ne manquerait plus de payer ses hommages à la Vierge! Est-ce que je suis chargé de sauver l'âme de personne?

— Il s'en charge lui-même, il faut en convenir. Enfin, père, il soutient sa mère, qu'il honore comme une sainte femme qu'elle est ; il a élevé son frère au bien et au talent, et il a quatre enfants dont il répond devant Dieu.

— Eh ! parbleu ! j'en ai cinq, moi, repartit le père en les regardant tous, et je paye à la ville ce qu'ils me coûtent ; c'est énorme ! c'est énorme !

Ferdinand pleura plus fort et tordit ses manchettes.

— Eh bien ! quittance ! quittance ! grand-père, résumèrent toutes les voix ensemble.

— Quand on saura cette dérogation à toutes mes habitudes, les autres locataires aussi viendront me demander quittance.

— Non, mon père, on ne le croira pas, dit un de ses fils pour le consoler. — Non, monsieur Duhein, personne ne le croira, appuyèrent obligeamment les convives.

— Ah! vous ne connaissez pas ces scélérats de pauvres. Mais vous avez raison de dire que c'est un grand jour, gémit l'avare après avoir écrit et signé comme s'il laissait tomber dix ans de sa vie sur le papier.

— Ouf! par saint Nicolas, mon patron, quel tyran je me suis donné là pour associé!

Ferdinand ne perdit pas la tête : il sortit, quittance en main, criant : « Je vais revenir danser avec la compagnie. »

Grenade le carillonneur, grand comme Goliath, sifflant comme une alouette, sifflait déjà dans le vestibule et voulut retenir l'enfant entre ses hautes jambes; Raoul, accordant son violon, servit aussi d'obstacle à le laisser passer; Ferdinand les bouscula vigoureusement contre le mur.

— Buvez sans moi, leur dit-il comme ivre de joie; buvez! grand-père a du bonheur et du vin pour tout le monde, entrez!

Voilà ce qui venait de se passer chez Ferdinand, que la famille du peintre reconduisit à travers la rue avec toutes les bénédictions qu'il méritait.

— Adieu, Agnès!

— Adieu, Ferdinand! s'étaient écriés les innocents charmés l'un de l'autre.

On dansa longtemps encore après la cloche des loups. Grenade ne siffla jamais mieux; le violon de Raoul fit des prodiges d'harmonie. Grand-père fut embrassé tant de fois et de si bon cœur par son petit despote, qu'il remit sa tristesse à une autre fois.

DIEU EST PARTOUT

Du côté pauvre de la rue, la grand'mère avait dit :

— Maintenant, mes enfants, louons Dieu! nous dînerons cette fois à l'heure où dîne le riche, et nous le bénirons; grâce à l'énergie du loyal enfant qui vient de faire un homme humain d'un avare, nous dinerons chaudement en paix, sans craindre les huissiers ni la geôle; allons, tous mes aimés, suivez-moi!

Et l'on suivit cette mère dont le front rayonnait. Néanmoins, chacun se demandait en soi-même :

« Avec quoi dînerons-nous, puisque le pain et le feu manquent dans la maison? »

Cependant on allait, parce que la confiance environnait l'aïeule, et que deux bougies allumées étaient de bon augure. L'oncle Jean portait Agnès en triomphe dans ses bras, et voilà que la chambre rouge, fermée à clef durant le jour, s'ouvrit toute grande : le feu petillait clair et gai dans la cheminée; sept couverts animaient la table; le vin blanc, le vin rouge et le vin rosé brillaient dans trois flacons effilés que l'on appelle, en Flandre, des religieuses; un cochon de lait fumait encore au milieu des salades fleuries avec d'autres mets choisis pour les enfants, et Just fit un entrechat!

Agnès, déposée au haut bout de la table, à côté de sa grand'mère, et apprise par elle, répéta de sa voix frêle :

— O mon père! ô ma mère! ô tous! je vous bénis... Puis-je bénir Ferdinand? dit-elle en s'interrompant avec vivacité.

— Oui, oui, oui, répondit-on de partout; vive Ferdinand et vive l'innocence!

Il fut facile de deviner que l'oncle Jean était l'ordonnateur du festin, des lumières et du grand feu roulant, car il riait en serrant la main de son frère; son

frère, dont l'âme plus mûre se dilatait dans la tendresse et le pardon, le regardait en père, voulant dire : Vous me rendez d'un coup tout le passé que je vous ai fait si beau!

— Et vous me recevez comme la Bible dit que fut reçu l'enfant prodigue.

— Pour cette fois, mon frère, interrompit la belle-sœur avec une teinte de tristesse, ce n'est pas nous qui avons tué le veau gras.

Jean, dont la mémoire était vive comme le cœur, repartit en regardant Félix :

— Hélas ! vous en avez beaucoup tué pour moi!

— Mangeons sans compter, mes enfants, dit l'aïeule, nous n'avons pas le temps de prendre des balances. C'est peut-être la dernière surprise que j'ai le bonheur de vous causer.

Et une larme tomba dans son verre qu'elle posa doucement pour se reprendre, tandis que les tendres yeux de ses enfants concentraient sur elle plus de rayons de vie qu'elle n'en pouvait souhaiter, elle si vieille!

Et bientôt le rire de cette famille monta aux pieds des anges. Les pommes d'api des pauvres furent trouvées délicieuses; mais, en se réjouissant de ce festin providentiel, il restait à savoir comment il était entré dans la maison, le matin même encore dénuée de tout,

même de feu et d'espérance. Père, mère, enfants, furent émerveillés d'entendre le récit qu'en fit Just, échauffé par la gloire d'avoir contribué à l'événement phénoménal.

S'il est permis de reprendre haleine un moment, c'est ici, tandis que la joie est rentrée dans les cœurs simples et généreux, sous le toit du fier et loyal artisan : c'est après que nous avons vu l'avarice même, cette passion hideuse et dure, céder à l'ascendant irrésistible de la charité. On ne peut se recueillir devant un spectacle plus sérieux et plus doux; on ne peut retourner vers une époque plus regrettable que celle où l'on fêtait avec amour le charme divin de la vieillesse et de l'enfance. Dans les temps de respect pour les longues années de vertu, quelles femmes avaient peur de vieillir? Pas une; toutes se réfugiaient avec bonheur dans la reconnaissance de leurs enfants et de leurs petits-enfants; toutes entrevoyaient avec une foi religieuse la couronne suspendue sur leur vieillesse la plus courbée. Non, ces mères n'avaient pas peur de devenir moins belles, sûres qu'elles étaient de s'abriter et de s'éteindre dans les bras de leurs enfants pieux.

Qu'il soit salué des mères, le grand peintre de mœurs, plus modernes, plus ornées dans nos jours

de civilisation et de luxe, mais qui garde au cœur, comme une goutte d'eau vive, le germe natif du saint amour; qu'il soit loué pour avoir dit : « La femme, que nul homme ne peut voir sans penser à l'enfance: la femme, quel que soit son âge, m'inspire un respect profond : jeune, c'est ma sœur ; vieille, c'est ma mère ![1] »

Retournons un moment vers la maison bruyante au perron doré d'où s'élançait tout à l'heure une musique si perçante.

Ferdinand, après avoir dansé parmi les dames comme un perdu, dormit jusqu'au matin du sommeil du juste.

Mademoiselle Rodolphine Jonckey ayant erré tout le jour dans un carrosse, ensevelie et ennuyée au fond de ses fourrures, ignorant encore l'art de porter des mouches au visage, souffrit beaucoup pour enlever les siennes ; sa peau, très-délicate, fut très-endommagée ; elle pleura de dépit en se couchant.

Agnès, le teint rose comme ses pommes d'api, veilla avec les grands jusqu'à minuit, sur les genoux de son bon oncle Jean, partageant tout avec Just qui aimait tout.

L'enfant du carrossier, dans le couvent en ruine, le pauvre petit Amé fut aussi très-heureux; mais comme

[1] Balzac.

il avait le plus souffert, il eut le vrai bonheur des anges et fut le seul couronné. Après de légères convulsions vers le soir, on n'entendit plus son doux cri monotone : « J'ordonne que je voie ma mère ! » Il fut trouvé silencieux dans le grand lit de cette mère absente, le sourire sur les traits, immobile et calme, tenant encore à deux bras, serrée contre lui, la cage qui avait apaisé son fiévreux caprice. Le premier vœu de l'enfant malade s'était réalisé sans effort; en rêvant qu'il avait pris les ailes de l'oiseau, il s'était en allé revoir sa mère.

Ainsi s'accomplit, dans cette rue de Flandres, la volonté des Innocents.

LES PETITS FLAMANDS

SECONDE PARTIE

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Si l'histoire des Innocents n'a pas ennuyé les enfants qui l'ont lue, nous proposons de leur en raconter la suite. Cette histoire les a-t-elle ennuyés ?

Plusieurs voix d'enfants :

— L'histoire ne nous a pas ennuyés.

— Non !

— Non !

— Non !

Une voix perçante :

— Si, moi, j'ai dormi !...

L'éditeur interdit s'arrête, puis, après avoir hésité un moment, il décide ainsi la question :

— Si l'on a dormi, on ne s'est pas ennuyé. On dormira encore, mais nous raconterons pour les autres ce qui est écrit des petits Flamands.

La voix lointaine :

— Je dors !

I

UN SOIR D'HIVER

La lampe brillait, le poêle chantait, la chambre était chaude comme en été.

Au dehors, l'hiver aux mains jointes, descendant des remparts, errant de côté et d'autre par la ville, criait de sa voix de bise : « Gare, que je passe! » à ceux que leurs affaires attardaient dans la rue. L'hiver va vite et parle bref. Sa longue robe enflée par le vent, son manteau de brebis noire, sa barbe de glaçons sous son chapeau de brouillard, et ses cheveux blancs roi-

dis par les frimas effrayaient tout le monde. Alors tous rentraient plus vite qu'ils n'étaient sortis; il ne fallait pas le leur dire deux fois. Les chiens couraient avec transport et de côté, sans détourner la tête; on n'aurait pas obtenu d'eux le moindre aboiement à quelque prix que ce fût : ils n'avaient pas le temps.

Et dans l'humble maison de Flandre, où, le soir de la fête des Innocents, nous avons laissé Agnès Aldenhoff, montée au rang d'aïeule, sur les genoux de son oncle Jean, la même famille était assise devant l'étuve dont la flamme enfermée faisait un bruit pareil à celui du tambourin qui roule ses grelots.

Ce soir-là, les enfants de M. Aldenhoff étaient heureux. L'une des trois petites filles aux dents blanches suspendit un moment son travail à la lampe, pour s'écrier en regardant le feu :

— Écoute, Agnès, comme la flamme dit au vent : Je me moque de toi!

— Non, répondit de son coin la petite Agnès, la flamme a l'air de dire : Je chauffe tout le monde. Non! la flamme ne se moque de personne.

Et sa grand'mère approuva la réponse d'Agnès.

Cécile, qui avait parlé, s'arrête de rire, bien qu'elle mette beaucoup d'action à coudre les nœuds de sa collerette destinée à la fête de Noël. Cécile a neuf ans et

sait parfaitement ajuster ses nœuds; mais par une réflexion dont personne ne devine ni ne cherche la cause, elle regarde tour à tour avec trouble la lampe, les rubans roses, Agnès et sa grand'mère, murmurant des paroles inintelligibles, et relevant à tort et à travers la mèche de la lampe déjà très-ardente. Puis elle soupire tout bas ces mots étranges : « Je m'accuse, je m'accuse! » comme à la confession. Durant ce temps,

ses jeunes sœurs causent et rient sans la comprendre, et la grand'mère, allant et venant de la chambre commune à celle où sa bru travaille en-

core toute seule, fait semblant de n'avoir rien entendu.

Au moment dont on parle, Agnès, la jeune reine d'un jour, n'est plus vêtue des habillements de sa grand'mère comme le soir de la fête des Innocents. Cette fête mémorable où nous l'avons vue siéger à table jusqu'à minuit, avec les grands, est passée pour toujours. Onze mois se sont écoulés depuis. Redescendue dans la foule des enfants de son âge, oublieuse du rang suprême dont elle s'était rendue digne par une grande modération, Agnès est là, mise comme tout le monde; simple et fraîche, pareille au camellia rose venu en serre chaude, elle égaye la maison de son père où elle apprend jour par jour ses devoirs par l'exemple de ses deux sœurs et de ses deux mères qui remplissent si bien les leurs.

Un coup! deux coups!!! trois coups!!! font courir la grand'mère à la porte où il ne fait pas bon de dormir. Just, l'écolier qui vient de faire craquer le grésil sous ses sabots solides en revenant du séminaire, se précipite au cou de madame Aldenhoff dans l'obscurité de l'allée en criant comme un sourd :

— Ma grand'mère, je suis savant!

— Tant mieux pour toi, répond l'aïeule. Mais ce que tu as appris aujourd'hui te fait-il oublier ce que tu savais hier?

— Quoi ? dit Just, cherchant dans sa tête, tandis que sa mère le pousse vers la chambre chaude.

— Ce que savent tous les enfants qui rentrent au logis : tu ne t'en souviens déjà plus ?

— Au contraire, je l'ai oublié ! dit-il en se donnant un grand coup de poing sur le front. — Non, je n'ai plus froid, s'écrie le garçon d'un ton franc, et je me rappelle que j'ai bien des choses à vous dire de ma part.

Alors, arrêtant sa grand'mère par ses manches :

— Ma grand'mère, comment vous portez-vous ? Votre bénédiction, s'il vous plaît !

Et il la regarde en face avec la ferme confiance d'un enfant aimé et savant. Sitôt qu'elle a donné sa bénédiction, madame Aldenhoff, rentrant avec lui dans la salle où bourdonnent les voix argentines de ses trois sœurs, lui demande ce qu'il a donc tant appris de beau !

— *Magister*, *magistro videtur*, *arbitror !* s'écrie Just comme s'il était en classe ; ah ! ah ! ma grand'mère, on ne m'appelle plus un âne aujourd'hui.

— Va donc te chauffer, savant.

— Ah ! ah ! Agnès, répète Just d'un timbre éclatant : *Magister*, *arbitror !*...

Et ses sœurs le regardent avec considération, tan-

dis que sa grand'mère l'aide à quitter ses livres passés dans une courroie sur sa cloche de drap vert-bronze boutonnée jusqu'aux oreilles, couverte de givre, les poches gonflées comme des ballons. Tous les écoliers d'alors portaient en hiver la même coupe de *Roquelaure* tombant sur les talons, et doublée d'un bouracan fort roide qui l'écartait en cercle par le bas, ce qui donnait à ce vêtement l'aspect d'une cloche. Il en avait à la fois la forme, la couleur et le nom.

— Dis encore comme tu as dis, demande la petite Agnès engloutie dans ses poupées et dans les trois chats du logis.

— *Sum magister*, *magistro videtur*, *arbitror !* recommence Just qui ne demande pas mieux.

— Oh! comme tu en sais, dit Agnès.

— Oui, j'en sais. Ah! ah! ma grand'mère, c'est du vrai latin!

— Certainement, certainement, Just. Tu tiens, comme on dit, un cheveu du géant : mais il te faudra du temps pour lui tresser la tête.

Madame Aldenhoff avait le culte des proverbes; elle ne descendait point impunément des Espagnols qui en ont tant semé dans les Flandres.

— Enfin, il faut qu'un clocher commence par une pierre, et tu en as déjà là!...

— J'en ai cinq, affirma Just en comptant sur ses doigts les mots dont il étourdissait la chambre; et je vais les dire à maman Catherine, qui sera bien étonnée.

— Plus tard, dit en l'arrêtant madame Aldenhoff, comme il voulait entrer dans la pièce voisine. Ta mère finit sa tâche et travaille encore quand les autres se reposent. On doit venir prendre demain le lin qu'elle file. Elle n'a pas une minute à perdre même pour entendre ton latin.

Mais Just ne put s'empêcher de coller sa bouche contre la serrure et de crier :

— *Magistro videtur*, *arbitror !* Bonsoir, maman! Ah! ah! je sais le latin!

Et la voix douce de madame Catherine répondit :

— Bonsoir, bonsoir, Just! Les enfants savants sont la gloire de leur famille.

Après ce triomphe, Just ôta ses sabots qu'il n'avait pas pris le temps d'échanger à la porte contre les chaussons fourrés que chacun est tenu de prendre pour entrer dans l'intérieur du logis. Madame Aldenhoff était trop préoccupée des progrès de Just pour appuyer sur ce second oubli, bien qu'il soit considéré comme une grande inconvenance dans toute maison flamande.

Ainsi le vent soufflait, le poêle chantait, la lampe brillait ! Et Just, repassant en lui-même tous les sujets qu'il avait d'être heureux, poussa tout d'un coup cette exclamation qui fit courir un frissonnement de joie par la chambre : « Quel bonheur ! c'est l'hiver, et dans bientôt, c'est Noël ! »

Quel enfant flamand, si jeune qu'il soit, ne sait qu'il doit mettre à Noël, devant le foyer où le feu couve encore, ses souliers ou ses sabots parfaitement lavés, remplis de foin sec, dans la légitime espérance que le doux Christ renaissant chaque année descendra sur le coup de minuit par les cheminées de tous les honnêtes gens, et laissera tomber pour les plus jeunes quelque gage de son grand amour. Il faut, bien entendu, que les parents n'aient eu dans l'année aucune plainte grave à élever contre eux ; car pas un enfant n'ignore que la faveur qui leur est accordée à tous de déposer leurs chaussures sous la cheminée équivaut à une attestation devant Dieu de la bonne conduite et des mœurs irréprochables des petits chrétiens de la ville.

Tout entier à sa préméditation, Just prend dans une armoire des sabots de choix, vernissés, que lui a donnés son oncle Jean. Il y fourre son *satisfecit* du collége comme un certificat d'obéissance et d'application ; ensuite ses poches ballonnées lui fournissent

abondamment de quoi remplir ses sabots verts du foin odorant qu'il vient d'obtenir de M. Dartois. M. Dartois, le loueur de carrosses qui demeure dans le couvent en ruine des Récollets, est toujours porté de cœur pour les enfants de M. Aldenhoff. En passant sur le pont des Récollets, Just n'aurait pas manqué, pour tout l'or du monde, d'aller réciter à M. Dartois les mots latins qu'il avait appris ce jour-là même, ne doutant pas qu'il ne se fît un bonheur de remplir de son meilleur foin les sabots d'un écolier si recommandable. Il faut ajouter à la louange de Just qu'il n'avait pas oublié les souliers d'Agnès dans sa visite intéressée au loueur de carrosses. C'est ce qui explique la grande quantité de foin menu et parfumé qu'il retirait alors de ses poches bouffantes. Il en avait pris : en veux-tu ? en voilà ! pour l'offrande dont il souhaitait qu'Agnès partageât la récompense. Agnès n'avait donc qu'à le regarder faire à travers les espérances de Noël et les escarbilles enflammées qui tombaient de la bouche du poêle, aussi réjouissantes pour elle qu'un feu d'artifice. Les enfants ont bien raison d'appeler cette chaleur étincelante : le soleil de l'hiver.

Mais voilà que la bise souffle d'une telle furie, que chacun croit aux hurlements de quelque bête féroce escaladant le pont-levis de la porte Notre-Dame. Just

ne peut se défendre de penser aux bandes de loups dont il a secrètement horreur, et cette idée lui fait négliger durant plusieurs minutes son hommage au bienfaisant Noël. L'aïeule assure pourtant qu'aux approches de cette fête émouvante de la Nativité tous les loups prennent la fuite du côté des montagnes, et s'en vont très loin par delà!

— De quelles montagnes? demande Just qui exige la précision en tout.

— Mais des montagnes quelconques, répond l'aïeule qui n'en a jamais vu. Il ne faut pas toujours demander pourquoi? Dieu a ses secrets. L'essentiel est que

les loups n'entrent plus dans la ville. Vous sentez que personne n'est tenté de courir après eux.

— Je ne sais pas si je ne courrai pas un jour après eux, ma grand'mère ! Dés que je serai grand et que je saurai tout à fait le latin, écoutez, les loups pourront bien avoir affaire à moi.

— Oh ! demande la petite Agnès inquiète, tu les poursuivras sur de si hautes montagnes ?

— Hautes comme quoi, ma grand'mère? insista Just.

— Ma foi, comme le clocher de Notre-Dame, peut-être. Ce que j'ai peine à croire pourtant... Il est vrai que Dieu est si puissant qu'il n'a qu'à vouloir pour en former de pareilles. Qu'en pensez-vous, ma bru, poursuit-elle en forçant la voix pour faire éclaircir la question par madame Catherine.

— Je pense que vous avez raison de parler ainsi, ma mère, répond obligeamment sa belle-fille qui ne la contredit jamais. Et les quatre enfants demeurent satisfaits, se figurant des montagnes qui peuvent n'en pas finir, puisque Dieu veut bien se charger de les élever. Ils furent donc tout à fait tranquillisés sur le compte des loups.

Un grand coup sur la porte de la rue fit taire tout le monde. Just ne regarda pas sans émotion sa grand'-

mère s'aventurer sans lampe dans l'allée, dont elle ouvrit la porte extérieure. Il délibéra même de l'y suivre, mais il n'en eut pas le temps. La tête du petit voisin Ferdinand Duhein se montra demi engloutie dans un bonnet fourré, d'où sortit à voix étouffée le mot habituel : « Et Agnès? »

— Qui êtes-vous? demanda madame Aldenhoff, ne le reconnaissant pas d'abord, bien qu'elle l'aimât beaucoup.

— Je suis le voisin d'Agnès et je viens! Bonsoir, madame; voilà une pomme pour Agnès... Et il passa prompt sans s'arrêter jusque dans la chambre à feu, marchant d'un pas résolu vers Agnès qu'il aperçut assise avec Just sous un large parapluie rouge ouvert devant l'étuve. Agnès, en compagnie de Just et de ses poupées, s'y réfugiait souvent, avec la permission de leur mère qui l'étendait sur eux en forme de solitude au milieu de la chambre. Ah! qu'il faisait beau temps sous le parapluie! Ferdinand s'y glissa sur ses genoux et l'on se reconnut. Aucune tente arabe n'accueillit jamais personne avec plus de joie et d'hospitalité.

— J'avais trois pommes, dit Ferdinand; j'en ai mangé deux sans m'en apercevoir, et j'ai eu peur de manger l'autre qui était pour toi, Agnès; prends-la, elle est très-rouge.

Agnès la prit de ses deux mains qui pouvaient à peine la contenir, tant était grosse la pomme, tant les mains étaient petites. Just regarda le fruit rouge d'un air riant, sachant bien ce qu'en devait faire Agnès. Il semblait en effet que ce que l'on donnait à sa sœur fût d'avance coupé en deux, tant elle trouvait urgent de lui en donner la moitié !

Le mur où s'encadraient les deux fenêtres de la chambre formait une profondeur où Just et Agnès se faisaient des séjours charmants et solitaires. C'était surtout l'hiver, quand la salle rassemblait quelques amis joints à la famille, qu'on en doublait pour eux

l'agréable retirement, à l'aide du parapluie rouge, ouvert comme une chambre ronde, dont la couleur transparente leur faisait du soleil. Ils y causaient à part, regardant le monde aller, venir, jouer et converser ; et leurs festins d'enfants y étaient à la fois pleins d'ordre et d'abandon sous la surveillance un peu lointaine des personnes raisonnables. Durant le repas, tandis que la grande table riait à portée de leurs regards curieux, c'était presque toujours Cécile, l'aînée des quatre enfants de M. Aldenhoff, qui les servait.

Cécile agissait avec eux comme une jeune maman, et ce plaisir l'aidait à s'initier au ménage. Elle faisait passer sous le parapluie, comme sous un pavillon à fleur de terre, tout ce qu'elle pouvait obtenir de meilleur pour eux, y joignant de sa propre part afin d'alimenter le contentement qui se révélait là-dessous par des rires étouffés ou des chuchotements pleins d'animation... Enfin depuis la naissance d'Agnès, Cécile n'était jamais lasse de l'embrasser, de la porter et de l'instruire à toutes choses, ce qui faisait qu'Agnès, en allant de côté et d'autre dans les bras de sa sœur, lui prenait le visage plein de fossettes gracieuses, et la regardait longtemps comme la plus gaie et la plus jeune de ses mères. Imitant déjà son aïeule, qui parlait

souvent en proverbes, Cécile disait aux enfants quand elle les servait :

— Mangez, mes enfants ! ce qui est sur la table appartient à ceux qui l'entourent comme une couronne agréable à Dieu.

Et les enfants suivaient ce précepte avec une confiance empressée.

C'était sous cette rotonde joyeuse, d'où s'échappaient de mystérieuses rumeurs, comme il en doit sortir du festin des gnomes, que Ferdinand venait alors tenir conseil avec ses amis. Et comme les gnomes portent, dit-on, bonheur à la maison qu'ils habitent, tout le monde au logis pensait que le contentement des petits causeurs portait bonheur aux plus âgés.

Dans notre Flandre bénie, les enfants ne sont jamais grondés, ce qui leur forme un caractère paisible et d'une égalité rare. En voyant briller aux mains d'Agnès la pomme rouge que Ferdinand lui apportait, madame Aldenhoff, recourant aux proverbes qui étaient sa seule science, se mit à dire :

— On croirait, Ferdinand, que tu sais ce que je sais; si tu vas à la danse des moineaux, portes-y des épis...

— C'est que j'ai pensé à Agnès tous les hier où il

ne faisait pas jour, répondit Ferdinand, et je suis venu avec la pomme.

Sur le mouvement que fit le jeune voisin pour répondre, Agnès, qui surveillait le sommeil de ses douze poupées couchées dans douze petites boîtes, poussa un cri d'alarme.

— Ah! Ferdinand, il ne faut pas faire mal aux poupées.

— Tu crois donc qu'elles vivent, Agnès?

Agnès le regarda d'un air indécis.

Un peu, Ferdinand; on doit aller doucement toujours! .. Elles sont si petites! ajouta-t-elle d'un ton d'intérêt qui avait quelque chose de maternel. Ferdinand remit avec précaution les petites choses de linge dans leurs boîtes, et les larmes d'Agnès se séchèrent, sans avoir coulé, au fond de ses charmants yeux clairs.

Un incident faillit troubler ce coin de Paradis terrestre. Le parapluie rouge s'émut. Just, dans sa joie, d'ordinaire paisible, ne put résister à tirer la queue du chat endormi d'Agnès, et le chat, détrompé sur le repos qu'il espérait trouver avec les enfants, poussa un miaulement irrité.

— Qu'est-ce qui se passe là-dessous? demanda la grand'mère, sans quitter le rouet qu'elle avait repris.

— Rien, dit Just. J'ai tiré la queue de Foufette, et je ne m'en suis aperçu qu'après.

— Il faut tâcher de t'en apercevoir avant, Just, observa sa grand'mère; et tout rentra dans l'ordre en même temps que le chat sous le parapluie.

Agnès, qui lui en faisait un asile souhaitable, le reçut à bras ouverts. Ferdinand lui-même le regarda amicalement, et Just, en réparation, lui prit les pattes, mais il les orna de coquilles de noix attachées avec du fil, en mémoire du Chat botté dont il aimait l'histoire.

Quand Foufette sortit de dessous le parapluie, elle marcha tout étonnée, ou plutôt elle rampa sur les carreaux rouges et glissants. Une stupéfaction générale observa les efforts de Foufette pour marcher d'aplomb, écartant les jambes et miaulant de surprise ou d'indignation.

Agnès renfermait des mouvements qu'elle ne discernait pas elle-même, et Ferdinand la regardait ferme, ne voulant pas qu'elle pleurât. Le but de Just n'était pas atteint; il avait voulu faire rire et personne ne riait.

— Qu'est-ce donc que tu lui as mis aux jambes? demanda l'aïeule.

— Des bottes, répondit Just moins triomphant; et

il voulut détailler les avantages que Chat botté avait retirés de ses bottes.

— Ote toujours celles de Foufette qui n'y est pas apprise, conseilla-t-elle modérément, et laisse les animaux en liberté. Vois-tu, Just, respecter tout ce qui est vivant, c'est se respecter soi-même.

— Soi-même ! répliqua Just en faisant aller son menton comme les enfants raisonneurs; je ne suis pas un chat.

— Tu es moins qu'un chat dans le moment où tu lui prends son bien-être. Le Créateur ne l'a pas formé pour porter des coquilles de noix, ni des souliers d'aucune espèce; quand tu saurais vingt mots latins de plus, si tu ne sais pas la charité, tu ne sais rien!

Just tirait encore un peu Foufette par la queue pour n'avoir pas de suite le démenti de son inspiration, mais c'était alors plutôt à titre de caresse que par l'élan d'une joie trop robuste, puisque Foufette se laissa déchausser sans rien dire et replia tranquillement sa queue contre la jupe chaude d'Agnès.

Un moment après, il se racontait une histoire à lui tout seul devant la fenêtre.

— Que dis-tu là tout seul, Just? que je t'entends depuis une heure bourdonner comme une mouche dans un sucrier.

Just, ne sachant plus ce qu'il disait, embrassa madame Aldenhoff, il se remit carrément à regarder devant lui des bonheurs sans nombre. Car il ne regardait rien qu'avec un tressaillement de surprise, et s'en allait toujours les bras ouverts comme pour étreindre quelque chose.

Sa mère l'ayant repris de cette allure par trop confiante :

— Ah! ma grand'mère, lui dit-il, voyez comme c'est beau!

— Quoi donc, mon garçon?

— Tout, ma grand'mère!

Et il montrait devant lui l'air, la rue... tout en effet, et la grand'mère attendrie lui dit :

— Garde bien ces yeux-là, mon garçon... c'est le trésor des pauvres. Dieu les donne à ces chers éprouvés d'ici-bas.

— Tu ne viens pas de toi-même et sans permission, j'espère, demanda tout d'un coup madame Aldenhoff à Ferdinand, se défiant quelque peu de la cordialité du riche propriétaire. Si cela est, prends garde; ton grand-père va te dire des choses que j'entends d'ici.

— Grand-père veut bien que je vienne raconter des histoires avec Just, madame, parce qu'il dit que je

l'empêche ce soir de faire ses additions avec son notaire. Il vous présente ses hostilités... ses civilités... et il se leva pour incliner la tête au nom de son grand-père.

— Tu fais donc bien du bruit pour l'empêcher de compter?

— Je n'ai pas entendu que je faisais du bruit, répondit Ferdinand.

— Mais il l'entend, lui, et il te renvoie. Je prends tout de sa part comme sa servante. Dites donc des histoires pour peu que cela vous amuse.

— C'est moi qui vais raconter! s'écria Just avec des yeux brillants.

— Non, c'est moi qui dois raconter, dit résolûment Ferdinand.

— Ferdinand peut commencer, interposa l'aïeule.

— Ferdinand peut commencer, dit la petite Agnès en mettant ses coudes sur les poupées qu'elle tenait dans ses genoux.

— Pas toute la soirée non plus, observa Just acquiesçant à l'arrangement.

— Il était une fois... c'est que je n'en sais pas, interrompit par réflexion le petit voisin.

— A l'impossible nul n'est tenu, Ferdinand. Tu ne sais pas mentir, c'est l'essentiel.

— Est-ce qu'il y a des enfants menteurs? demanda la petite Agnès du fond de ses chats.

— On en fait mention dans l'histoire, Agnès; mais ce triste exemple s'est perdu dans la nuit des temps.

L'aïeule regardait à la dérobée Cécile qui recommençait d'attiser la lampe avec un embarras extraordinaire.

— Rangez les chaises, fermez les parapluies, dit avec douceur l'aïeule pour distraire l'embarras de Cécile qu'elle observait toujours. Tirez le rideau pour couper l'air qui entre par le volet, et que tout le monde s'approche en rond autour du feu. Nous ne sommes pas ici en Espagne; il s'en faut. Quand on pense que votre père Félix voyage en ce moment vers la Hollande!

Un silence contagieux gagna tout le cercle et suspendit jusqu'à la langue de Just. Mais il le rompit d'une voix éclatante.

— Je sais l'histoire de Coq-Robin! cria l'écolier qui allait souvent au collége des grands Anglais, et qui avait appris cette histoire d'un jeune insulaire qu'il aimait. Un très-vieux parent de la famille était sommelier dans ce collége célèbre, et Just savait qu'on y faisait des plum-puddings *supérieurs* pour les écoliers.

— Faut-il raconter Coq-Robin?

— Va pour Coq-Robin, dit la grand'mère; et l'on écouta.

— Je suis déjà assis, dit-il pour s'enhardir et brûlant de raconter. Tiens, je ris! ajouta-t-il d'un air d'épouvante à faire éclater de rire ses petits auditeurs.

— Bouche qui rit ne blesse personne, repartit sa grand'mère; marche!

Alors il commença par des sentences, prenant des attitudes.

— L'humanité est changeante comme une goutte d'eau; la vie est comme l'écume; la vertu est une clef qui ouvre le ciel...

— Coq-Robin! Coq-Robin! crièrent les enfants ne comprenant rien encore aux sentences.

— Raconte qui voudra le conte, si l'on m'interrompt, dit Just; et le silence se rétablit.

ROBIN-ROUGE-GORGE

— Qui donc a tué Robin-Rouge-Gorge?

— Moi! dit le moineau, avec mon arc et ma flèche. Moi, j'ai tué le petit Coq-Robin.

— Qui donc a vu tomber le petit Coq-Robin?

— Moi! dit la mouche, avec mon petit œil d'or. J'ai vu tomber le petit Coq-Robin.

— Qui donc a recueilli le sang de Coq-Robin ?

— Moi, dit le poisson rouge, avec mon plat d'écaille, j'ai recueilli le sang du petit Coq-Robin.

— Qui conduira le char du petit Coq-Robin.

— Moi, dit l'émerillon, avec mes bonnes ailes, je conduirai le char du petit Coq-Robin.

— Qui sera le pleureur du petit Coq-Robin?

— Moi, dit la tourterelle, je pleure mon amour : je serai le pleureur du petit Coq-Robin.

— Qui chantera le psaume pour Robin-Rouge-Gorge?

— Moi, dit la grive, cachée dans le buisson, je chanterai le psaume du petit Coq-Robin.

— Qui sonnera la cloche pour Robin-Rouge-Gorge?

— Moi, repond le taureau, qui mugit comme la cloche. Ma trompe sonnera pour Robin-Rouge-Gorge.

— Ainsi donc adieu, Robin-Rouge-Gorge, adieu!
Ainsi, deux fois adieu, cher petit Coq-Robin!

— J'ai la tête toute pleine de tes bêtes, avoua la grand'mère en s'apercevant de l'impression de ce conte anglais sur Agnès qui soupirait. L'aïeule avait fait inutilement de grands yeux à Just pour le faire taire ; elle n'admettait que les contes qui peuvent laisser une impression agréable dans la mémoire des enfants.

— Ils ont bien le temps, disait-elle, d'apprendre que bêtes et gens s'entre-tuent sur la terre.

Et personne ne parlait.

Au milieu de ce profond silence, et au grand étonnement de tous :

— On ne peut donc jamais mentir? demanda soudain Cécile, comme si les bras lui en tombaient de découragement.

Cette question faite à brûle-pourpoint, de l'air le plus dégagé qu'elle put, donna de nouveau beaucoup à penser à sa grand'mère.

— On ne peut pas mentir!

— On peut mentir!

— Non! non!

— Si! si! partit à la fois de toutes les bouches d'enfants.

— Et toi, Ferdinand, qu'en penses-tu, dit l'aïeule au petit garçon qui répondit net et clair :

— On le doit!

— Tu me fais tomber des nues, Ferdinand, répliqua madame Aldenhoff.

Et Cécile reprit contenance tandis que sa sœur Eugénie, qui faisait des pelotes, ouvrait avec ravissement ses grands yeux candides. Elle avait peut-être aussi ses raisons de craindre pour le salut de plusieurs personnes à la fois.

— Prenons un exemple pour voir si rien ne peut excuser cette grande faute devant Dieu, dit l'aïeule. Voyons. Je suppose qu'une mère très-pauvre, comme j'en connais sur la terre, n'a plus ni obole ni nourriture pour ses enfants. Elle dérobe un pain; tu le lui vois prendre : que fais-tu alors pour remplir ton devoir ?

Ferdinand mit sa tête dans ses mains pour se consulter lui-même.

— Vas-tu la dénoncer au boulanger ?

Un non ! énergique sortit des doigts entr'ouverts de Ferdinand.

— Tu lui laisses donc emporter le bien du marchand ?

— Oui, puisqu'elle a faim ! et moi, je paye le pain en disant : Voilà, monsieur le boulanger.

— Alors, viens que je t'embrasse... Mais si tu n'as pas d'argent sur toi ?

— J'entre chez le boulanger et je lui dis : Je suis Ferdinand, et je vous dois un pain. C'est mon grand-père qui paye, venez!... Et la femme se sauve.

— Viens que je t'embrasse encore, puisque tu sais ce qu'il faut faire, comme si tu étais déjà venu au monde plusieurs fois. Oui, tu sais beaucoup sans avoir appris.

— Je n'invente pas, madame, je l'ai vu faire.

— En ce cas tu l'as bien retenu, Ferdinand ! Mais où l'as-tu vu faire?

— Madame, rue aux Cerises, quand je revenais du rivage. Une femme, bien pauvre, passait et repassait devant le grand panier du boulanger. Les pains étaient chauds ; ils fumaient. L'odeur faisait manquer le cœur à la pauvre femme qui tremblait sur ses jambes. Elle regardait la rue ; elle tournait devant le panier sans nous voir ; non, elle ne voyait que le pain qui l'attirait, car elle en prit un, et recula les yeux fixés sur nous ; puis elle partit en courant, les bras serrés sur le pain comme sur un enfant. Un mauvais garçon qui l'avait vue se mit à dire : — Ah ! ah ! et fit un bond pour avertir le maître en criant : « Boulanger, on vous a... » Mais voilà que l'autre l'attrape, et le retourne, et lui applique sa main sur la bouche et lui dit : « Si tu parles ! » Puis, l'ayant secoué, il s'en va vider sa poche

sur le comptoir pour payer le pain, et... la femme a le temps de rentrer chez elle.

— Oui, de cette façon tu peux mentir, Ferdinand ; car je vois bien que le bon passant c'est toi.

Le petit voisin se détourna brusquement pour porter la main à son genou.

— Est-ce que ton genou saigne encore? demanda Just à son camarade d'école, en ouvrant sa roquelaure dont tous les boutons avaient cédé aux grands écarts faits sur la glissoire du ruisseau.

— Comment! s'il saigne encore? dit madame Alden-

hoff, regardant à son tour le genou déchiré de Ferdinand.

Il assura que ce n'était rien; puis il frotta de sa manche de drap le sang tout humide encore de sa chair vive.

— Je me suis étalé sur une pierre, et j'ai cassé franc mon sabot. Mais je n'y suis pas resté longtemps, n'est-ce pas Just? Adieu, Agnès! et il attrapa la porte pour sortir.

— Est-ce qu'il est si tard, que tu t'en vas, Ferdinand?

— Non, dit Agnès, il n'est presque pas tard.

— Ferdinand, écoute Ferdinand! lui cria madame Aldenhoff, tandis qu'il traversait la rue à cloche-pied; si tu ne l'avoues pas à ton père, je ne te regarderai de ma vie... Mets-y de l'eau et du sel, petit brigand... bon cœur d'ange! acheva-t-elle tout bas.

— Adieu, Agnès! cria-t-il dans l'air glacé de la rue, qui triplait sa voix perçante. Sur quoi il rentra chez lui pour manger et pour réfléchir.

La poitrine d'Agnès faisait lever son petit mouchoir, et elle ne put effleurer de ses dents de souris la belle pomme rouge; ce fut Just qui la tira de peine.

Les enfants restèrent dans un long silence que ma-

dame Aldenhoff parsemait de temps en temps de ses réflexions.

— Celui qui amasse des trésors ressemble à un porte-faix qui porte des fardeaux pour les autres ; il est toujours en peine.

Elle poursuivit sans figure :

— Ferdinand ne prend pas la tournure de devenir ainsi ; il n'a pas avoué que ce fût lui qui avait payé le pain ; ne le lui demandez pas : ce que vous ne racontez pas sur la terre du bien que vous avez fait, Dieu le sème dans un grand jardin où les fruits de l'aumône sont les plus délicieux du Paradis. Quand les âmes qui ont fourni cette graine en vont goûter, ne fût-ce qu'un peu, elles deviennent belles pour l'éternité.

— Et si elles en ont fourni beaucoup? demanda Just, voulant tout savoir.

— Alors elles deviennent anges comme Ferdinand le deviendra, j'en suis sûre. C'est pourquoi je le salue de ma bénédiction, puisqu'il ne met pas même dans sa confidence le malheureux qu'il remplit de consolation. Ne penses-tu pas comme moi, Just?

— Je le crois bien! s'écria Just qui s'était remis à bourrer de foin la chaussure d'Agnès. Plus on louait Ferdinand, plus Just était content d'aller au collége avec lui.

Un nouveau coup de marteau retentit sur la porte, et tous devinèrent que ce ne pouvait être que l'oncle Jean. C'était lui qui, pendant l'absence de son frère Félix, dirigeait au dehors les ateliers du peintre doreur. On peut se rappeler que la maison de maître Aldenhoff était très-étroite, et qu'il occupait ses nombreux ouvriers dans le grand Canteleu, au pied du rempart. Cette longue voie solitaire ramenait à la rue Notre-Dame par une large chaussée bordée d'enclos, de vastes jardins et de fermes citadines, d'où les mugissements des vaches sortaient le soir comme une musique pleine de mélancolie et de calme. C'est de là que venait Jean, après avoir fermé les ateliers de son frère.

Il fut accueilli par les serrements de main de sa mère et par les cris de joie des enfants. Just riait d'avance de la surprise qu'il ménageait à son oncle en lui récitant son latin, et il le lui débita aussi distinctement que s'il eût dit « papa et maman. » Son oncle se croisa les mains avec un air d'étonnement qui fit éclater de plaisir le visage de l'écolier.

— Te voilà, dit son oncle, sur le chemin de la science, et je ne sais plus où tu pourras parvenir, si tu le veux.

— M. Bachelier l'a dit aussi, raconta Just avec can-

deur. Il a commencé, lui, par un seul mot latin, et moi, j'en ai appris cinq le même jour. C'est quatre de plus, n'est-ce pas, mon oncle Jean? Ah! ah!

— Je n'en reviens pas, avoua l'oncle en l'embrassant.

Et comme il avait assez travaillé pour se reposer après cette nouvelle intéressante, il s'assit après avoir déposé deux pains mêlés de froment, d'une grande lourdeur, qu'il rapportait pour éviter à sa mère la peine de les aller chercher. Car c'était le surlendemain samedi, jour des pauvres, « plus pauvres qu'elle, » disait-elle gravement; et par un temps si rude les diligents visiteurs devaient trouver leurs parts toutes prêtes.

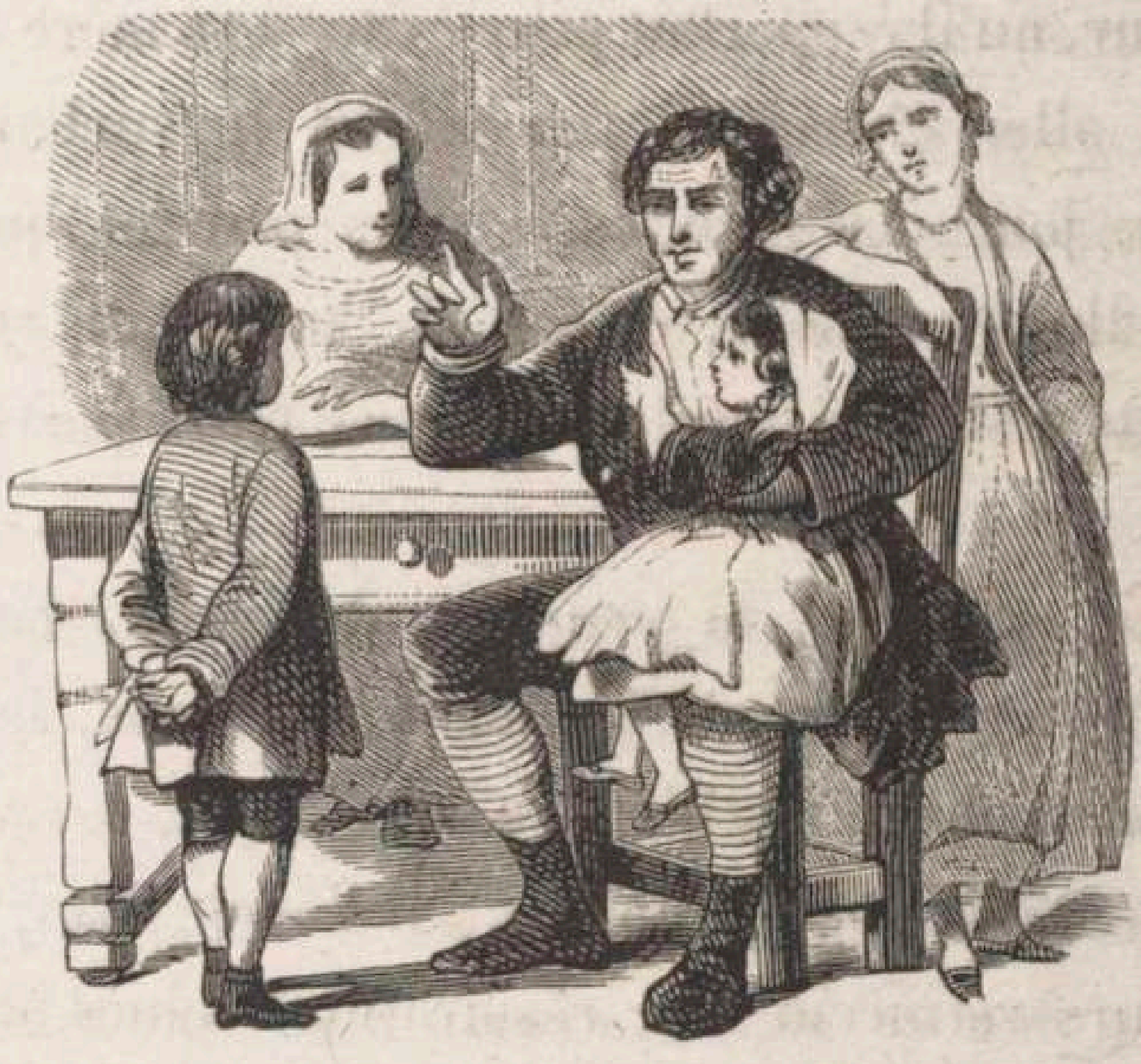
Quand sa mère, le poussant du coude, l'eut prié d'égayer le soir jusqu'à la cloche des loups, Jean consentit à raconter une histoire.

Au mot d'histoire prononcé par l'oncle Jean, Just et ses sœurs retinrent leur respiration. Agnès se trouva sur les genoux du frère de son père qui l'y fit asseoir, sans avoir besoin de lui recommander le silence.

— Je vais raconter, dit-il, jusqu'à ce que ma sœur Catherine ait quitté l'ourdissoir; elle travaille bien tard aujourd'hui.

— Ne m'en parlez pas, Jean! C'est après-demain la

paye des ouvriers, et votre belle-sœur prétendait en outre gagner elle-même le spectacle de la crèche pour les enfants, sans faire peser cette dépense extraordinaire sur votre frère Félix. Hélas, il n'en sème forcément que trop dans son voyage. Vous savez, Jean, qu'avec la crèche il y a une chèvre à trois cornes, aussi savante qu'une *personne naturelle :* toute la ville en parle.



Ce discours de madame Aldenhoff ramena tant de satisfaction dans les esprits, que l'oncle Jean ne put résister aux regards qui lui demandaient un conte, un beau! pour consoler Agnès. Et Agnès passant sa main sur le visage de son oncle pour le faire tourner

de son côté lui montra sa figure ; ce qui voulait dire :

« Je ne dors pas ! »

— Que ce ne soit pas trop triste, Jean, dit madame Aldenhoff.

— Non, ma mère.

CONTE

« Autrefois, il y eut un grand criminel ; et voilà qu'un jour il n'était plus sur la terre, et il n'habitait plus dans le temps. Il attendait sa sentence à la porte de Dieu sans oser respirer. Au milieu d'un silence plus terrible pour lui que le roulement du tonnerre, on raconte qu'une âme pas plus grosse qu'un grain de blé, mais transparente et pure comme l'eau, traverse l'air et vient au tribunal divin, et prend une voix si tendre qu'elle suspend la sentence du grand criminel.

« — Il a eu pitié de moi, cria en palpitant cette âme, un jour que j'étais gazelle, et blessée par une dame amoureuse de la chasse. Les valets m'avaient à demi tuée pour m'empêcher de fuir, quand cet homme, que mon gémissement attira fit se disperser au loin la troupe cruelle. Sa voix était vengeresse et sa taille était celle d'un géant. Le géant me ranima de son

haleine, et il remplit ma bouche des dernières gouttes de vin qui lui restaient pour se soutenir lui-même dans une grande fatigue. Ma langue, séchée par la soif, reprit la vie pour le bénir. Je ne souffre plus rien des peines de la terre ; mais je sens encore sa bonté, comme je l'ai sentie au fond de mon gosier, alors tout serré de transe et d'agonie. Grâce !.... le criminel est mon ami !

« Et le juge, promenant son regard à l'entour vit que des petits anges nouveaux baissaient la tête et pleuraient.

« La voix de toutes les voix leur dit :

« — Ne pleurez pas, chantez ! chantez dans les roses du paradis. C'est fête ! Celui qui sauve la plus petite créature de Dieu ne meurt pas pour toujours : allons ! qu'il espère !

« Et ils se mirent tous à chanter :

« Que la charité te maintienne à la porte du ciel,
« pour t'empêcher de rouler dans l'abîme ! »

« Et l'homme tremblant respira l'éternité. Et il sentit que c'était l'air natal. Et cet homme à genoux entendit ce que je vais vous dire : « Fermez la porte de l'enfer, et fermez-la bien ! »

Cécile fit un bond sur sa chaise, et Agnès, battant des mains, se mit à crier :

— Ah ! ah ! Cécile ! la porte est fermée !

Alors entra madame Catherine riante et les mains pleines d'écheveaux de son lin, renommé à trente lieues dans les Flandres parmi les tisseurs de baptiste. Elle les remit à sa mère glorifiée du courage de sa bru. Les quatre enfants couvrirent de baisers et de caresses son beau visage qu'elle penchait vers eux, se livrant tout émue à la joie qu'ils ressentaient de sa présence. Dans l'empressement de les serrer tous contre elle, l'étroit bonnet, retenant à grand'peine sa lourde chevelure, glissa sous le poids de cette parure cachée, et ses cheveux blonds, les plus admirables que l'on ait vus au monde, se répandirent par flots ; les petites têtes empressées disparurent sous ce voile soyeux et doré ; il tombait jusqu'à terre. A peine la grand'mère eut-elle aidé à réparer ce désordre qu'on entendit bourdonner le couvre-feu. Madame Aldenhoff voyant Agnès qui s'endormait sur l'épaule de son oncle Jean l'emporta dans ses bras, éclairée par sa jeune mère, jusqu'à l'étage supérieur. C'était une chambre vaste, attiédie par la chaleur de l'étuve d'en bas, meublée de quatre lits blancs, du berceau d'Agnès et d'un petit miroir surmonté de la branche de buis bénit.

La famille s'entretint durant le souper du bonheur de revoir bientôt M. Aldenhoff, de la perspective de

Noël, du spectacle grandiose de la crèche, et du phénomène incroyable d'une chèvre qui devinait l'heure et jusqu'aux pensées de ceux qui l'interrogeaient.

— Qu'avait-il donc fait, le géant criminel? demanda Cécile toujours inquiète.

— Je n'en sais pas plus que mon fils n'en a dit, Cécile; quelque gros mensonge peut-être.....

Cécile baissa vivement les yeux comme si une mouche eût passé devant.

— Mais votre oncle vient de nous prouver qu'il faut toujours espérer dans la miséricorde de Dieu. Vous voyez qu'il y croit de toute son âme, bien qu'on ne puisse dire qu'il en ait jamais besoin.

— Ah! ma mère, dit Jean, souriant de l'extrême indulgence de sa mère, que sommes-nous comparés à nos mères? Nous ne valons rien, vraiment nous ne valons rien, malgré vos pardons adorables, et nous avons bien des comptes à rendre.

— Fiez-vous donc à la mère qui sait encore mieux aimer que moi, mon fils. Elle cachera tous vos défauts dans son mantelet divin.

— Quel grand mantelet faudrait-il, ma mère? C'est donc un mantelet de nourrice!

— Vous n'avez jamais dit si vrai, Jean, répliqua-t-elle avec un regard allumé de croyance. Elle plongera tout

dans des fontaines d'eau vive qui ruissellent sous ses pieds. Vous ne savez pas, non, vous ne savez pas ce que l'amour d'une telle mère pourra purifier de terre mauvaise. Si vous le saviez, toutes vos hontes et vos railleries resplendiraient d'espoir ; car vos railleries, mon pauvre fils Jean, ne sont que du chagrin fanfaron.

Jean fit sonner légèrement ses doigts contre son verre, sans répondre. Il suivait l'exemple de son frère Félix, dont une des vertus était de ne jamais parler longtemps après sa mère, à laquelle il laissait toujours l'honneur de clore une discussion.

Et la mère, sans s'arrêter davantage à son droit de décision, se contenta de ranger tout autour d'elle, ce qui était le signal du repos pour tous.

— A présent, résuma-t-elle, nous en avons assez dit sur toutes ces choses ; mes enfants, préparez-vous. Pliez vos collerettes afin que demain tout étincelle d'ordre et de blancheur à l'entour de vos figures. Ne disputez pas, ne causez pas des absents, ils sont chez eux, nous sommes chez nous. Mais surtout priez Dieu avant d'entrer dans votre lit d'innocence.

Sur quoi les enfants dans un silence actif obéirent et reçurent la bénédiction des deux mères. Puis ils montèrent plier leurs habits, tresser leurs chevelures et laver leurs visages florissants, dont le teint figurait

assez bien des roses dans du lait. En se couchant à son tour bien tard, après le son strident de la cloche aux loups, Just cria de son lit vers le berceau d'Agnès :

— Agnès, je n'ai peur de rien. *Sum magister, ungulus, arbitror !*

Mais Agnès le laissa sans réponse. Sa tête était sur l'oreiller à la même place où l'avait posée sa mère, sous un pieux baiser de tendresse et de paix.

Dormez, dormez, petits Flamands! Vous n'échapperez pas plus que les autres aux maux et aux biens de ce monde.

II

LA CHÈVRE SAVANTE

Toute la famille Aldenhoff discourait encore chaudement le lendemain soir et se perdait dans les conjectures des délices de la crèche, où l'on devait aller la veille de Noël. Une invitation en forme avait été envoyée le matin pour *cinq personnes*, *premières places*, à la maison de M. Aldenhoff, administrateur des pauvres.

On sait qu'il n'était bruit par toute la ville que d'une chèvre savante telle qu'on n'en avait jamais vu en Flandre, et qui remplissait à elle seule le prologue et les entr'actes du mystère émouvant de la crèche. Ce saint rendez-vous entraînait déjà depuis huit jours toutes les mères dont les enfants se pâmaient d'allégresse devant les cabrioles et les tours merveilleux de la chèvre endiablée. La haute considération dont jouissait maître Aldenhoff parmi les indigents, attirait à sa famille cette invitation gratis comme une marque d'estime de la part des entrepreneurs de la crèche. Ils sollicitèrent ainsi sa présence parmi leurs nombreux spectateurs. Un événement si simple en lui-même avait rempli la maison d'un mouvement inaccoutumé, car l'argent était si rare dans cette demeure du bon Dieu, que l'espoir seul d'une telle réjouissance alarmait huit jours d'avance la raison de madame Aldenhoff.

Depuis le matin, seulement, ce rêve brillant réalisé par l'honorable envoi de *cinq places gratis* avait réuni dix fois les deux mères dans leur tendre sollicitude. Elles venaient enfin, en comptant sur leurs doigts de décider qu'Agnès, trop dormeuse pour supporter avec attention un aussi long spectacle, resterait au logis sous la surveillance de l'aïeule, qui se sacrifiait de

droit à la satisfaction de tous. Dès lors, à force de chercher dans leurs poches et dans leurs armoires, elles parvinrent à réaliser le prix d'un carrosse pour aller et revenir, afin qu'une pareille solennité n'enrhumât personne. En louant dès la veille le carrosse chez le bon voisin du couvent des Récollets, elles avaient la certitude de l'obtenir au prix le plus modeste. Leurs yeux rayonnaient donc en toute confiance et pour ce jour-là du moins le souci avait été mis à la porte.

— Mais vous, pourtant, ma mère, vous ne verrez rien, disait en ce moment tout bas madame Catherine à madame Aldenhoff, qui répondit :

— De quoi vous inquiétez-vous, ma fille? Je saurai que vous êtes bien avec vos enfants, et reposée tout un soir de votre long travail : cela me suffira. Retenez bien ce que vous verrez pour me le raconter de mémoire, et ce sera comme si j'y étais allée.

Malgré cette joie innocente qui passait dans la famille, Cécile, qui n'était pas ce soir là moins songeuse que la veille, n'était pas non plus moins observée par madame Aldenhoff. On soupait, et la bonne aïeule appela tout à coup :

— Cécile!

— Plaît-il? ma grand'mère.

— Si j'étais de vous, je me tiendrais plus droite. Il est impossible que la nourriture vous soit profitable avec le corps ainsi plié en deux et la tête penchée sur votre estomac. Comment voulez-vous grandir à l'aise?

Cécile se redressa par obéissance, mais sans lever son regard, elle, dont les yeux étaient assurés comme des yeux d'hirondelle.

— Ce que j'en dis, ajouta la grand'mère, en passant doucement la main sur la tête de l'enfant, c'est pour l'avoir entendu conseiller par des savants, car, pour moi, je n'ai jamais senti mon estomac. Je ne sais où il est. On comprend que les jeunes sont plus délicats que les vieux parce qu'ils se forment. D'ailleurs il faut se tenir droite quand même, pour honorer ceux avec qui on se trouve. C'est le moyen de grandir de corps et d'esprit. Vraiment, on n'a sur tout que des grâces à rendre. Pouvez-vous voir seulement l'eau briller dans cette carafe comme un ruisseau pur qui vous éclaire sans se répandre, et n'être pas tentée de lever les yeux au ciel pour le bénir de ce charmant bienfait?

— Ma mère a raison, dit madame Catherine. Elle sait tant de choses pour notre bien à tous. Écoutez-la, mes enfants, et remercions Dieu de l'avoir pour mère.

— Oh! vous, Catherine, vous tirez parti de tout pour aimer, répliqua madame Aldenhoff, en la regar-

dant d'un œil caressant, puis elle sortit de la chambre pour aller renouveler la bière qui manquait sur la table.

— Quels enfants n'aimeraient une telle mère! continua madame Catherine. Vous le savez, mon frère Jean, c'est le refuge de la famille entière.

Jean sourit lui-même d'un honnête orgueil de fils, et toutes ces paroles entraient dans les oreilles des enfants. Cécile les écoutait avec une attention particulière. Elle avait donc bien besoin d'un refuge? C'est ce que nous saurons avant peu.

Agnès cédait doucement à son instinct dormeur, quand madame Aldenhoff rentra plus précipitamment qu'à l'ordinaire, en fermant à clef la porte derrière elle.

— Il se passe quelque chose d'extraordinaire ici dit-elle. Écoutez!

Son fils se leva devant sa mère troublée.

— Je vous assure qu'on entend des bruits singuliers, poursuivit-elle. C'est comme si quelqu'un de la famille n'était pas dans son devoir et que son ange gardien roulât quelque reproche dans l'air du logis?

Cécile devint rouge comme la flamme en entendant ces paroles, et tint ses yeux fixés sur son assiette; personne n'y fit attention.

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc, ma mère? demanda Jean debout.

Et elle, plus près de l'allée, répéta :

— Écoutez !

Toutes les oreilles se tendirent, toutes les bouches qui soupaient restèrent ouvertes, et tous les yeux s'allumèrent comme des lampes.

Un bruit parfois distinct et bref, parfois sourd et prolongé, pareil au tâtonnement de pieds d'homme dans l'escalier noir et tournant, donna le frisson à Just; tous les autres se regardèrent en s'interrogeant. Agnès dormait à plein cœur.

— Voilà plusieurs fois, reprit tout bas l'aïeule, que j'écoute du bas de l'escalier et que je crois entendre des grattements contre les murailles, en me disant toujours que je n'ai pas le sens commun. Mais enfin, écoutez, Jean! Catherine, écoutez vous-mêmes.

Les enfants se serrèrent dans les jupes de leurs mères; Just ne quitta pas le pan de l'habit de son oncle pour que son courage ne fît qu'un avec le sien. Ils suivirent tous silencieusement la grand'mère dans l'allée sombre, et tirant tout à coup sa respiration du fond de sa poitrine, Jean, d'une voix forte, cria :

— Qui va là?...

Nulle réponse ne descendit de l'escalier, mais après

une courte trêve les pas recommencèrent, accompagnés d'un dur froissement contre le mur et la rampe. C'était à ne pas douter que quelqu'un cherchait à monter, sans savoir son chemin.

— Jean, vous comprenez, dit sa mère. Ils sont plusieurs; j'en entends beaucoup, et des pieds qui se traînent... Il n'est pas question d'aller vous jeter là sans armes, sans voisins. Ils dorment déjà peut-être par ce temps où l'on ne mettrait pas un chien dehors.

Et elle retint Jean qui voulait monter. Madame Catherine calma les petites filles pâles comme leurs collerettes, en disant :

— Ce n'est rien, on va voir! C'est le vent du nord, n'est-ce pas, ma mère?

Madame Aldenhoff, sans répondre, protégeant ses enfants de son large tablier, les chassa devant elle à la manière d'une poule alarmée. Ils rentrèrent pêle-mêle dans la chambre éclairée qu'elle referma de nouveau sur eux tous. Puis elle alla droit vers la fenêtre qu'elle ouvrit, ainsi que le volet donnant sur la rue entièrement déserte. Alors elle frappa vivement sur ce qu'on nomme en Flandre le bouquet de la cave, sorte de toit du sous-sol servant d'appui aux croisées du rez-de-chaussée. Elle donnait ainsi à coups redoublés l'alarme au vieux Roch, habitant cette grande cave avec sa

famille. Après ce mouvement rapide, madame Aldenhoff saisit ce qu'elle trouva sous sa main pour défendre ses enfants.

— Mon fils Jean, dit-elle, sautez par-dessus l'appui de la fenêtre, et courez à la porte Notre-Dame chercher de l'assistance. Amenez le plus de soldats que vous pourrez : les voleurs sont lâches et le bruit des sabres leur fait toujours peur. Courez! le vieux Roch nous servira de contenance.

Jean escalada la fenêtre et Just, en un bond, le suivit sur la neige. Le grand air lui rendant toute son haleine avec sa hardiesse, il se mit à courir et à crier au secours d'une voix si perçante qu'elle retentit par toute la rue qui semblait morte. Tous les volets étaient clos, il n'y avait de lumière visible qu'au-dessus du perron de M. Delplanque, ce qui fit pousser à l'aïeule cette exclamation :

— Notre-Dame de délivrance! M. le colonel est rentré!

En même temps la fenêtre du colonel s'ouvrit aux cris de Just, et il se pencha pour en savoir la cause. La vaillante femme, suivant le même chemin que ses fils, traversa la rue comme une flèche et dit au colonel que sa maison était pleine de voleurs.

— Il faut qu'ils soient nombreux, monsieur le co-

lonel, lui cria-t-elle d'une voix étouffée, car la maison en tremble.

— Eh! bien, nous allons leur dire deux mots, repartit l'officier de Vintimille en détachant ses pistolets de la muraille.

Au moment où il franchissait le perron, huit soldats de la tour Notre-Dame arrivaient sur le seuil, avec leurs fusils et leurs moustaches couvertes de givre. Ils y trouvèrent le vieux Roch en sentinelle, armé de son tire-pied (c'était un vétéran devenu savetier), et ils pénétrèrent tous pêle-mêle dans la maison. La grand'mère se mit à leur tête pour les éclairer de la lampe, tandis que les fusiliers se heurtaient dans l'étroite montée, jurant et sacrant par tous les saints que les voleurs eussent à se rendre ou à sauter par les fenêtres. Aux lueurs d'une lanterne sourde et de la lampe vacillante, ils virent une ombre fuir devant eux avec une agilité incroyable. Mais en atteignant par l'escalier de plus en plus étroit le grenier dont la porte était fermée, l'ombre furtive n'ayant plus d'espace ni d'issue se retourna d'un mouvement brusque et désespéré, et se dressa fièrement devant tous les fusils dirigés contre elle. D'abord sa tête échevelée et son attitude fantastique, au milieu des teintes blafardes que les lumières projetaient, causa quelque

horreur parmi la bande armée; puis tout à coup un éclat de rire bruyant et contagieux descendit d'étage en étage dans l'allée, et jusque dans la cave où dormait Agnès. Marie-Josèphe Roch l'y avait prudemment emportée au milieu du tumulte qui n'avait pas même effleuré le rêve de l'enfant.

Les rires à la porte du grenier s'expliquèrent à la fin pour tous : on venait de reconnaître une chèvre où l'on avait cru poursuivre des voleurs.

La chèvre stupéfaite, traquée par les nombreux assaillants qui menaçaient son indépendance, se laissa prendre sans combat. Elle avança d'elle-même ses

jambes de devant pour qu'on l'aidât à sortir de la position gênante où la tenaient ses deux autres jambes encore relevées derrière elle à la hauteur de sa tête.

La foule officieuse, mise en belle humeur, redescendit avec elle dans la chambre à feu où l'on entra pour se reconnaître et pour se rendre compte de la visite nocturne de cette fille des champs.

La chèvre savante s'était, ce soir-là, sauvée de la barraque en plein vent qui lui servait d'étable au fond de la clôrie[1]. Ayant déserté la crèche, traversé sans obstacle plusieurs rues de la grande place d'armes, cette fugitive goûta quelques instants la joie de se retrouver sauvage et libre à travers la bise. Plusieurs fois, sur le point d'être saisie, elle n'avait échappé tout à coup à ceux qui la cherchaient dans la brume du soir qu'en entrant diligemment par la première allée ouverte encore à cette heure, et c'était celle de la famille Aldenhoff. La frayeur et l'instinct grimpant de l'animal l'avaient incité à monter comme on l'a vu jusqu'au grenier. Ses grands yeux bleus égarés regardaient pour lors l'escouade qui se mourait de rire en buvant à sa santé; car madame Aldenhoff n'avait pas

[1] *Clôrie* pour closerie, sorte de ferme citadine.

négligé d'arroser de sa meilleure bière le zèle des grenadiers accourus à l'assaut. Ils offrirent avec empressement leurs services futurs contre toutes les chèvres qui tenteraient une nouvelle escalade et causeraient au poste une alerte aussi agréable.

La chèvre, réfugiée d'abord dans un coin avec l'humilité d'une criminelle, observée à distance par les enfants remplis d'une curieuse terreur, sembla perdre tout à coup son repentir et sa crainte. Au bruit des verres, et à l'odeur des mets étalés sur la table, elle s'avança d'un pas moitié chancelant, moitié hardi, et se leva sur ses pieds délicats comme si elle eût tendu les bras à la bienveillante protection de la compagnie. On vit alors briller sur sa poitrine une petite plaque de cuivre doré que retenait une chaînette de même métal cachée sous ses longs poils noirs. La médaille portait gravé son titre de *chèvre savante* et le nom du maître à qui elle appartenait. Encouragée bientôt par l'étonnement amical des bons hôtes et par le pain blanc qu'elle dévora jusque dans les mains de ses vainqueurs, elle les en remercia par des postures charmantes et se mit à danser avec une animation et des grâces qui ravirent toute la chambrée. Ainsi fut expliqué le secret de sa mystérieuse présence.

Ce soir-là pourtant, la chèvre à trois cornes n'en

avait que deux. On assure que la troisième était enfermée avec précaution, dans une boite à secret, pour les jours de représentation.

Le colonel, diverti par cette innocente algarade nocturne, ne put voir de sang-froid madame Aldenhoff guider les assistants d'un pas intrépide, portant d'une main sa lampe, et de l'autre le polichinelle de Just, seule arme tombée sous sa main dans le trouble et l'obscurité.

L'honorable officier souriait encore tout seul en remettant ses pistolets au clou, tandis que les soldats escortaient gaiement la chèvre savante au bercail où sa fuite répandait une grande consternation. On la traita d'ingrate en lui remettant la corde au cou; mais on reçut splendidement les bons soldats, toujours neutres entre la victime et l'oppresseur.

Quand Agnès fut rapportée de la cave où elle ne savait pas qu'on l'eût descendue, et que sa mère la reprit endormie dans les bras de Marie-Josèphe, Just ne put se retenir de lui crier aux oreilles :

— Agnès, la chèvre savante est venue danser devant nous.

— Ah! dit Agnès, sans ouvrir les yeux.

— Si tu avais vu comme nous la chèvre savante, et les grenadiers, et leurs fusils, et le colonel avec ses

pistolets ! et le jambon sur la table, et le pain d'alouette, et la lanterne sourde, tu aurais eu bien peur, va ! et bien du plaisir !

— Ah !... et Ferdinand ? demanda la petite dormeuse dans le calme de son sommeil.

Ferdinand tapageait tranquillement auprès de son grand-père qui se fâchait et qui riait devant un feu superbe en s'y rôtissant de compagnie. Le cri perçant de son ami Just n'avait pu traverser à la fois le perron

et la vaste cour, puis deux longues allées séparant en deux corps de logis cette riche maison qui s'ouvrait d'un côté sur le Grand Cantelen, et de l'autre sur la rue d'Agnès.

Agnès eût été égorgée que le petit-fils du millionnaire ne l'eût appris que le lendemain en allant à l'école, et il en eût été bien fâché. Mais il était pour le moment absorbé au milieu d'un régiment de houlans de plomb qu'il faisait manœuvrer à grands coups de pincettes; tant pis pour ceux qui tombaient dans le feu, ils y fondaient comme du beurre à la poêle. Les houlans étaient alors les bêtes noires des Flamands, qu'ils passaient partout au fer de la lance. Voilà pourquoi Ferdinand Duhen les traitait avec si peu d'égards.

De l'autre côté de la rue, les mères d'Agnès voyant que rien ne la réveillait, ne grondèrent point Just, lui conseillant amicalement de faire comme Agnès. Ils allèrent donc tous se coucher, parce qu'il était très-tard. Madame Aldenhoff elle-même ne résista pas au bonheur de se reposer comme une digne aïeule qui a bien rempli son devoir.

III

LA CONFESSION D'UN ENFANT

Le cœur de madame Aldenhoff était le confessionnal devant lequel venaient s'ouvrir toutes les consciences agitées de la maison, et l'heure était arrivée où celle de Cécile ne pouvait porter plus loin le poids qui l'oppressait. Son agitation avait échappé à tout le monde, excepté à cette mère qui ne fut donc pas étonnée de la voir entrer comme une bombe dans la cuisine, un jour qu'elle y était seule et de très-grand matin.

Dès que des pas d'enfant reconnus pour être ceux de Cécile se firent entendre derrière elle, madame Aldenhoff se détourna du café qu'elle faisait bouillir et mit le lait au bord du fourneau. Après avoir demandé et reçu la bénédiction du matin, Cécile resta cachée sous sa longue chevelure que l'aïeule sépara doucement. Au temps que l'on raconte, les jeunes flamandes laissaient encore flotter au vent leurs cheveux qui souvent les couvraient tout entières : c'était leur voile. Elles ne changeaient qu'en se mariant cette coiffure naturelle, contre la mousseline, la dentelle ou la gui-

pure qui l'enfermait pour toujours d'un réseau sérieux. Ainsi l'aïeule ayant découvert le visage de l'enfant :

— Parlons peu, et parlons bien, Cécile. Sur quelle herbe avez-vous marché depuis quelques jours ? Il se passe quelque chose au dedans de vous-même que vous voulez dire, et que vous n'osez pas dire, pourquoi cela?

L'enfant resta droite, ouvrit la bouche très-grande sans qu'il en sortît un son articulé. Elle adressait à sa mère des paroles qui n'avaient pas de voix, et l'entretien menaçait d'être obscur quand le café moins surveillé jeta deux ou trois bouillons dans le feu. Madame Aldenhoff en prit occasion de dire :

— Faites comme lui, Cécile ; laissez aller votre esprit au dehors. Voyez ! l'explosion est faite. La cafetière est soulagée. tout va s'éclaircir.

Le courage de l'enfant éclata pour lors par ce cri terrible :

— J'ai menti !

La grand'mère recula de surprise et le silence ne se rompit qu'après un nouvel effort de la jeune coupable.

— Voulez-vous me permettre de vous dire tous mes mensonges, ma grand'mère? demanda-t-elle d'une voix dolente.

La grand'mère, après avoir fermé soigneusement la porte, répondit :

— A présent, rien ne s'y oppose ; parlez !

Et Cécile essaya de parler ainsi :

— Vous savez bien quand j'ai donné ma loée[1] au pauvre à l'habit rouge? mon oncle Jean m'a embrassée en disant que j'avais un bon cœur... et que je serais bénie du pauvre pour un si grand sacrifice...

Ici les larmes interceptèrent l'aveu qu'elle accomplit toutefois comme elle put :

— Ce n'était pas un sacrifice, ma grand'mère, c'est que je n'avais plus faim... que je n'en pouvais plus d'avoir mangé des loées.

— Je suis triste de vous comprendre, mon enfant. Oui, je crois deviner qu'un mauvais orgueil vous a fait accepter la louange d'une bonne action qui n'était due qu'au manque d'appétit.

Un signe de tête humiliée confirma l'opinion de l'aïeule.

Madame Aldenhoff voyant Cécile ainsi pétrifiée poursuivit :

— Cela mérite réflexion, et puisque vous m'accordez votre confiance, j'ose vous dire que vous avez bien fait de parler, parce que vous aimant plus que moi-même, j'ai le plus grand intérêt de vous détourner du péril où vous êtes.

[1] Sorte de gâteau.

— Quoi ! vous m'aimez encore? s'écria Cécile avec un étonnement plein d'amour.

— Je le crois vraiment bien, ma petite enfant. Je peux même ajouter plus que jamais, puisque je vous plains davantage, car quelque chose m'avertit que ce n'est pas tout, et qu'il y a encore là une peine énorme dont je voudrais nous soulager toutes les deux.

Cécile prit sa tête à deux mains comme accablée de la complication de ses fautes; et elle ne disait plus rien du tout.

— Comment? vous n'êtes pas mieux que cela? reprit madame Aldenhoff. Et moi qui m'honorais d'être votre grand'mère! Vous compromettez tout dès l'âge de neuf ans, où l'on distingue déjà le bien d'avec le mal. Vous aviez été si droit jusqu'ici. Je n'avais remarqué en vous qu'un peu de propension à faire la petite madame. Mais je ne pouvais m'empêcher de fermer les yeux là-dessus parce que c'était toujours vers le bien que vous dirigeait ce penchant à vous élever. Finissons. J'ai hâte de savoir tout ce qui vous a fait perdre ainsi l'estime de vous-même. Si c'est un autre mensonge, il faut qu'il soit gros comme une armoire pour vous tenir dans la confusion où je vous vois.

— Ah ! ma grand'mère, c'est un mensonge, et cela fait bien mal !

Elles entendirent en ce moment qu'on essayait d'ouvrir la cuisine. C'était Eugénie qui trouvait le temps long parce qu'elle avait aussi quelque chose à confier à sa grand'mère. Ne pouvant entrer qu'à moitié, parce que Cécile empêchait que la porte ne s'ouvrît tout entière, Eugénie passa sa tête entre le mur et la porte, et dit :

— Est-ce mon tour, ma grand'mère? J'ai beaucoup à vous parler!

— Moi, je n'ai pas encore fini, repartit Cécile.

— Mais c'est pressé, répliqua Eugénie, qui poussait tant qu'elle pouvait.

— C'est bien pressé aussi pour moi, va! dit Cécile, en retenant la porte de toutes ses forces.

— Il m'est impossible de quitter ce que je fais, cria la grand'mère auprès du fourneau. Eugénie, si j'étais de vous, j'irais confier ce qui vous tourmente à votre mère Catherine. J'entends qu'elle se lève, et pour vous tous elle, c'est moi, moi, c'est elle.

— Bon, ma grand'mère, je dirai que je viens de votre part. Votre bénédiction, s'il vous plaît?

— Et la mère lui dit à travers la porte qu'elle la bénissait de bon cœur, sur quoi l'enfant remonta aussi vite qu'elle était descendue.

Dès qu'elles se retrouvèrent seules :

— J'attends, Cécile, dit la grand'mère.

Et Cécile acheva ses aveux :

— J'ai voulu faire frissonner Agnès, comme M. Remisch vient nous faire frissonner quand il n'est pas à la guerre et qu'il raconte des histoires avec mon oncle Jean. Vous savez qu'il dit toujours : « Je viens faire dresser les cheveux sur la tête des enfants. »

M. Remisch aimait à faire dresser les cheveux sur la tête d'Agnès. Son triomphe était de donner des sueurs froides aux enfants. Just l'imitait de son mieux jusqu'à se donner à lui-même la chair de poule. A force de grossir sa voix ou de gémir comme les victimes, il finissait par regarder dans les coins mal éclairés par les rayons de la lampe et où il croyait voir des choses qui n'étaient pas rassurantes. Alors, devenant pâle, il s'arrêtait, et ravalait sa voix comme une personne enrhumée. Les trois sœurs, regardant aussi les coins sombres, se mettaient à crier : « Allons donc! finis donc! » Ce qui achevait de bouleverser Just, qui alors n'aimait plus à voir rire M. Remisch.

— Vous savez aussi que je le prie de se taire, Cécile.

— Oui, mais il finit toujours par faire peur. Et moi j'ai voulu faire dresser les cheveux à la tête d'Agnès pour savoir si je saurais faire peur aussi bien que M. Remisch. Alors j'ai dit l'autre soir à la petite Agnès

que beaucoup d'enfants allaient en enfer; que j'avais vu des soldats les y conduire, en regardant par le trou de la serrure; que c'était tout noir, plein de pelles rouges et de clous sans tête dressés contre les enfants de ce monde.

La bonne madame Aldenhoff ne savait plus où elle en était; pourtant elle n'ignorait pas qu'en Flandre le clou sans tête a beaucoup d'empire sur l'imagination des enfants qui ont quelque reproche à se faire, et qu'il passe pour rougir facilement de colère contre

eux. Elle savait aussi que les follets de ce coin du Nord s'appellent *lumerottes*; qu'elles dansent à fleur

de marais, sautillant et changeant de place en sillonnant la vapeur des eaux vertes stagnantes pour égarer les audacieux qui font l'école buissonnière et pour les jeter hors du bon chemin. Ces follets, il est vrai, ne ricanent pas : le ricanement n'est pas connu dans le pays sérieux d'Agnès.

L'aïeule absorbée à cette heure dans ses réflexions, s'était toujours gardée de parler autour d'elle de lutins plus redoutables encore. Ceux-là se tiennent sous la terre, dans les fentes des jardins et des réduits sombres où se conservent les fruits défendus aux petits gourmands, si passionnés qu'ils en mangeraient du matin jusqu'au soir! Ces gardiens farouches des fruits portent le nom de *latte-usée*, de *loripette* et enfin de *clou-sans-tête*. Le clou-sans-tête! Implacable envers les jeunes larrons jusqu'à s'enfoncer dans leur œil droit pour les punir d'avoir mal vu leur devoir; la latte-usée, qui cache sa honte vindicative dans l'humidité des caves et des futailles, donne des engelures aux plus turbulents qui vont tourner le robinet des tonneaux sans la permission des servantes, ce qui met au désespoir les pauvres filles déjà bien assez lasses de leurs travaux pour ces petits ingrats. Quant aux loripettes, elles mordent sans pitié le pouce des téméraires qui vont ravager les provisions de noix, de pommes et de poires recueil-

lies pour leurs propres délices durant les longues soirées d'hiver.

Il faut avouer qu'il y a des enfants si raisonnables qu'ils passent fièrement au milieu de ces tentations sans faire autre chose que leur dire : Au revoir! dans leur cœur plein d'espérance. Mais on assure que tous n'ont pas la même vertu, ce qui est très-humiliant pour leurs parents.

Ces croyances sont transmises dans les familles en forme d'itinéraire et de règle du conduite jusqu'à l'âge de la première communion. En les initiant aux saintes lumières, celle-ci dissipe l'erreur qui leur servait peut-être de lisière dans l'enfance, Pourtant

madame Aldenhoff n'y avait jamais eu recours, et détruisait au contraire autant que possible les impressions de la peur puisées dans les écoles. Aussi s'écria-t-elle :

— Vous me confondez, Cécile! où avez-vous appris tout cela?

— J'en ai beaucoup entendu parler à l'école, mais j'ai inventé les soldats et le trou de la serrure.

— Et qu'a répondu votre sœur Agnès?

— Agnès, ma grand'mère, avait envie de dormir et m'a regardée sans frissonner. « Je suis bien heureuse d'être petite, m'a-t-elle dit : je ne comprends pas les malheurs, » et puis elle a fermé les yeux.

Madame Aldenhoff respira :

— Laissez-la donc sur ce pied, Cécile, vous ne savez pas les dangereux effets des peurs que les enfants se font entre eux; et les grands aussi, Dieu leur pardonne! Elles détruisent quelquefois pour toujours la santé du corps et de l'esprit. N'y revenez jamais. Faites plutôt comme l'hirondelle, le plus aimable des oiseaux du monde, que l'on surnomme partout *bonne nouvelle* parce qu'elle annonce le printemps. Quand elle n'a plus rien d'heureux à nous apprendre, elle s'envole dans les derniers rayons de l'été. Alors vient le corbeau qui crie : « Il va pleuvoir! » tandis qu'elle avait dit :

« Les fleurs vont s'ouvrir! » On craint l'un, on aime l'autre. N'annoncez donc que le printemps! surtout, n'allez pas faire connaître à notre Agnès que vous avez voulu la tromper. Ce souvenir altèrerait sa confiance en vous. Ce serait lui apprendre qu'un enfant peut mentir : espérons qu'elle l'ignorera toute la vie. »

Cécile, avec un soupir où pleurait tout son cœur s'écria :

— Vous vous en ressouviendrez toujours, vous, ma grand'mère; et jamais, jamais vous n'aimerez comme avant votre petite *Niète*.

Ainsi l'appelait l'aïeule d'un mot de l'Espagne, resté dans la Flandre conquise.

— Écoutez-moi, mon enfant, regardez ferme dans l'avenir, puisqu'il dépend de vous seule d'y arriver sans honte. Quand on pense que Dieu nous aime assez pour nous laisser les maîtres de faire le bien ou le mal, on tomberait à genoux pour l'en remercier. Quel honneur de pouvoir s'ordonner le bien à soi-même, et de se dire : Je ne veux pas, moi, céder à un mauvais penchant; quand le monde entier le voudrait, je ne le veux pas, moi! C'est vraiment admirable d'avoir reçu du ciel le don d'une telle volonté. Ressouvenez-vous donc qu'Agnès est la dernière venue au foyer, comme le plus faible poussin d'une couvée. Agnès a moins que

vous de toutes choses : moins d'heures, moins de force et l'esprit moins ouvert. Ne faut-il pas la guider au lieu de l'égarer et n'est-ce pas un droit superbe pour vous qui faites volontiers la petite surveillante? Bornez-vous à ce devoir charmant, ma fille! Conduisez le poussin au bon grain et à l'eau pure, mais non pas au puits ou à l'ivraie. Ne parlez ni d'enfer ni de purgatoire à l'innocente Agnès. On ne voit point la poule s'ingérer de chimères pour effrayer les poussins. Il y a bien assez d'hommes qui en parlent sans savoir ce qu'ils disent.

— O ma grand'mère! est-ce là ce qu'on appelle un crime, ce que j'ai fait? demanda l'enfant.

— Ne dites pas ce mot, jour de grâce! vous me glacez le sang. Non, Dieu merci! ce n'est pas là ce qu'on appelle un crime. Ce mot affreux n'entrera jamais dans votre compte.

Cécile essaya de faire un saut de joie, mais ses jambes tremblaient trop, elle en fut incapable. Madame Aldenhoff la retint dans son élan, de peur qu'elle ne fût trop facile à contenter, et ne lui cacha point que c'était au moins une grande faute. La figure de Cécile redevint pensive, sachant bien qu'elle ne pouvait rentrer à l'école après Noël que pure et sans tache comme l'enfant de la Vierge. Elle confia ses transes et

demanda s'il y avait lieu d'espérer le billet d'absolution exigé par la sœur qui tenait la classe au couvent des Ursulines. Madame Aldenhoff décida qu'il n'y avait pas deux partis à prendre dans une circonstance pareille.

— Vous voyez bien que mon cœur souffre avec le vôtre et qu'il faut les mettre en paix tous les deux. Allez donc avouer ces choses à M. Gauguillon, qui a baptisé votre père et tous ses enfants. M. Gauguillon est très-juste; il vous dira de la part de Dieu ce qui nous reste à faire et nous irons où il voudra, vous, comme une petite pécheresse pardonnée, moi, comme une grand'-mère tranquillisée sur son enfant. J'en ai, je ne le cache pas, autant besoin que vous.

— Eh bien, ma grand'mère, oui! répliqua Cécile dont les bras entouraient le cou de sa mère qui la serra longtemps contre elle. La chaleur du mouchoir de cette honnête femme sècha les dernières larmes de la petite coupable cachée sous ses plis avec un bien-être inexprimable.

— J'y serais demeurée toujours! avoua depuis Cécile n'ayant jamais été plus heureuse que là.

Obligée de rentrer dans la salle commune et détachant doucement d'elle la tête de sa petite-fille, elle l'exhorta en ces paroles tendres :

— Surtout réfléchissez bien avant d'aller trouver M. le curé dans son église et ne lui cachez rien, car il peut se faire que vous ayez un penchant à vous tromper vous-même : ce qui est encore mentir, chère crédule. Je vais avoir une peur terrible que si vous n'arrachez pas tout d'un coup ce défaut de vous-même, il ne repousse encore quelquefois.

— Je ne crois pas, repartit Cécile après avoir réfléchi, et d'un ton qui semblait ferme comme la loi.

— N'oubliez donc rien pour en être tout à fait sûre, lui dit la mère avec des regards ardents de clémence ; sur quoi Cécile promit d'en déclarer plus que moins : car cela me faisait un étouffement qui m'empêchait de vous parler, ajouta-t-elle.

— Hélas ! ma petite enfant, je ne savais vraiment pas pourquoi vous ne me parliez plus! Après ce que nous venons de dire entre nous deux, je ne peux me résoudre à vous gronder, parce qu'il me manquait aussi quelque chose pour respirer. Mais en mesurant la charité de M. Gauguillon sur mon amour pour vous, je m'aventure à déclarer qu'il vous pardonnera. Enfin, puisqu'on exige un autre témoignage que celui des mères pour absoudre leurs enfants, allez chercher l'appui du meilleur juge que je connaisse. Quant à moi, j'aime mieux vous laisser votre maîtresse afin que vous ayez

la joie de dire en vous-même : « Non, je ne veux plus faire de peine à ma grand'mère, et je ne lui en ferai pas! Je la couvrirai de gloire d'avoir une petite-fille honnête et raisonnable.» Voilà tout ce que j'avais à vous répondre.

— Soyez sûre, ma grand'mère ! soyez sûre! repartit Cécile dont les yeux étaient pleins de promesses. C'était comme un pacte d'obéissance et d'amour sans qu'il y manquât rien. Là dessus, Cécile embrassa longtemps cette mère patiente à débrouiller les fils des plus jeunes cerveaux, sans que la dure réprimande trouvât jamais place dans ses leçons les plus sérieuses.

IV

LES BAS DE DEUX COULEURS

Tandis que cet examen de conscience se passait au bas de la maison, Eugénie, pleine d'espoir, se tenait droite devant le lit de sa jeune mère Catherine qui venait de prendre Agnès sur son oreiller pour la regarder et la posséder un moment tout entière. C'était

sa récompense de bien des veillées et de bien des peines, tandis que son mari voyageait loin d'elle avec fatigue et danger.

L'espérance d'Eugénie éclata par cette demande :

— N'est-ce pas, maman Catherine, que je ne peux pas sortir avec des bas comme cela?

Et elle montrait avec une certaine aversion ses bas bleu de Prusse par la moitié d'en bas, et bleu de ciel par la moitié d'en haut.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc ces bas? répondit Catherine étonnée, les trouvant parfaitement remontés en coton neuf et bon. Quel inconvénient y trouvez-vous, ma petite amie?

— Oh! mais voyez, maman! des bas de deux couleurs, et j'en ai encore une paire pareille pour le jour de la confession, avec mes beaux souliers à la mode! oh! maman...

— Raison de plus, Eugénie. En supposant que vous y attachiez un peu de mortification, elle comptera le jour de la confession pour racheter une faute, allez!

Eugénie ne bougeait pas.

— Allez, reprit madame Catherine, ne vous inquiétez pas. Personne ne vous demandera compte à quinze ans des bas que vous aurez portés à huit.

L'enfant, immobile, méditait sur ces paroles.

— Pas plus qu'on ne vous demandera compte au ciel de votre chaussure de la terre, partez.

Elle voulait partir, mais elle était enchaînée par le contraste de ces deux bleus et se permit d'essayer quelques paroles inintelligibles. Sa mère poursuivit modérément :

— Si je n'avais pas le bonheur de vous connaître, je croirais que vous êtes tout autre aujourd'hui ou que vous retombez dans un tort dont je vous croyais guérie pour l'éternité. Parlons sérieusement de ces bas de deux couleurs : le mépris que vous en faites ne vient pas de vous, dites la vérité?

Eugénie avoua que mademoiselle Rodolphine les avait remarqués la veille, et s'était mise à rire à en renverser sa tête.

— Qui vous l'a dit? demanda madame Catherine.

— Personne, maman; je l'ai vu.

— Ah! c'est que vous regardiez donc aussi mademoiselle Rodolphine? Voilà pourquoi je m'étonnais hier en vous suivant de loin de tous les yeux de mon cœur, de vous voir regarder si fixement quelque chose que je n'aperçevais pas.

— Comment pouviez-vous voir que je regardais, maman, puisque vous étiez loin et derrière nous.

— Votre bonnet la regardait, ma fille, à ne pou-

voir tromper personne, surtout moi qui ne suis pas votre mère pour rien. J'ai même vu distinctement que vos jambes étaient en colère autant que votre bonnet.

Eugénie, après avoir pensé, et se ressouvenant, se haussa tant qu'elle put pour embrasser sa mère et dit :

— C'est vrai !

— Quant à mademoiselle Rodolphine, Eugénie, elle vous regarde d'autant plus que vous la regardez : ce qui arrive toujours, prenez-y bien garde. Si vous passiez le long des maisons les yeux sagement baissés pour ne voir qu'à dix pas de vous, ne sachant pas si l'on vous regarde, comment vos jambes seraient-elles en colère ?

— Moi, je regarde toujours, dit Eugénie.

— C'est le tort que vous avez, ma fille. Il faut passer dans la rue comme si l'on avait perdu quelque chose et qu'on le cherchât à terre ; on vous le dira partout comme moi.

— Qui donc s'appelle « On, » maman, car vous dites toujours : On raconte... On dit partout... Est-ce que c'est un homme, On ? Et vient-il nous voir pour raconter tout ce qui arrive ?

— Petite chère, On, selon moi, veut dire les voisins,

les parents, les amis, l'univers. Votre grand'mère vous l'expliquera mieux que je ne peux le faire en ce moment. Revenons une foi pour toutes à l'air courroucé de vos jambes et de votre bonnet.

— C'est moi, maman, qui étais courroucée; mes jambes n'y pensaient pas.

— Ah! mon enfant, la colère se répand par tout le corps quand vous la laissez entrer dans la tête.

— C'est que c'est terrible d'avoir des bas de deux couleurs, insista Eugénie en les montrant et en s'affligeant.

— Voyons donc! Ne montent-ils pas au-dessus du genou afin que les jarretières tiennent ferme?

Eugénie l'avoua.

— Eh! bien, les bas trop courts qui tombent sur les talons annoncent du désordre; votre bonne grand'mère a pourvu à cet inconvénient. Les vôtres sont-ils bien tirés sur la jambe? Ne ressemblent-ils pas à de jolies petites bottines hongroises? Vous tiennent-ils chaud comme le tuyau d'un poêle? Et ma mère n'a-t-elle pas passé plusieurs saintes soirées à vous les rendre comme neufs?

Eugénie convint de tout.

— Eh! bien, marchez droit à l'école, il n'y a pas de petite fille au monde qui ne soit reconnaissante et

fière de se présenter partout avec une pareille chaussure. Elle ne peut qu'entendre dire : « Quelle mère que cette madame Aldenhoff! Comme elle tient chaudes et en ordre les chères petites jambes de ses enfants! »

Alors, Eugénie, sans répliquer davantage, ouvrit les bras en signe d'acquiescement, se jeta dans ceux de sa mère et prit loyalement son parti. Après quoi, redescendant les escaliers quatre à quatre, elle alla rejoindre Cécile qu'elle trouva rayonnante comme elle, et l'on se réunit aussitôt pour déjeuner tous ensemble.

— Tu es contente? dit Eugénie en poussant du coude Cécile, tandis qu'elles s'en allaient à l'école, serrées l'une contre l'autre, sans regarder personne et sans se regarder.

Elles se seraient vues vives et fraîches comme des mauves écarlates. Elles auraient vu mademoiselle Rodolphine à son poste de médisance soulever les carrés de guipure appliqués contre les vitres du grand salon de sa mère pour s'égayer aux dépens de ceux que la nécessité faisait courir sur la neige. Mais Eugénie, obéissante et sereine, n'en répétait pas moins à sa sœur :

— Dis donc, es-tu contente!

— Je crois bien, repartit Cécile qui riait d'espérance et dont la marche était activée par le soulagement de son cœur. Quand je serai ma grand'mère, je regarderai mes nièces comme elle m'a regardée, et je les envelopperai pour avoir chaud quand il fait froid. Est-ce qu'il fait froid seulement!

— Moi, dit Eugénie préoccupée, portant ses grands yeux noirs vers l'avenir. Quand je serai ma grand'mère, je ferai faire des souliers à talons aux enfants de ma fille et ils ne porteront pas de bas de deux couleurs; non, c'est trop laid.

— Mais tu as chaud ?

— J'aurais aussi chaud avec une seule couleur et mademoiselle Rodolphine ne regarderait pas avec ces yeux là.

— C'est que ma grand'mère avait du coton bleu de Prusse, et pas d'argent pour acheter du bleu de ciel, observa Cécile, faisant la ménagère en miniature.

— Pas d'argent, dit Eugénie? ah! c'est vrai... et elle attacha ses yeux sur ses bas comme pour leur demander pardon de son orgueil passager.

Elles s'en allaient ainsi, chaud vêtues, approvisionnées de jupes épaisses qui mettent à l'abri du vent et des influences humides, bien enfermées jusqu'aux yeux comme les femmes par un mantelet qui se fût tenu

tout seul debout posé par terre, tant la ouate et le bouracan dominaient dans sa façon et ses doublures. Elles ressemblaient assez ainsi à de petites tours roulantes, en haut desquelles il était gai de voir poindre deux têtes naïves, brillantes de sourire et de santé. Elles entrèrent bientôt par le tour du couvent des Ursulines, où l'on apprenait aux petites bourgeoises flamandes à lire, écrire, compter, à coudre merveilleusement et à faire des pelotes superbes.

Le penchant d'Eugénie pour les talons hauts s'était révélé de très-bonne heure par la première faute qu'elle eût commise. Le cordonnier de la famille, appelé un jour pour renouveler toutes les chaussures en détresse, reçut de madame Aldenhoff un morceau de damas rouge envoyé à cet effet par la marraine d'Agnès. Cette généreuse marraine était la femme d'un conseiller au parlement d'Arras. On avait déjà tiré tant de souliers du coupon de damas qu'il en restait à peine pour une paire d'enfant. Elle fut adjugée à Eugénie qui brûla de les avoir en tout pareils à ceux de sa jeune maman Catherine. L'idée de faire du bruit avec ses talons lui tourna la tête, et quand le cordonnier Bégano sortit avec ses mesures et le damas cramoisi, elle

le suivit et l'arrêta sur le seuil en lui commandant, d'une voix timide, des talons blancs, les plus hauts possibles. Le cordonnier surpris la regarda et se permit d'objecter qu'elle tomberait, si petite encore, en courant dans la rue ou par les escaliers.

— Monsieur Bégano, dit Eugénie, en baissant les yeux avec l'air d'une profonde réflexion, faites la volonté de la famille Aldenhoff. Je saurai bien ne pas tomber avec les hauts talons blancs.

C'était d'une audace qui eut le malheur de convaincre le cordonnier. M. Bégano ayant envoyé peu après toutes les chaussures commandées pour la famille, celle d'Eugénie passa pour une fâcheuse méprise, et comme les souliers étaient jolis et urgents, Eugénie eut la joie de ses talons usurpés. Aussi ne manqua-t-elle pas le dimanche, dès l'aurore, de s'enfuir à demi habillée pour les faire résonner dans la rue, et jusque dans le cimetière Notre-Dame. C'était alors le rendez-vous de toutes les petites filles de cette rue paisible. Elles allaient s'asseoir et faire des bouquets, parfois même danser autour des tombes vertes. Elles y portaient leurs paniers d'école pleins de fruits, de pain d'alouette, d'herbes fines et aromatiques mêlées au beurre et au laitage choisi des jours de fête. Ce banquet dressé sur la plus haute tombe qui servait d'autel à

l'innocent sacrifice, ne réveillait les morts que pour les faire sourire.

C'est là que, dans le creux d'une muraille effondrée, au-dessus de la margelle d'un vieux puits sans eau, se soutenait encore le Christ flagellé, couronné d'épines, et les mains liées de cordes. Cette figure en pierre grise, d'un travail incorrect et rugueux, faisait une impression ineffaçable sur les femmes qui passaient et sur les jeunes filles qui s'y rassemblaient en rond pour jouer au bouquet. Le bouquet est le nom figuré du jeu d'osselets auquel elles consacrent de longues heures de récréation silencieuse. Il est gai de les voir, assises sur quelque large pierre unie, propice au rebondissement de la petite bille de marbre jetée en l'air, tandis

qu'elles arrangent en dessous comme des fleurs, les osselets éparpillés sur le sol. Ils sont bientôt relevés un à un pendant l'ascension et la chute de la bille, jusqu'à l'entière réunion des osselets, recueillis à la fin et rassemblés en bouquet dans les doigts légers des joueuses. C'est là que se termine la partie où la main droite est seule admise à cet exercice gracieux. On le croit encore aimé des jeunes filles de Flandre. Elles y laissent couler leurs belles heures, assises en cercle, jouant et jugeant tour à tour, attentives et muettes comme des poissons. Ce jeu sédentaire, sous la pure et large influence d'un ciel ouvert, laisse, on le dirait, une expression réfléchie sur tous ces visages adolescents, ronds comme des fruits, calmes comme l'innocence[1].

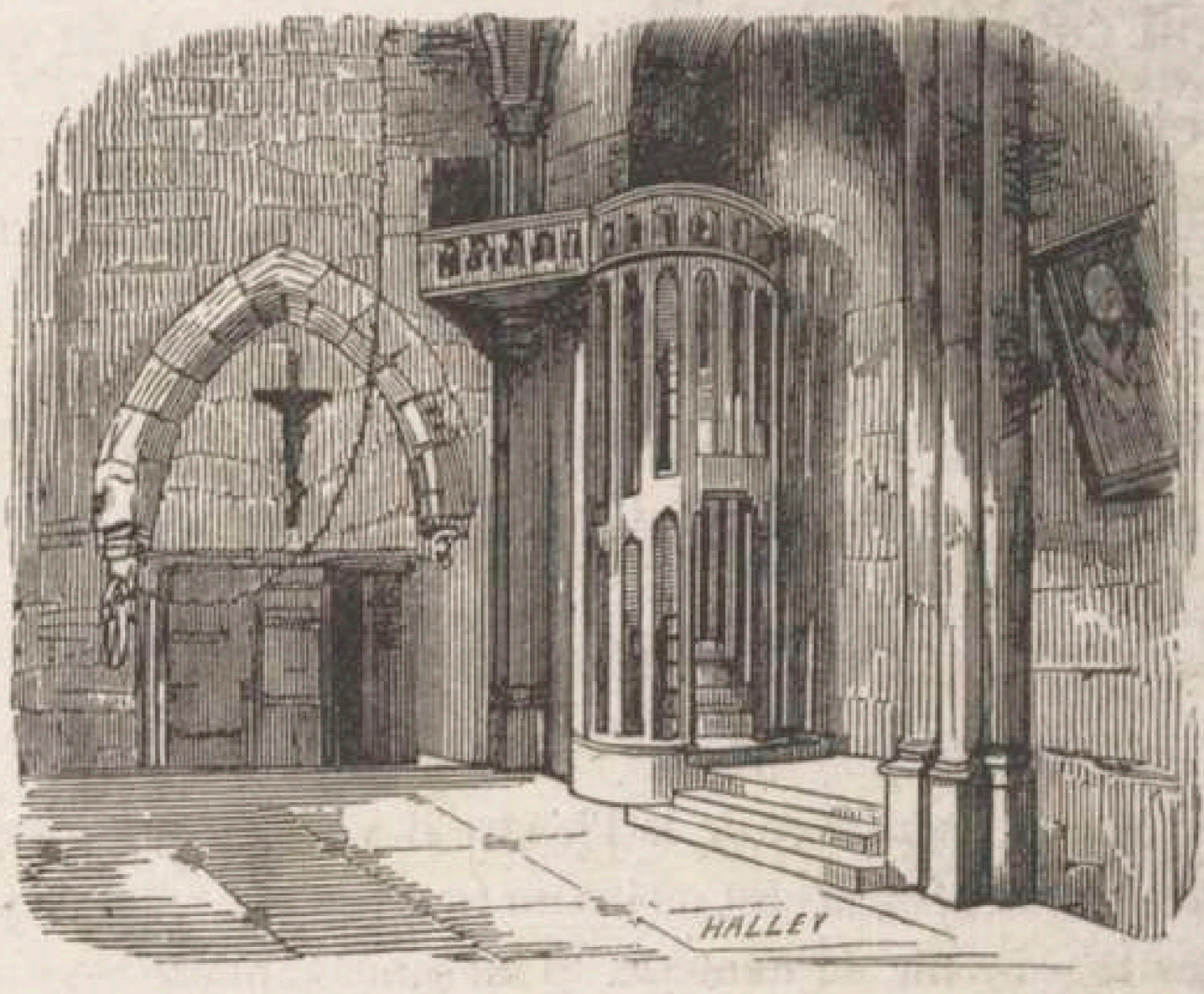
[1] Telles étaient les mœurs de la Flandre il y a plus de soixante ans. Ce récit des *Petits Flamands* est moins un conte qu'une suite de tableaux gravés dans le souvenir de l'auteur. Si madame Valmore avait pensé à écrire des Mémoires, les *Petits Flamands* en auraient pu former le premier chapitre : Agnès serait redevenue Marceline; à la place du nom d'Aldenhoff, on eût rétabli celui des Desbordes; quant à Cécile, Eugénie et Félix, il n'y aurait rien eu à changer à leur nom, rien à leur caractère.

Malgré quelques lacunes que l'auteur seul eût eu le droit de combler, on a cru devoir conserver ces récits, qui s'adressent peut-être plus aux mères qu'aux enfants, et dont madame Aldenhoff se charge d'ailleurs presque toujours de dégager la morale.

V

CÉCILE PARDONNÉE

Quand Cécile arriva sous le porche de Notre-Dame, l'église était déserte et tous les confessionnaux fermés.



Elle fit deux fois le tour des arceaux où se consumaient encore quelques humbles cierges, de ceux qu'on n'éteint pas et qui brûlent pour un vœu, et le bedeau, qui faisait la ronde afin de s'assurer que tout était en ordre dans son église, aperçut une petite fille en chapeau de paille noire avec un ruban bleu aux bouts flottants;

son tablier blanc plissé à la Suisse, et serré aussi par un ruban bleu en ceinture; les cheveux frisés, pommadés et poudrés; des souliers de damas vert garnis de rose. Il s'avança vers Cécile et lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule. Ayant appris qu'elle venait se confesser, il secoua la tête avec incrédulité, pensant que la petite pécheresse avait fait exprès d'arriver trop tard afin de différer l'aveu de sa faute; mais il vit couler ses larmes et ne put douter du prix qu'elle attachait à soulager son cœur du poids qui le gênait. Alors le bedeau la prit par la main et la conduisit par la porte de la sacristie jusqu'à celle de M. le curé, donnant sur une cour étroite qui séparait le presbytère de l'église. Là, il lui recommanda de l'attendre, car il espérait qu'elle serait entendue par-dessus le marché de tous ceux que M. le curé avait absous ce jour-là.

En effet, il alla droit à mademoiselle Placide et lui dit qu'une jeune paroissienne était là dans la cour, pleurant ses péchés et demandant à grands cris le soulagement de la confession. Mademoiselle Placide fut toute retournée par ce récit et s'avança pour se convaincre :

— Comment! dit-elle; mais, c'est la petite fille de M. Aldenhoff! Entrez, Cécile, nous allons tâcher d'ob-

tenir le pardon de l'Église pour retourner demain à l'école.

Elle la fit doucement entrer.

— Laissez-moi cette pauvre petite poule, dit-elle au bedeau en le congédiant, je ferai mes efforts pour obtenir un surplus de M. le curé qui est rendu de lassitude. Mais vous savez qu'il ne demande pas mieux que de remettre en paix les âmes. D'ailleurs quelle faute une si jeune brebis peut-elle avoir commise? poursuivit-elle en examinant Cécile avec intérêt.

Cécile, par l'immense soupir qu'elle poussa, ne laissa pas que d'inquiéter mademoiselle Placide qui se dirigea gravement vers la chambre où M. le curé prenait son chocolat. Elle mit d'abord Cécile un peu loin du feu, en lui recommandant de s'y bien chauffer, mais surtout de n'y pas toucher. Après avoir plaidé pour Cécile Aldenhoff qui pleurait *comme une vigne coupée*, M. le curé qui se rappelait clairement les noms, les âges, les naissances et les baptêmes de toute la famille :

— Comment une petite fille de neuf ans, dit-il, peut-elle avoir un si grand trouble de conscience? Car il paraît que c'est très-grave Il n'y a pas de fatigue qui tienne, faites-la entrer!

Mademoiselle Placide ne se le fit pas dire deux fois,

et retrouvant Cécile collée contre la porte matelassée de la chambre, elle la poussa devant elle; mais l'enfant éperdue comme si elle se présentait au jugement dernier tomba sur ses genoux au milieu de la chambre et cria :

— Par ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute... Mon père, je m'accuse...

— De quoi, mon enfant!... demanda M. le curé.

— Oh ! mon père, j'ai menti.

M. le curé demanda doucement si elle avait menti souvent, et Cécile effrayée, craignant de mentir encore en se trompant, répondit à tout hasard :

— Cent mille fois, plus ou moins !

M. le curé ne put s'empêcher de porter son mouchoir à sa bouche, sans doute pour cacher son indignation. Quant à mademoiselle Placide, touchée au dernier point de l'ingénuité de la coupable, elle se mit à fondre en larmes, ce qui acheva certainement de désarmer le bon curé de Notre-Dame, M. Gauguillon.

Cécile n'omit pas, après cet aveu le plus lourd de tous, de raconter à M. le curé qu'elle avait fait peur à sa petite sœur Agnès, parce qu'elle avait eu peur elle-même des contes de M. Rémish. Enfin elle fut aussi sincère avec M. Gauguillon qu'elle l'avait été avec sa grand'mère.

— Relevez cette enfant, dit-il à la bonne servante, et donnez-lui du chocolat tandis que je vais lui signer son billet de confession.

Tout fut accompli suivant la grande clémence du curé, et jamais depuis lors Cécile n'a douté de la clémence de Dieu. On ne se rappelle pas non plus qu'elle ait jamais menti, tant l'indulgence de M. Gauguillon lui grava profondément son devoir dans le cœur.

Cécile, pardonnée, put se rendre à l'école dès le lendemain, et quelqu'un qui la suivait des yeux dans la rue a raconté ce qui suit :

L'étonnante clarté des vitres, lavées tous les samedis chez M. Leflon, célèbre apothicaire, attirait les yeux des passants comme un miroir. Cécile en allant à l'école, ainsi que l'indiquait le léger panier qu'elle serrait contre elle d'un air prudent, vit ces vitres à la hauteur de sa figure, et les regarda longtemps presque éblouie : d'abord pour les admirer, par instinct de Flamande, ensuite pour en profiter comme d'une glace, tant elles étaient propres et blanches. Sa figure rose y éclatait si nette et si unie qu'elle se régala longtemps de la voir et de l'apprendre par cœur. Ensuite de cette étude qui lui faisait oublier le temps, elle s'aperçut que ses cheveux, comme des épis volages, se soulevaient sur son front, ce qui lui parut un désordre. Ce n'était pourtant que charmant, si fins et si blonds qu'ils étaient : on eût dit des plumes. Elle voulut les mettre à la raison et les lisser à l'anglaise comme ceux des demoiselles. Sur quoi, posant son panier d'école sur la tablette des grandes croisées du pharmacien, elle en tira les tartines destinées à son goûter et les dédoubla ; elle en enleva le beurre qui

lui sembla convenable pour remplacer la pommade et l'étendit avec soin sur les mèches rebelles de sa chevelure. Cécile y mit une patience admirable comme à tout ce qu'elle faisait, puis s'étant regardée sérieusement durant une pause raisonnable, elle remit sa tartine au fond du panier et partit, prompte comme un éclair pour l'école où elle allait en apprentissage tricoter les jarretières de sa famille. Déjà même elle piquait les pièces d'épaules aux chemises des petits garçons sans casser les aiguilles et sans noircir son fil, tant elle avait vaincu l'impatience de ses doigts.

VI

AGNÈS VEUT SE RENDRE UTILE A SA FAM LLE

Il ne faut pas croire que durant les longs soirs d'hiver ou d'été qu'Agnès passait entre ses deux mères, elle trouvât jamais le temps de s'ennuyer. On peut affirmer, sur le récit qu'elle en a fait depuis, qu'au grand jamais Agnès n'a connu l'ennui. Elle avait déjà, au temps dont on parle, le plaisir tout à fait

divertissant de tricoter des jarretières; et, sans vouloir soutenir qu'elle ne laissât pas quelquefois tomber ses points ni s'embrouiller sa laine en s'endormant sur sa petite chaise, il est avéré qu'elle travaillait étonnamment bien pour l'âge de quatre ans qu'elle avait alors. Ses mères, qui n'oubliaient jamais, en vaquant à leurs travaux de ménage, de surveiller la manière dont l'enfant se tenait isolément au sien, entendirent un jour comment Agnès s'essayait à gazouiller pour la première fois à la manière de son oiseau. Le filet de voix claire qui sortait de sa bouche était si fin et si juste que les deux femmes, en se poussant, se regardèrent émerveillées.

Agnès, encouragée par le silence profond qui régnait dans la chambre, essayait le premier souffle de son gosier mélodieux, composait le chant et les paroles, et racontait le tout à son oiseau qui l'écoutait à son tour :

« Je suis Agnès, je suis Agnès, ah! ah!
Et j'ai deux mères, et j'ai deux mères, ah! ah!

Et toi, oiseau, tu es oiseau, ah! ah!
Et moi, je t'aime, et moi je t'aime, ah! ah!

Je grandirai, je grandirai, ah! ah!
J'aurai des ailes, j'aurai des ailes, ah! ah!

Mon père est bon, mon père est bon, ah! ah!
Et je l'embrasse, et je l'embrasse, ah! ah!

Et toi qui chantes, et toi qui chantes, ah! ah!
Je te dis tout, je te dis tout, ah! ah! »

Ce petit poëme était entremêlé de roulades impossibles, mais d'une telle douceur pour l'oreille des femmes qui l'écoutaient que leur cœur en était fondu de tendresse.

—Il faut absolument, dit tout bas madame Catherine à sa belle-mère en l'emmenant au fond de l'allée, faire venir M. Mouton, l'organiste de Notre-Dame pour qu'il entende la voix d'Agnès et lui apprenne les notes en musique. Mon Dieu! que cette enfant chantera bien! oui, et qu'elle aura de feu! Qu'en pensez-vous, ma mère?

— Je le crois comme vous, répondit la mère de Félix, et je prédis qu'elle aura cette voix de famille dont il m'est bien permis d'être fière. Dieu me le pardonne!

Ce jour-là même la petite Agnès se sentit soudain comme transportée du désir d'être utile à sa famille autrement qu'en faisant des jarretières. Ayant relevé les manches de son surcot de drap gris, vêtement très-chaud qui permet aux enfants de vaguer dans les cours et les allées humides sans en ressentir l'influence

pernicieuse, elle mit dans sa tête de laver toute seule la petite salle du milieu de la maison, pour causer une surprise agréable à sa grand'mère et pour l'aider dans ses travaux de ménage.

De cette salle à la cour, le trajet n'est pas long dans une demeure si humble; Agnès va et vient sans cesse avec animation jusqu'au tonneau rempli d'eau pluviale, l'eau préférée à toutes les eaux pour la bonne lessive; malgré le froid qui ne pique pas mal, elle y trempe courageusement et remporte en toute hâte un linge mouillé afin d'effacer les traces de sable qu'une personne étrangère aux mœurs de la Flandre a laissées sur le parquet rouge et d'ordinaire très-luisant. L'oreille tendue aux plaintes de sa grand'-mère à la vue des taches imprimées par des souliers pleins de neige, elle a conçu l'idée de se rendre utile à son tour, et ce projet louable en lui-même est mis à exécution sans que l'on s'en aperçoive dans une mai-son où chacun est occupé suivant l'urgence de ses devoirs. L'aïeule, au fond du logis, veillait sur l'étuve où cuisait, invisible, le repas de ses enfants. Sa bru silencieuse étendait sur un large dévidoir le fil fin, filé au rouet, qu'un marchand vient prendre tous les mois pour la grande fabrication des toiles de Valen-ciennes; car le fil souple et doré de madame Catherine

Aldenhoff est aussi renommé que la grande beauté de sa chevelure, à plus de trente lieues aux alentours dans les Flandres.

Durant ce même temps, Just est au séminaire; Cécile aux Ursulines côte à côte avec son amie Marianne; l'oncle Jean poursuit l'étude de la peinture, avec l'espoir d'égaler Félix, et de s'acquitter un jour envers ce frère qui l'a élevé comme l'eût fait le père le plus tendre; et le père de famille est en voyage, par delà la frontière. Nous saurons peut-être un jour pourquoi.

—Catherine, dit l'aïeule entr'ouvrant doucement la porte de la chambre de travail, venez sans faire de bruit, venez voir Agnès occupée comme une femme de trente ans. Elle fait du beau.

Toutes deux se glissèrent jusqu'à la chambre bleue et regardèrent Agnès agenouillée, penchée jusqu'à terre et qui, le dos tourné, lavait, lavait les carreaux de la chambre sans se douter le moins du monde qu'elle fût observée. Elle parcourait la chambre sur ses deux genoux avec un courage digne d'un meilleur succès; car ayant peu d'eau, peu de linge, et peu d'expérience comme lavandière, rien n'était pareil à l'affreux effet qu'avaient jusque-là produit ses efforts.

L'aïeule qui tenait avant tout au lustre irréprochable de ses parquets en tressaillit :

— Il me faudra huit jours, murmura-t-elle à l'oreille de sa bru, pour enlever les taches qu'elle étend de si bon cœur.

Il fut cependant impossible aux deux mères, en face de ce chef-d'œuvre d'inexpérience et de dévouement, de n'être pas touchées de l'intention d'Agnès et de son extrême fatigue qui se devinait à la fréquence de son haleine, à ce point que sa grand'mère l'appela tout à coup à voix haute pour l'empêcher d'aller plus loin. Agnès, toute perdue dans ses travaux, se remit sur ses pieds, bleue de zèle et de chaleur. Ses cheveux lui tombaient en masse sur les joues et sur les épaules, la sueur coulait à grosses gouttes de ses joues allumées, et il y avait un tel désordre dans son ajustement, qu'Agnès n'avait pas figure humaine.

— Comme vous voilà faite! dit l'aïeule dont l'indulgence tempérait le reproche.

— Je n'ai pas fini, ma grand'mère, dit Agnès, en voulant aller reprendre de l'eau : ce sera mieux tout à l'heure.

— Eh bien, on s'en contente, ma petite fille. N'est-t-il pas vrai, Catherine?

— Oui, ma mère, répondit madame Catherine en

essuyant le visage d'Agnès et en la baisant pour toute gronderie.

Après quoi, sa grand'mère l'emmena vers le buffet, tandis que l'autre mère retournait fière et souriante au travail.

— Venez, Agnès, venez manger une tartine et boire un peu de bière comme on fait quand on a rempli sa tâche. Vous l'avez aussi bien gagné que personne par votre bonne volonté. Mais c'est assez, et l'on vous tient quitte du reste.

Agnès se laissa emmener par respect, mais les larmes aux yeux de n'avoir pas achevé son chef-d'œuvre. Elle promenait sa tartine sur ses lèvres avec mélancolie près du tonneau dont elle eût voulu verser l'eau tout entière dans la salle, quand Ferdinand, qui passait près du seuil en revenant de l'école, vit Agnès dans son attitude méditative. Il se jeta sans façon dans l'allée de la maison, et vint jusqu'au fond de la cour dire à Agnès :

— Qu'as-tu ? en la regardant jusqu'au fond de ses cheveux.

Agnès raconta tout sans art à Ferdinand qui partagea sa peine. Sur quoi, mettant le pain d'Agnès sur une planche, qu'il était assez grand pour atteindre, il prit les deux mains de sa petite voisine pour les trem-

per dans l'eau pure à dessein d'en laver les souillures et le sable. Agnès le regardait faire, cédant, par un instinct de soumission, à tous les mouvements que lui imprimait son impérieuse obligeance :

— Quand je serai grand, je laverai la salle avec toi, lui disait-il. Je lave les mains d'Agnès, cria-t-il à l'aïeule qui s'approchait. Quand je serai grand, je laverai la salle avec elle; ce sera plus tôt fait.

— Quand tu seras grand, tu seras toujours bon, Ferdinand. Je te connais maintenant pour l'éternité. Mais, tiens, voilà pour essuyer les mains de notre macken[1], ajouta-t-elle munie d'un linge souple et

[1] *Macken*, jeune fille, servante; mot emprunté au saxon-flamand; c'est la *Mädchen* allemande, la *Maid* anglaise.

blanc. Ce sera mieux que d'y employer ainsi sa roquelaure encore toute neuve et qui ne vaut rien à cet usage. Regarde, Ferdinand, comme tu es mouillé, et comme tu es prodigue. C'est beau d'être obligeant, mais il ne faut pas jeter tout par les fenêtres et *brader*[1] inutilement le bien de Dieu, ni s'enrhumer par-dessus le marché.

— Merci, Ferdinand, dit Agnès reconnaissante.

Et Ferdinand, dont les grands yeux clairs riaient sur elle, s'en alla à reculons jusqu'au seuil de l'allée pour la consoler plus longtemps. Et ils firent un rire charmant quand il manqua de tomber à la renverse. Mais le rire d'Agnès tremblait et finit par un sanglot, car elle avait eu peur. Chez les enfants, c'est comme cela : ils pleurent dans un rire. L'aïeule qui avait frémi par tout son corps ne fit semblant de rien, et s'avançant pour suivre Ferdinand des yeux :

— Bon, dit-elle, le voilà qui s'enlève comme un pigeon du Saint-Esprit sur le perron de son père! Ferdinand est habile, il ne tombe jamais !

— Ah!... adieu, Ferdinand, dit à tout hasard Agnès, en se ressouvenant qu'elle avait oublié de le dire.

[1] Gâter, détériorer.

VII

LE JOUR DES PAUVRES

Le matin qui donne a l'haleine fraîche, dit-on.

Madame Aldenhoff respirait largement sur sa porte, ayant préparé de bonne heure ce qu'il était permis d'offrir aux pauvres des campagnes qui hantaient la ville le vendredi, et qui connaissaient bien le seuil de son fils. Elle en avait balayé les glaçons remplacés par la cendre et le sable, afin que l'abord n'en fût nuisible ni glissant pour personne. Les parts de pain largement coupées étaient amoncelées sur la table et recouvertes d'une nappe blanche comme la fleur des prés.

— La bonne offrande embaume les lèvres du pauvre, disait-elle, entendant par là que le mendiant n'a pas de mauvaises paroles contre ceux qui honorent sa misère.

Pour n'être pas obligée à descendre plusieurs fois tirer la bière destinée à ces chers passants, elle en alla puiser deux brocs qu'elle divisa par pintes, voulant que le partage en fût égal comme celui des *pa-*

tars et du pain frais. Cette femme avait l'intégrité de l'aumône dont l'égalité fait l'union entre ceux qui la reçoivent.

Le déjeuner des siens n'avait laissé nulle trace dans la salle commune; chacun était à ses travaux comme elle à son devoir; et c'est alors qu'une voisine, familière comme la poule visiteuse des ménages paisibles, entra dans l'allée du peintre. C'était Zabeth, fileuse de lin, grande et mûre demoiselle, toute simple, toute blanche, toute droite, et toujours sérieuse. Elle n'avait pas encore ôté la cendrinette du matin qui la coiffait et qui collait sur ses deux joues fort minces, d'un rouge de primerose. Elle venait raconter son rêve à madame Aldenhoff, en qui elle avait toute confiance; et, ne la trouvant pas dans la chambre où brillaient déjà l'ordre et le feu bien allumé, elle se dirigea prestement vers la cave ouverte au fond de la cour pour y consulter son oracle.

Agnès qui parcourait la cour en long et en large par une gelée étincelante que le soleil tempérait, était alors penchée sur une grande cuve remplie d'eau pluviale pour la prochaine lessive. Elle venait d'y trouver un miroir à sa taille réfléchissant son visage étonné; et c'était pour Agnès une surprise très-agréable; aussi riait-elle devant ce portrait de rencontre et lui disait :

— Bonjour, Agnès; je suis toi.

— Quelle nouvelle apportez-vous de si bonne heure? demanda madame Aldenhoff à Zabeth qu'elle voyait avec plaisir, la connaissant pour une âme charitable et candide.

— Il fera beaucoup de vent, madame Aldenhoff, et le beurre sera cher, répondit Zabeth, car le soleil s'est levé si rouge que la tour Notre-Dame en était écarlate comme le dais du Saint-Sacrement!

Madame Aldenhoff qui savait que c'était là la croyance de beaucoup de gens, ne démentit point sa voisine dont elle accueillait volontiers les idées.

— Je serais d'autant plus portée à le croire, répliqua-t-elle, que j'ai vu dès hier le couchant tout en feu. Ainsi, Zabeth, le beurre sera cher, il faut nous y attendre; c'est pourquoi j'en ai mis sur cette planche une petite provision que vous porterez vous-même à Marianne Racine.

Et elle atteignit le beurre.

— J'imagine bien que vous venez pour cette pauvre paralytique dont vous filez la quenouille avec la vôtre depuis pas mal de temps.

— C'est pour elle, avoua Zabeth, ajoutant que Marianne Racine ne pouvait quitter son lit, n'ayant plus, poursuivit-elle, de quoi payer le jour qu'elle regarde.

Ce qui amena tout naturellement le récit du rêve dont elle était troublée. Son bon cœur le jugeait d'un triste augure pour Marianne Racine dont un siècle avait visité la porte : cette autre fileuse dont le lin allait peut-être se rompre, avait cent ans.

— Jugez-en! dit Zabeth à madame Aldenhoff. Durant toutes mes autres nuits en dormant... quand je dors! je me hâte de filer dans mon rêve deux quenouilles à la fois comme quand je suis éveillée; et le lin va, va, glisse, glisse, que c'est à peine si je le sens dans mes doigts, tant il est souple et facile. Mais voilà que depuis deux nuits mon fil court seul sans s'arrêter, et l'autre casse à tous moments malgré les nœuds que je rattache, mais en me dépêchant si fort que je mêle et que je brise tout. Et alors la quenouille de Marianne Racine devient vide et triste à voir...

Zabeth s'arrêta court, et madame Aldenhoff vit bien que c'était pour essuyer des larmes.

— Vous me racontez-là une chose surprenante, dit-elle avec réflexion.

— Oui, surprenante, voisine.

— C'est aussi vrai que Dieu est à la sainte messe et que je tiens ce pot de beurre dans ma main, répondit Zabeth avec animation.

— Gardez-vous surtout d'en souffler une parole à la

centenaire, car ce serait comme un coup de vent qui éteindrait une chandelle.

Zabeth se tenait pensive.

— Ne le confiez même pas à vos lèvres, entendez-vous, Zabeth; ce serait déjà trop. Rêve raconté, rêve arrivé; rêve silencieux, retourne aux cieux... pour demander du temps. Voilà ce que j'ai entendu dire dans ma jeunesse. Je m'y suis conformée, et je ne m'en suis jamais repentie.

— Je ferai ce que vous me conseillez, répliqua Zabets avec une entière conviction, et je vous regarde tellement comme moi-même que, n'en ayant encore parlé qu'à vous, il me semble que je ne l'ai raconté à personne... A la Vierge, je ne dis pas.

— Puisque je pensais moi-même à lui en parler ce soir, répondit madame Aldenhoff. Que pouvons-nous, d'ailleurs, cacher à cette sainte confidente de toutes les femmes?

— Autrefois, reprit Zabeth, les jours glissaient comme l'eau de la claire fontaine, et tout était beau à travers; mais depuis que je ne crois plus au bonheur, j'ai perdu le goût du sommeil. J'ai peur de recommencer mon rêve.

— C'est donc à cause de ce rêve, Zabeth, que vous ne croyez plus au bonheur?

— C'est pour cela, madame Aldenhoff; et c'est aussi parce que j'ai entendu trois fois cet hiver le pigeon bleu roucouler sur mon romarin sans feuilles. Ce n'est pas pour rien qu'il a tant voltigé dans notre cour en descendant du toit de don Segar.

— Mais, Zabeth, c'est qu'il voulait tout uniment voler comme font les pigeons et tous les oiseaux...

— Plût à Dieu, ma voisine, que ce fût tout uniment comme vous le dites, et je tâcherais de le croire, si je ne l'avais pas vu comme je vous vois, par un rayon de pleine lune s'enlever du bord de la fenêtre de Marianne Racine, en emportant sa quenouille.

— Sa vraie quenouille, Zabeth?

— Elle en avait tout l'air, vraiment, et vous l'auriez jugé comme moi.

Madame Aldenhoff crut alors que Zabeth n'était pas tout à fait dans son bon sens, mais elle n'osa pas tout haut qualifier sa frayeur de superstition, parce qu'elle la voyait trembler pour la centenaire. Il faut y aller très-doucement avec les personnes chagrinées.

Elles restèrent silencieuses au fond de la cave où personne ne troublait leur entrevue, et l'on eût dit que Zabeth ne pouvait plus sortir de cette causerie qui la fortifiait. Du pied des marches de la cave claire et chaude, madame Aldenhoff surveillait la porte de la

rue et Agnès, que son chat regardait attentivement comme s'il eût cherché à se rendre compte de l'attrait de l'eau glacée sur laquelle elle penchait sa figure. Vaincu par l'ennui de l'absence d'Agnès, Foufette venait d'arriver dans la cour tout grondant pour la chercher.

Quand Zabeth eut épuisé ses plaintes, elle croisa les mains sur sa poitrine.

— Jésus! dit-elle, que de peines! et puis mourir!...

— Par bonheur! par bonheur! Zabeth, puisque c'est là ce qui nous récompense de vivre, répondit l'aïeule en lançant au ciel un regard reconnaissant.

— Enfin, vous croyez donc que c'est un bonheur, madame Aldenhoff?

— Je le crois, Zabeth, et c'est là ce qui m'a beaucoup aidée à vivre.

— C'est justement ce qui m'en empêche, moi.

— Je n'ai qu'un conseil à vous donner, Zabeth, c'est de laisser faire le sort.

— Je crois que je ne dors plus, madame Aldenhoff; mais j'écoute, j'écoute comme si le sort allait et venait. Je veux dormir, et j'écoute; j'écoute toujours.

En effet, Zabeth en avait tellement l'habitude et l'attitude qu'elle portait la tête en avant, le cou tendu et les yeux fixes, car les yeux écoutent comme l'âme entière.

Comme elles étaient ainsi à causer amicalement, Zabeth ouvrant son cœur, et l'aïeule achevant de préparer ses aumônes, le premier pauvre arriva frappant le seuil de son bâton ferré. Ne voyant personne au fond de la maison, sinon Agnès qui lui faisait la révérence, il chanta d'une voix ferme :

« Douq! douq! et r'douq! — Eh! qui va là ?
Qui frappe si fort à ma porte?
— Très sir Seigneur, c'est votre père :
Souhaitez-vous qu'on lui ouv' la porte?
— Ouvrez-la bien, fermez-la bien;
Un morceau de pain, qu'on lui porte!... »

Et il attendit. Mais presque aussitôt il appela plus fort :

— Du monde, ici, du monde! la part du pauvre, allons !

Pour lors la coiffe de madame Aldenhoff apparut au haut de l'escalier de la cave d'où elle remontait avec Zabeth, et, relevant son épaisse jupe pour ne pas tomber, elle arriva en se hâtant.

— Patience, notre bon pauvre, patience. Il faut laisser le temps au temps.

— Des contes que tout ça, des purs contes... A moi il me faut mon compte; la part du pauvre, entendez-vous. C'est le vrai compte des comptes!

— Je ne dis pas, notre bon pauvre. Et vous voyez que nous y sommes.

— Vous y êtes, vous y êtes... Faites bien attention : sans les bénédictions du pauvre, vous ne pouvez rien, savez-vous? Et si vous faites attendre les pauvres, il faudra vous passer de la bénédiction !...

Zabeth, un peu émue, voulut prendre parti pour sa charitable voisine, et jeta ces paroles brèves au paysan :

— Mais, brave homme, à la fin de tout...

— En voilà assez de dit, les *nos dames*; j'ai à marcher. Si vous parlez toujours en place de donner, ce n'est pas à vous d'avoir la Vierge au-dessus de vos portes. La Vierge a de grands yeux, savez-vous? Des yeux plus grands que les fenêtres et plus grands que les portes. Où irez-vous à la fin pour qu'elle ne vous voie pas? Nulle part ! ni à la cave, ni au grenier. Elle n'est pas faite pour bénir ceux qui ont le *fada*[1] pour les pauvres. Elle saura bien vous dire un jour : Hors la paix.

Madame Aldenhoff dit avec douceur :

— Nous ne contredisons pas les pauvres de Dieu...

— Et c'est elle qui a la couronne en tête, poursuivit

[1] L'ennui, le dégoût, l'éloignement.

le pauvre; la couronne qui ne tombe pas, la couronne d'étoiles et le manteau rouge du matin au soir, écoutez bien. Elle a tous les blasons, la Vierge; les blasons qui luisent et qui parluisent; les blasons sans fin dorés de soleil et de lune, et de tous les clous d'or du ciel, faites-y bien attention! la Vierge donne le blé et elle ôte le blé, et son tablier est assez grand pour enserrer tous les blés de la terre, savez-vous!

— C'est pourquoi nous laissons dire notre bon pauvre.

— Vous faites votre devoir. Les houlans ont fait le mal, et Dieu les rattrapera bien sans courir.

— Par exemple! hasarda de nouveau Zabeth exaspérée.

— Tout ça, tout ça, c'est pour amener des guerres et des famines, et les pestes, et les houlans, les tueurs, les brûleurs de fermes! Ah! nos seigles! nos colzas! nos faînes! Les houlans! les Satans! Ils ne les emporteront pas en paradis....!

Et la tête du mendiant se brouillait, car c'était un laboureur dont la ferme et les bestiaux avaient été ravagés par les houlans qui lui avaient coupé les doigts. Et le laboureur s'était fait mendiant, avec son droit dans le cœur qu'il réclamait à voix haute.

— Agnès, dit madame Aldenhoff, profitant d'un

soupir du pauvre pour placer son mot : donnez cette pinte de bière à notre bon pauvre; tenez-la bien à deux mains et demandez-lui la bénédiction.

Agnès tint ferme la pinte d'étain et la présenta de ses deux mains tendues. Le pauvre désaltéré se tut. Sa langue s'amollit. Sa colère ne sut que devenir en parcourant ce petit visage rose et pacifique dont les cheveux blonds lui rappelaient la moisson du Seigneur.

— Je donne encore la bénédiction, dit-il, je la donne pour cette petite no'dame qui lève bien ses deux mains aux pauvres.

Madame Aldenhoff s'inclina.

Le mendiant couleur de poussière comme son sayon de toile prit le patar tenu prêt sur la fenêtre, et, plongeant dans sa besace le pain qu'on y joignait toujours, il la jeta sur son épaule couverte de la serpillère de lin qui se tenait toute roide, tant elle était grosse et solide : elle devait durer toute une longue vie de pauvre. Alors, les regardant avec autorité, et payant l'aumône par un bon conseil, il chanta d'une voix fortifiée :

« Quand la trompett' qu'ell' sonnera,
L'ange du ciel il descendra ;
Il dira : « Morts, relevez-vous;
Au jugement venez tretous ! »

Puis il partit.

Voyant que Zabeth demeurait mortifiée des paroles rigides du laboureur mendiant, Agnès chercha dans les yeux de sa grand'mère ce qu'il fallait penser. Mais ne trouvant aucune altération dans ses yeux noirs et profonds comme ceux des Espagnoles :

— Il a dit des mots contre vous, ma grand'mère ? Pourquoi donc ? demanda l'enfant.

— Parce que c'est son droit, Agnès. S'il en abuse, cela le regarde plus que nous. Moi, je sais qu'il est pauvre, et qu'il se trompe en nous croyant riches.

C'est donc moi qui lui dois du respect. Nous ne sommes pas sur le chemin des affligés pour les aigrir contre leur mauvais sort, mais pour les y aider.

— Avec tout cela, repartit Zabeth, je trouve que vous l'autorisez par votre indulgence, et qu'il est trop arrogant.

— Songez, Zabeth, que ce que vous appelez mon indulgence, ne vaut pas la millième partie de sa bénédiction. Il le sent bien lui-même. Sans elle, que deviendrions-nous plus tard? Personne n'ignore qu'ils seront un jour les premiers devant Dieu. Si nous les offensons sur la terre, il faudra peut-être y revenir prendre leur place. Elle est bien dure, allez!

— Je ne conteste pas, ma voisine, mais il ne tiendrait qu'à ceux qui demandent de nous faire un plaisir de les obliger.....

— Comme vous y allez, Zabeth! Quoi! pour une goutte de notre sueur que je viens d'offrir à ce laboureur mutilé, je voudrais qu'il me parlât chapeau bas, à douce parole et à voix fine, comme s'il avait reçu l'éducation aux *grands Anglais*[1]! Ce serait trop beau. Il ne manquerait plus que cela pour nous gonfler d'avoir, comme on dit, la meilleure place à table. Ce

[1] Collége anglais, à Douai.

n'est pas à ces conditions qu'on remplit son devoir, mais pour mériter la bonne nuit en se couchant. Sinon, Zabeth, on n'oserait jamais mourir.

— C'est pourtant vrai, avoua Zabeth, facile à rentrer dans le chemin du bon sens. Mais, mon Dieu, madame Aldenhoff, quand j'entends cet homme-là *roboler* [1] contre vous, c'est par trop arrogant. A-t-on jamais entendu une parole mal sonnante sortir de la bouche de ce pauvre en casaque rouge que les enfants appellent *Bon-Dieu* parce qu'il ressemble à tous les bon Dieu flagellés de nos calvaires. Celui-là vient aux portes, s'en va bénissant, jamais molonnant [1], même quand on est forcé de lui dire : ce sera pour une autre fois.

— Vous parlez de la fleur des pauvres, Zabeth, et qui nous enseigne à tous notre devoir. Qu'en pense Agnès ? demanda l'aïeule, voyant que l'enfant les regardait de tous ses yeux pour comprendre.

Agnès, après avoir cherché quelque temps sa réponse : Je leur donnerai toujours de la bière, et j'irai doucement, doucement, dit-elle.

— C'est ce que vous pouvez faire de mieux, Agnès, et par ainsi vous monterez tout droit au ciel en temps et lieu.

[1] Murmurer, grommeler.

— C'est ce qui ne manquera pas de vous arriver à vous-même, j'en suis sûre, dit Zabeth.

— Je tâche de tenir mes souliers prêts, Zabeth, et nous vous y ferons les yeux doux comme sur la terre, dit madame Aldenhoff avec une grâce d'aïeule. Et Zabeth retrouva le rire oublié. Puis regardant Agnès qui riait aussi sans savoir pourquoi :

— Cette enfant-là sera tout votre portrait, dit-elle.

— Bien plutôt celui de son père Félix et de Catherine, répliqua vivement leur mère qui se mirait en eux. Mais nous parlions de Bon-Dieu. Regardez comme il s'en vient là-bas doucement réfléchi, avec ses cent ans sur la tête et ses cheveux blancs comme une couronne de marguerites. Quand il aura compté tous ses pas innocents, le premier ange qui passera près de lui l'enlèvera de terre, moins lourd qu'une fleur, et sans qu'il dise : Je ne veux pas.

Un centenaire arrivait en effet, patiemment penché sur sa crochette (béquille) de houx, son habit rouge et ressassé, sa calotte noire, et ses cheveux en flocons de neige voltigeant tout autour. Il représentait la prière croyante et qui sait attendre. Aussitôt qu'Agnès lui eut porté sa part avec son petit sourire d'ange et qu'il eut bu, le pauvre tout fortifié dit à l'enfant du peu de voix qui lui restait : Prenez. Et elle prit des

cailloux blancs, lisses et ronds, connus en Flandre sous le nom de *galouets :* ils viennent des bords de la mer qui les roule. Puis il donna cinq osselets d'agneau, parfaitement polis et brillants, choisis comme des perles égales pour le collier d'une reine.

Agnès les regardait dans ses mains avec ravissement et reportait ses yeux de ce trésor au pauvre qui l'apportait; mais elle respirait des paroles et ne pouvait rien dire, ce qui fait que le pauvre, content d'avoir donné, souriait en s'en allant. Après lui, un garçon contrefait, demi-nu par goût, vint tourner en rond sur la pierre bleue du seuil. Le froid était si vif que la vue de ce pauvre presque nu sous la bise, et de ses pieds déchaux faisait grelotter. Lui n'y pensait pas, sinon pour danser plus fort avec des postures agréables. Il se prit à psalmodier comme au plain-chant :

« Bonjour, maître, très-bon maître !
Donnez-nous à déjeuner ;
Donnez-nous quelques miettes
Du restant de votre dîner. .

Le restant de mon dîner,
C'est pour à mes chiens donner.
Mes chiens me donn't des lief' [1],
Et vous, vous n'me donnez rien. . »

[1] Lièvres.

Madame Aldenhoff, tenant Agnès par la main afin qu'elle apprît de bonne heure à gracieuser les pauvres, s'avança vers celui-ci.

— Tiens, ami, dit-elle, que la Vierge bénisse ta mère dans son pauvre enfant!

Le petit contrefait poussa un cri de flûte et, tournant pour Agnès, lui chanta ·

« Mam'sell', vous aurez du bonheur...
Monsieur vous a donné son cœur...
Sur la frontière, il partira...
Mam'sell', monsieur vous écrira...

Je suis contente,
J'ai de la joie au cœur;
Je ris, je chante,
D'avoir un serviteur! »

Et le cri de flûte recommença : Zouq! et ce pauvre disparut à son tour.

A ce moment les deux battants de la cave de Marie-Josèphe Roque s'ouvrirent précipitamment en dehors, et elle apparut à l'entrée de cette cave en saillie qui faisait sa demeure et que surmontait la maison des Aldenhoff. Marie-Josèphe cherchait des yeux par toute la rue son garçon François qui s'était sauvé au moment où elle voulait lui plonger la tête dans un seau d'eau. François avait poussé un hurlement, s'était caché der-

rière le puits et avait couru jusqu'au pied du rempart se jeter dans les jambes des soldats qu'il ne quittait guère. Effrayé d'un peu d'eau dans la cave, il maniait en riant les fusils des hommes d'arme qui gelaient paisiblement à leur poste. Marie-Josèphe était désespérée de le voir au loin l'estomac découvert, courir, les pieds déchaux, sur la glace de tous les ruisseaux. Elle montrait de loin au fuyard tantôt un poing, tantôt l'autre, frissonnant du rhume affreux qu'il allait rapporter, et brûlant de le battre dans son amour pour lui. C'est ainsi qu'elle adorait François. Après une assez longue résistance, et sermonné par les soldats qui le renvoyaient à la discipline, François raccourut devant sa mère; mais la voyant rouge de courroux, il s'arrêta tout *éhansé* (essoufflé) sur le perron de M. Duhen, n'osant tenter le passage étroit de la cave où elle se tenait en sentinelle. Il lui demanda place pour un chariot! Elle lutta un moment, la tendresse l'emporta, et pour cacher à ce garçon coureur l'envie de rire qui se mêlait à sa colère, elle sortit elle-même, lui donnant l'espace qu'il demandait, et lui dit :

— Passe, monstre! tandis qu'il se réfugiait dans le caveau comme dans sa niche. Marie-Josèphe entra tout émue chez madame Aldenhoff qui les regardait à travers la jalousie, tandis que Zabeth disait :

— Elle n'aurait pas dû lui faire place pour un chariot. Non, il méritait au moins la peur d'une correction.

— C'est qu'elle est mère, répondit doucement l'aïeule. Elles sont terribles de faiblesse, ma pauvre Zabeth.

— Que voulez-vous? dit Marie-Josèphe qui les avait entendues. Je l'aime tant que j'ai peur de l'étouffer un jour contre moi-même.

— Vous lui donneriez là une singulière preuve d'attachement, Marie-Josèphe!

— C'est vrai, mais c'est que par moments, je n'en peux plus de l'aimer.

— Et vous vous aveuglez sur ses défauts, reprit Zabeth.

— C'est plus fort que moi, mademoiselle Zabeth, et je ne le vois pas où il est.

— Il en est ainsi de presque toutes les mères. Ne savons-nous pas bien que la chouette dit à ses enfants : « Venez ici, mes fleurs! »

— Pour la chouette, elle est dans son tort, madame Aldenhoff; car c'est une vilaine bête. Mais mon pauvre François est un vrai miroir d'amour; et avec cela si résolu que quand il suit la troupe, il marche déjà comme un tambour-major. Où a-t-il pris cela? Je m'y

perds. Oh! il faut que j'aie regardé un sauvage, car de moi-même je n'aurais jamais pu faire un pareil miracle.

— Avez-vous jamais vu des sauvages? demanda Zabeth ave un peu de crainte.

— Oui, une fois, mademoiselle Zabeth, quand j'étais toute jeune fille. Mon Dieu qu'il y a déjà longtemps! j'en ai vu un. Je ne me souviens pas bien quelle figure d'homme, mais il avait des yeux roulants, et il marchait bien! Les plumes qu'il avait sur la tête étaient deux fois plus grandes que celles de mademoiselle Rodolphine, qui en a trop, entre nous, pour une enfant. Ce n'est beau qu'aux sauvages. Celui-là m'est revenu cent fois dans la mémoire. C'est peut-être cela ; d'autant plus qu'il est encore sur l'enseigne de M. Scalfort qui l'a fait peindre. Mon Dieu, que c'est bien peint!

— Il n'y a rien là d'impossible, dit madame Aldenhoff, et à ce compte François peut devenir un militaire *supérieur*...

— Que Dieu me l'accorde! madame Aldenhoff, c'est là toute mon ambition. Ah! que vous me mettez du baume dans le sang!

Et Marie-Josèphe redescendit alors avec empressement. François qui aimait mieux sa mère que le feu roulant de l'étuve allumé pour lui, grelottait en che-

mise à la porte de l'allée de madame Aldenhoff, où il n'osait entrer si peu habillé. Ce que voyant Marie-Josèphe le reçut dans ses bras en l'étouffant de caresses, et l'emporta grondeuse et fière dans la cave.

Zabeth restait toute rêveuse de ce grand amour des mères, tandis que madame Aldenhoff, souriant, rangeait dans une armoire le linge qu'elle avait *resarci*, et lavé dans la semaine.

VIII

LA SARABANDE [1]

... La grand'mère songea que cette contrainte du corps et de l'esprit pourrait empêcher Agnès de grandir pendant plusieurs jours et causer par conséquent une perturbation nuisible à son développement. Elle

[1] Tous les enfants sont à la crèche, sauf Agnès restée au logis avec sa grand'mère. Pour la grand'mère le temps s'est passé à raconter des histoires qui n'ont point été recueillies; pour la petite fille, à les écouter, pelotonnée dans sa chaise basse. C'est après quelques quarts d'heure ainsi oubliés que madame Aldenhoff pensa à la nécessité pour Agnès de prendre un peu d'exercice.

voulut coûte que coûte rétablir dès le soir même la circulation parfaite du sang dans ce jeune être avant de le confier au sommeil, et voilà pourquoi elle dit tout à coup d'un ton résolu :

— Agnès ! si nous dansions une sarabande ?

Les yeux d'Agnès qui nageaient dans le sommeil s'ouvrirent et brillèrent à cette agréable proposition. Aussi répondit-elle sans hésiter.

— Je le veux bien.

— A nous deux, donc, poursuivit l'aïeule en rangeant les chaises et le rouet dans un coin, après avoir fait vivement tourner la roue de deux ou trois coups de main, comme la ritournelle de la ronde.

— Agnès, faites comme moi !...

Là dessus, relevant ses manches et sa large jupe par l'ouverture des poches, elle avança et recula prestement devant Agnès qui, ne perdant pas un de ses mouvements, les imitait avec une obéissance et une précision admirables. Elles firent des passes à en perdre la respiration, et ce singulier rondeau retentit jusqu'au fond de la cave de Marie-Josèphe :

« La guerre ! la guerre ! la guerre !
Qui tourne à l'entour de la terre,
La guerre s'avance vers nous :
Ne l'attendons pas à genoux ! »

— Agnès, attention ! suivez-moi, poursuivez-moi. Agnès, pleine de zèle et d'agitation poursuivait sa grand'mère :

« Venez bien vite où nous allons ;
C'est loin d'ici, prenez vos ailes ;
Moineaux gris, brunes hirondelles :
Dieu le veut, nous nous envolons ! »

— Agnès, levez les bras comme je les lève, et courez tant que vous me verrez courir.

Agnès courait les bras étendus.

« La guerre, la guerre, la guerre
Fait sa ronde autour de la terre

— En route, Agnès, en route !...

« Enfants, ne vous retardez pas,
Suivez les talons de vos pères ;
Pendez-vous aux bras de vos mères,
Vous aurez des berceaux là-bas !

« La guerre, la guerre, la guerre
Qui tourne à l'entour de la terre
La guerre s'avance vers nous,
Ne l'entendons pas à genoux !

« Comme nous nous envolerons !
Comme nous leur échapperons,
A tous ces maraudeurs d'enfants...
Seigneur ! nos chers petits enfants !

« Cueillez sur le bord du chemin
Cette fleur qui sourit encore ;
Jeunes fleurs de la même aurore,
En partant donnez-vous la main !

« La guerre, la guerre, la guerre
Fait sa ronde autour de la terre. »

— La main droite, Agnès ! A présent, l'autre main, et haut les pieds comme moi !

« Adieu nos foyers sans chaleur :
En entendant les cris de joie
Que le grand vent du Nord envoie,
La terre a hurlé de douleur.

« La guerre, la guerre, la guerre
Qui tourne à l'entour de la terre,
La guerre s'avance vers nous :
Ne l'attendons pas à genoux.

« Enfants, oiseaux, brebis et fleurs,
Fuyez ce bruit qui vous étonne ;
C'est le canon qui fume et tonne,
Et roule du sang et des pleurs. »

— Entendez-vous cela ! entendez-vous cela ! Sauvez-vous par là, Agnès ! Eh ! comme si le vent vous emportait !

« La guerre, la guerre, la guerre
Qui tourne à l'entour de la terre !
La guerre s'avance vers nous :
Ne l'attendons pas à genoux ! »

— Quoi ? c'est là tout ! dit Agnès en voyant sa grand'-mère s'asseoir toute hors d'haleine.

La mère avoua que la tête commençait à lui tourner, et Agnès ajouta bravement :

— Pas moi, grand'mère ! c'est la chambre qui tourne ! Oh ! que c'est gai de voir la chambre tourner !

Elle n'avait compris de cette ronde que le mouvement impétueux de la danse.

Le bruit de leurs talons frappant les briques à coups précipités, joint à la voix élevée de la mère qui chantait si rarement, attira la famille Roque qui monta l'escalier de la cave pour coller l'oreille à la porte de la chambre où l'on dansait; et ne doutant plus que ce ne fût Agnès avec madame Aldenhoft, elle demanda à entrer. Pour toute réponse, madame Aldenhoff tira le verrou.

— Nous finissons la ronde de la guerre qu'on a tant chantée dans nos villes et nos faubourgs, dit-elle. Dieu veuille qu'elle ne serve plus qu'à endormir nos enfants et à délier leurs jambes à la course. La danse leur fait tant de bien sur ces longs airs dont ces innocents ne comprennent pas les paroles.

Marie-Josèphe qui n'était pas toute jeune et son mari Roque qui était un vieux tout blessé de ce temps-là, répondirent :

— Oui, oui, nous en avons vu des fameux régiments étrangers. A présent, dansons comme nous pouvons avec nos jambes raccourcies. Et à propos, madame Aldenhoff, voilà Tiotio qui est venu nous voir dans notre cave en revenant de la mine d'Anzin. Nous vous demandons la permission qu'il vous ôte son bonnet.

Tiotio, resté modestement sur l'escalier intérieur de la cave, n'entra dans l'honorable compagnie que lorsque madame Aldenhoff l'y eut autorisé à voix haute. Agnès vit apparaître avec quelque émotion un petit homme noir comme le charbon qu'il vendait par la ville. Ses yeux brillants et ses dents blanches, ses longs cheveux frisés où s'engouffraient ses joues creuses lui donnaient quelque ressemblance avec le gros chien de M. Remish. Mais le tablier tourné autour de son corps et ses jambes torses terminées par des sabots à larges courroies déroutèrent la première idée de l'enfant que c'était un chien d'une espèce particulière. Elle se ressouvint d'ailleurs d'avoir entendu nommer plusieurs fois Tiotio comme le plus honnête marchand de charbon du Barley, et son trouble fit place à une entière sécurité.

Tiotio-la-Bonté avait d'ailleurs la voix d'un homme reconnaissant de l'honneur qu'on lui faisait de l'ad-

mettre en bonne maison bourgeoise. Tenant son bonnet à la main et sa jambe le plus droit qu'il pouvait, il se félicita de saluer madame Aldenhoff, la mère du père des pauvres. Lui-même faisait autrefois partie de ces pauvres avant son élévation :

— Car, ajouta-t-il en se tenant ferme sur ses genoux cagneux et portant son estomac en avant avec un mouvement de fierté reconnaissante, je ne pourrai jamais oublier M. Aldenhoff... il m'a fait ce que je suis !

—

IX

LA VISITE AU COUVENT DES RÉCOLLETS

Madame Aldenhoff, voyant que les patars, la bière et le pain étaient épuisés suivant le compte qu'elle avait fait de ses pauvres, s'en fut vers sa belle-fille qui travaillait dans l'intérieur et l'avertit de sa visite chez M. Dartois, le loueur de carrosses. Il s'agissait de se précautionner de foin choisi pour en remplir les souliers ou les sabots des enfants durant la nuit de Noël dont la fête approchait. Cette idée, approuvée de

madame Catherine, car elle pensait comme sa mère que, s'il est doux d'avoir de bons voisins, prêts à vous rendre service comme à en recevoir autant qu'on peut leur en offrir, il faut les en remercier de temps en temps par une visite discrète.

— Je ne vois pas non plus d'inconvénient à prendre Agnès avec moi, dit madame Aldenhoff. Elle commence à marcher avec fermeté, et rien ne fortifie les enfants comme le grand air quand on a la précaution de les bien couvrir.

Agnès, que l'idée d'une sortie enlevait d'espérance, répondit positivement :

— Oui!

Là-dessus, on mit à la petite enfant son bonnet de gaze d'Italie fait en casque qui tenait encore le milieu entre le béguin et le bourrelet, et elle avança ses mains au-devant des mitaines d'angora devenues trop étroites pour ses sœurs. Agnès ne portait aucun vêtement qu'en troisième coupe. Ses aînées les usaient d'abord par rang de taille, puis ils redevenaient neufs, taillés avec goût et économie pour l'heureuse petite sœur. L'aïeule, enveloppée de sa faille noire, prit donc Agnès par la main et se dirigea vers le couvent des Récollets où demeurait toujours M. Dartois, le loueur de carrosses. Quand Agnès entra dans la cour bordée

de promenoirs en ruine et toute verte d'herbes sauvages, de foins et d'avoine rangés sous les arceaux pour les chevaux, elle marchait comme si elle avait eu des ailes, et semblait glisser sur des plumes, car sa mère ne la tenait même plus par la main. Cette grande liberté en plein air remplissait son cœur de joie :

— Voyez, ma grand'mère, comme je vais sans être tenue, sans penser à rien et sans tomber. Je veux toujours aller ainsi, et je ne tomberai jamais! non, jamais de ma vie je ne tomberai...

— Je vous le souhaite, ma petite enfant; mais je souhaite aussi que vous n'oubliiez jamais de regarder de tous côtés et de ne jamais vous écarter de votre appui, car la moindre chute défait le plus beau chemin du monde.

Dans un coin de cette cour, aux grandes dalles bleues, du couvent des Récollets, il y avait la Vierge des sept douleurs, si chère à toutes les femmes Flamandes. En voyant Agnès regarder au fond du grillage où pleure encore cette mère blessée, madame Aldenhoff lui dit qu'il ne fallait pas chercher à compter les épées jusqu'à sept. La petite Agnès, à qui le grillage éblouissait la vue, demanda :

— Pourquoi, ma grand'mère, défend-on de compter les épées jusqu'à sept ?

— Parce qu'on y perdrait les yeux avant d'y parvenir, et je me suis laissé dire de plus qu'il ne faut pas compter avec Dieu les douleurs qu'il envoie... il en sait le nombre mieux que nous... et la cause aussi! Il faut lui demander seulement le courage de les supporter avec soumission.

Voilà le sens peut-être de cette défense qui se redit de femme à femme et de cœur à cœur depuis tant d'années.

— Et moi, je veux toujours compter les épées jusqu'à sept.

— C'est le tort que vous avez, Agnès, puisqu'on vous conseille de ne pas le faire. Il est d'ailleurs bien prouvé qu'on n'a jamais pu y parvenir. La vue se trouble toujours quand on s'y obstine.

Agnès, par réflexion, dit avec un petit soupir :

— Personne ne vous dit jamais que vous avez tort, grand'mère ?

— Vous êtes dans l'erreur, Agnès. Il n'y a pas de jour qu'une voix ne me le dise ; pas de jour, si vieille que je suis, que cette voix ne m'apporte un conseil.

Agnès fut très-étonnée et touchée. Depuis ce jour, qui est déjà bien loin, elle ne se souvient pas d'avoir jamais voulu compter les épées dont le nombre restera un mystère. En pénétrant jusque dans les chambres

où n'était pas M. Dartois, la jeune mémoire de l'enfant se réveilla, car elle vit la cage de son oiseau, où n'était plus l'oiseau, et le lit d'Amé, où n'était plus Amé.

— C'est là, dit-elle, qu'était Iris, mon oiseau, et je n'ai jamais revu Iris. Est-ce qu'Amé l'a emporté avec lui, ma grand'mère?

— C'est probable, Agnès; et ils sont tous deux très-contents par la volonté de Dieu.

— C'est donc vrai qu'on est bien heureux de mourir, ma grand'mère?

— Qui est-ce qui en doute, ma petite enfant, quand

on est innocent comme Amé qui retrouve sa santé et sa mère, et comme l'oiseau qui redevient libre.

La servante qui écoutait ces propos le cœur serré, dit que le loueur de carrosses n'avait pas voulu qu'on ôtât de là cette cage, parce que durant l'été il la couvrait de fleurs :

— C'est le jardin d'Amé.

Madame Aldenhoff le savait bien et la figure d'Agnès fourmillait de pensées.

(Il y a ici une lacune ; le récit passe par dessus l'entrevue de M. Dartois et de madame Aldenhof et reprend cette dernière dans la rue.)

Elles étaient à peine revenues sur le pont des Récollets qu'elles virent arriver devant elles un enfant le nez en l'air et sanglotant, avec l'intention formelle de sangloter pour se soulager d'un affreux chagrin. Il ne regardait personne, ne s'occupait de rien sinon de sangloter, si bien qu'un sanglot n'attendait pas l'autre et n'en faisait qu'un avec lui sur le ton le plus égal et le plus déchirant que l'enfant pût trouver pour sa douleur. Aussi, de la manière qu'il y allait, on pouvait douter que sa respiration pût y tenir longtemps. Les femmes et les servantes occupées à laver, sabler, cendrer ou balayer le devant de leur porte

afin que la gelée n'y fît glisser personne, importunées par ce long cri dans l'air, suspendaient l'une le balai, l'autre la *washing*[1] et toutes leur travail pour s'informer de l'événement. Mais voyant qu'il ne s'agissait que d'un écolier mécontent, elles s'en retournaient disant :

— C'est un pleurard ; ce n'est pas la peine d'interrompre son lavage pour lui.

Madame Aldenhoff ne partageait pas leur manière de voir. Elle pensait qu'à l'égard de tout ce qui pleure, raisonnablement ou non, le plus pressé des travaux est de consoler de son mieux. Cette femme était faite ainsi.

Elle barra donc le passage au petit garçon qui sortait de la rue de la Cuve-d'Or, et lui demanda ce qu'il avait. Il regarda fixement qui lui parlait. C'est ainsi que son sanglot fut coupé net et qu'il resta la bouche toute grande ouverte pour être plutôt prêt à recommencer sitôt qu'il aurait appris ce qu'on lui voulait. A ses yeux ruisselants de pleurs, à sa figure bleue de froid, à ses dents blanches et larges qu'on voyait jusqu'au fond de sa bouche, on devinait qu'il ne mentirait pas.

[1] Linge mouillé; beaucoup de mots anglais et espagnols sont ainsi demeurés dans le patois flamand.

— Eh bien, petit bourgeois, vous paraissez avoir bien des peines.

— Ah! oui, madame! Comment, madame, on m'envoie à l'école quand je ne veux pas y aller, ni sortir, ni quitter la maison où il fait bon, pour aller sur le pont Saint-Jacques, plus loin que la place, et plus loin que je ne sais où!...

— Il fallait bien prier votre mère pour avoir congé, et alors...

— Comment, madame, je prie toujours, et ça ne fait rien. Et tous les hiers, et tous les demains c'est la même chose : on m'envoie encore au pont Saint-Jacques où je ne veux jamais aller.

Madame Aldenhoff voyant les mains du frêle enfant rouges et gonflées comme de petites pommes de terre gelées, pensa que s'il avait des gants chauds il prendrait plus facilement son devoir en patience :

— Agnès, dit-elle, voulez-vous donner vos gants à ce cher petit bourgeois puisque vous n'allez pas encore à l'école?

Agnès avança ses mains dont les gants passèrent aux mains de l'écolier qui se laissa faire sans abandonner tout à fait son sanglot qui faiblit pourtant un peu. Pour lors, madame Aldenhoff lui demanda où il demeurait, son nom et celui de sa famille.

— Je suis Tiotio l'Aurel, dit-il, et mon père s'appelle Foid'homme ; mon père veut que j'apprenne tout de suite à lire et à écrire, pour écrire le charbon... et l'on m'envoie toujours à l'école au pont Saint-Jacques...

Tiotio ajouta qu'il voudrait que huit heures ne vinssent qu'à midi.

— Alors j'aurais le temps, dit-il ; mais je n'ai pas le temps... Je n'aurai jamais le temps !... Et il se remit à pleurer.

Madame Aldenhoff en était si affectée qu'elle cherchait le moyen de calmer une telle peine quand Ferdinand apparut, lisse et brillant comme un rouge-gorge, et beau de tout son courage, heureux de traverser la bise et de marcher presque en dansant sur la neige. Il est vrai qu'il était bien couvert et qu'il avait bien déjeuné. Madame Aldenhoff le voyant ainsi ne put s'empêcher de dire en l'examinant avec satisfaction :

— Il a l'air d'un dauphin.

Mais ne voulant pas exciter l'orgueil de Ferdinand qui ne pensait à rien, elle lui demanda pourquoi il laissait pendre ses gants aux boutons de sa roquelaure au lieu d'y fourrer ses mains nues et luisantes :

— Les gants ! dit-il, ils enferment le froid, et m'empêchent de jouer des écalettes (cliquettes).

Et s'emparant avec autorité des mains d'Agnès, il les fit entrer dans ses gros gants moufflés de renard fin.

Madame Aldenhoff eut l'espoir d'en faire le consolateur de Tiotio, car les enfants s'entendent seuls et se consolent mieux entre eux. D'ailleurs Ferdinand avait ses poches enflées de ces bonnes choses qui aident à apprendre le latin, tandis que Tiotio l'Aurel n'avait dans son panier qu'une pauvre *tartine* de pain bis bien sec.

— Tiens, Ferdinand! dit madame Aldenhoff, tandis que ce dernier s'approchait content de voir Agnès en plein vent. Tu vas du côté où ne voudrait guère aller Tiotio l'Aurel qui a froid, et qui n'aime pas l'école. Donne-lui l'exemple et pousse-le en chemin : il prendra patience et n'aura plus froid.

Ferdinand fit un signe de bonne volonté et dit à l'autre :

— Viens, nous courrons... Voilà une pomme...

— Une superbe pomme! fit observer madame Aldenhoff, à l'enfant stupéfait qui prenait goût à la conversation.

— A présent, courons! et tenons-nous la main comme les chevaux, répondit Tiotio encouragé.

— Non, comme ça, repartit le voisin d'Agnès en s'alignant côte à côte. Sur quoi tous deux s'enfuirent

au galop vers le pont Saint-Jacques, tellement qu'il n'y avait rien de plus amusant à voir, et qu'Agnès en fut tout à fait réjouie.

—

X

JUST ET AGNÈS EN VOYAGE POUR ALLER CHERCHER LA LIBERTÉ [1]

. . . . Puis-je savoir ce qui me procure l'avantage de vous rencontrer à cette heure, en habits de voyage, hors des portes de la ville? Toi, Just, qui parais t'être mis à dessein sur la défensive avec ton casque en papier d'or et ton baudrier de même étoffe, parle. Voilà

[1] Tout enfant, Marceline était en effet partie à pied pour aller chercher la liberté. C'était la divinité du moment que cette liberté. M. Desbordes, qui tenait cachés sous la pierre de son foyer les titres de noblesse et de propriété d'une grande famille alors expatriée, parlait avec respect de la liberté, et cette grande figure était restée pure et sainte pour tous les siens. L'image qu'un paysan avait pu se faire autrefois d'une reine, n'était pas plus fantastique que celle qui se présentait à l'esprit des enfants quand on leur parlait de la nouvelle Notre-Dame de Délivrance, vers qui tous les cœurs naïfs s'étaient un moment tournés. Plus tard, dans un récit resté incomplet, Marceline a rappelé ce trait d'illusion charmante de ses jeunes jours. Elle avait déjà l'intelligence secrète de la vraie charité, la charité personnelle. Le dévouement

de plus un sabre de bois qui sent le soudard d'une lieue. A quelle intention par ce temps magnifique et sur cette route où l'on n'entend plus que les oiseaux chanter?

— C'est pour Agnès qui est petite, mon oncle, et qui a peur des loups; nous allons là-bas chercher la liberté.

— Ah! diable! dit l'oncle Jean qui avait déjà fait son tour de France et qui savait à quoi s'en tenir sur la liberté en question. Où croyez-vous donc qu'elle soit la liberté?

— Elle est à Paris, mon oncle, et voilà son portrait, répondit Just avec une entière confiance, en montrant le médaillon qui pendait au cou d'Agnès, tenu par un large ruban tricolore.

— Et vous y allez aussi, ma petite amie?

— Oui, mon oncle Jean!

— Vous me donnez vraiment envie d'en être, dit-il, et, regardant machinalement l'énorme médaillon, il vit en effet sous la figure enluminée le nom de l'ar-

qui l'a portée toute sa vie à voir un créancier dans un malheureux, remuait déjà sa poitrine et semblait la pousser en avant.

Voici le fragment, malheureusement bien court, de ce récit. Nous le donnons parce qu'il y a là un trait de caractère, et parce qu'il explique l'élégie dédiée à *la Vallée de la Scarpe:* Elle et son frère, autre naïf, sont déjà en route, et rencontrés par l'oncle Jean.

tiste et celui de la rue où se trouvaient ces images à la mode.

— Et qu'en ferez-vous après l'avoir trouvée?

— Nous la rapporterons au prisonnier de la tour Notre-Dame.

— Vous le connaissez?

— Oui, nous le voyons passer ses mains à travers les barres, et il nous envoie ses amitiés quand Agnès lui fait la révérence.

Le cœur d'Agnès commençait à se gonfler sans qu'elle pût articuler une parole.

— Mais saurez-vous le chemin pour aller et revenir? insista l'oncle Jean.

— Nous demanderons, mon oncle, et si vous voulez venir avec nous, vous nous ramènerez avant le coucher du soleil.

L'oncle Jean ne put se défendre d'être attendri des bonnes intentions des voyageurs; mais jugeant à propos de remettre l'exécution du projet à une autre fois, il songeait en lui-même au moyen d'en détourner les enfants sans les affliger, lorsqu'il aperçut un officier de hussards, cheminant à cheval sur la route et qui logeait, dans ce pays de guerre, chez le riche propriétaire du perron doré, père de Ferdinand. Le parti de l'oncle Jean fut pris à l'instant même. Conduisant

les enfants vers le colonel qui le saluait cordialement, il se découvrit, et lui raconta en ces termes le projet de voyage des petits Flamands, et le motif qui le leur faisait entreprendre :

— Voici, dit-il, monsieur le colonel, deux enfants saisis de l'amour de la liberté, qui ont mis dans leur tête d'aller la chercher à Paris, où l'on assure qu'elle habite en ce moment. Vous devez savoir de plus que ces innocents n'ont pas d'autre intention, dans cette grande entreprise, que de rapporter la liberté à un pauvre diable enfermé dans la tour Notre-Dame, pour avoir manqué à l'appel : ce qui fend le cœur des petites créatures. Si j'osais, comme votre humble voisin, et comme oncle du frère et de la sœur entraînés dans cette grande aventure, vous prier de faire sortir ce pauvre soldat, vous épargneriez un voyage lointain à ces jeunes chevaliers errants qui vont se perdre peut-être dans la capitale sans un liard dans leur poche. Vous sauveriez de plus à madame Aldenhoff la surprise du départ de ses enfants, qu'elle doit déjà chercher en ce moment avec d'affreuses inquiétudes.

Le colonel de hussards, que les enfants regardaient de tous leurs yeux, prit la main du jeune peintre et lui dit qu'il croyait pouvoir promettre la liberté du soldat, en considération de ses défenseurs. Sur ces

propos qui les amusaient, en dépit de l'air grave des quatre auditeurs arrêtés sur la route, il souleva doucement Agnès de terre, et la plaça devant lui sur son cheval, la ramenant ainsi comme en triomphe à sa ville natale, mais au petit pas pour ne point s'éloigner de Jean qui tenait Just par la main. Just, émerveillé de voir Agnès à cheval, et le soldat en bon train de sortir de la tour, marchait fièrement entre son oncle et le cheval dont il n'avait pas peur.

Le soleil dardait ses fils d'or brûlants sur leurs têtes et les cuisait ; la moisson s'inclinait devant eux ; Just, frôlant les tiges, égrénait les bleds, et les paysans, en voyant luire l'épaulette sur le cheval qui portait Agnès, enfonçaient leurs faucilles dans la terre et soulevaient lentement leur chapeau, pensant mille choses du groupe qui s'en allait d'un pas solennel vers la ville.

— Ah! ah! disait Just, le paysan voit que mon oncle connaît le colonel ; il voit que je suis le frère d'Agnès assise sur le cheval du colonel, et il ne courra plus sur moi avec sa fourche en l'air quand je traverserai le champ de pommes de terre pour m'amuser, ah! ah!

Il n'était pas mal ambitieux le petit Just.

XI

RAPHAYETTE

— J'aime Raphayette quand il danse, dit un jour Agnès, et qu'il touche à la soupente. J'ai très ri toutes les fois qu'il a dansé, ma grand'mère. Viendra-t-il bien?

—Il n'y a rien d'impossible, Agnès.

— Mais d'où vient-il, quand il vient, ma grand'-mère? Il est si grand! D'où est-il donc venu comme cela?

— Mon Dieu, Agnès, il est venu, voilà tout, avec son violon, son chapeau en pain de sucre, couvert de fleurs, de rubans et de médailles. Il ne parle qu'en chantant, et monte jusqu'au plafond pour plaire aux familles dont il réjouit les enfants. Il se contente de peu et comme il ne mange guère, il emporte en silence dans un sac ce qu'on lui donne. On ne s'informe jamais à un si bon passant d'où il vient ni où il va; et s'il ne veut pas le dire! jour de grâce! où serait l'hospitalité? S'en souvient-il lui-même d'où il vient? Pauvre âme! Tout ce qu'on sait, c'est qu'il est

Italien, qu'il bégaie quand il veut parler, et jamais quand il chante. Jamais je n'ai vu personne sauter si haut ni d'un air plus résolu !

Toute la maison l'attendait avec une égale impatience, car on calcula qu'il ne serait pas longtemps sans passer par la ville. Et comme il arrive quelquefois qu'en parlant de quelqu'un, il se présente tout juste pour répondre, on entendit dans la rue des cris d'enfants où se mêlait le nom de Raphayette : Raphayette! voilà Raphayette ! C'étaient les cris de joie d'une vingtaine de garçons disposés à s'amuser de tout et qui couraient au devant d'un joueur de violon. Le nom de Raphayette! Raphayette! devenu plus distinct apprit à tous les voisins que Raphayette entrait par la porte Notre-Dame. Une émotion musicale ne manquait jamais de faire accourir sur leurs portes les habitants plus ou moins occupés de ce quartier silencieux. C'était même une occasion de rapprochement des deux rangs de la rue qui prenaient volontiers ce prétexte de repos et qui, s'étant mêlés, ne se quittaient guère sans s'être mutuellement raconté leurs affaires, leurs soucis et le prix des denrées.

Raphayette était un musicien vagabond qui réapparaissait à différentes époques dans les cantons paisibles de la Flandre, à la grande satisfaction des mères et

surtout des petits enfants qu'il faisait danser au violon, en gambadant lui-même sur les aigres mesures de ses rondes endiablées. Il plaçait une confiance sans bornes sur le besoin que les enfants ont de sauter au son de quelque instrument plus ou moins fêlé. A l'état d'écorcheur d'oreilles, il faisait bien de rester en Flandre. S'il se fût avisé de retourner en Italie où il était né, Raphayette eût été conduit de brigade en brigade jusqu'à la frontière. Son violon n'était pas faux, mais il était d'une aigreur étonnante; il écorchait les oreilles avec une sincérité qui faisait bondir les enfants. Les petits Flamands, d'une nature peu nerveuse, riaient à tomber par terre en écoutant les cris aigus que Raphayette mêlait aux sons du violon, et ils étaient pleins d'admiration pour les hautes gambades de ce grand corps, quand il heurtait le plancher avec son chapeau pointu comme un pain de sucre, chargé de rubans de toutes sortes.

(La scène qui suit se passait chez madame Aldenhoff où Raphayette donnait une représentation; cette scène manque dans le manuscrit. Il en reste cependant ce court fragment.)

Il y avait dans la maison d'en face un petit garçon qui s'était fait la veille une bosse à la tête. On l'avait

coiffé de compresses de vulnéraire, pour prévenir les suites dangereuses de sa chute, et il était couché tout enflé. On le vit tout d'un coup apparaître en chemise au bord de la chambre, la tête entortillée d'un mouchoir de poche de son père, qu'il avait demandé instamment pour guérir, et aussi de bandes de lin, le tout retenu par un joli ruban de sa chère maman, ce qui l'aidait à prendre patience sur son oreiller. Mais le nom de Raphayette venait de l'électriser, et, sautant hors de sa petite couchette, il était décidé à tout plutôt qu'à ne pas voir le chapeau pointu de Raphayette.

Sa mère poussa un Jésus Maria! lamentable en le voyant ainsi demi-nu et tremblottant; mais Marie-Josèphe qui assistait à la naissance de tous les enfants de la rue Notre-Dame, et les connaissait comme ses poches, prit le mal-coiffé dans ses bras, et l'enveloppant avec son tablier large et bleu : « Il verra comme les autres, » dit-elle en regardant la mère à qui elle clignait des yeux riants. Sur quoi la mère, qui, comme toutes ses voisines, avait une confiance illimitée dans Marie-Josèphe, lui laissa la surveillance de son garçon, n'ayant plus que le courage de dire :

— Ce n'est pas raisonnable, Mais enfin Marie-Josèphe, je me fie à vous.

XII

JUST ET LA DAME DANS LE RUISSEAU

Toutes les morales et les exhortations de madame Aldenhoff n'empêchaient pas Just de se laisser choir par-ci par-là sur le nez, d'ouvrir sa cloche en deux, ou de perdre un gant ou un sabot. Mais l'empressement loyal qu'il mettait à en rapporter les débris, insignes irrécusables de sa profession d'écolier, lui assurait l'accueil le plus indulgent de sa grand'mère.

Ce jour-là, Just, ruisselant comme un chien de Terre-Neuve, ses mains à distance de sa roquelaure pour n'y pas toucher, entra précipitamment et dit à madame Aldenhoff qui lavait des pommes de terre :

— Vous ne savez pas, ma grand'mère?

— Dis toujours.

— Il y a une grosse, grosse dame qui passait dans le Canteleu...

— Quand passait-elle ?

— Tout à l'heure... Elle a voulu enjamber le ruisseau pris par la glace. La dame a glissé, comme cela... et elle s'est assise dans l'eau glacée sans se faire de

mal, parce qu'il y avait beaucoup de neige. Voilà M. Jonkey qui sortait avec précaution de la ruelle Pépin, conduisant mademoiselle Rodolphine. Et voilà mademoiselle Rodolphine qui pousse un grand éclat de rire en voyant la dame avec sa belle robe de soie assise au milieu du ruisseau.

— Est-ce tout?

— Non, M. Jonkey s'est mis en colère contre mademoiselle Rodolphine et l'a appelée vilaine.

« — Marchez, marchez, mauvais cœur! a-t-il dit. »

— Comme s'il y avait de quoi rire en voyant une pauvre dame par terre! Et il a levé sa canne à pomme d'or en poursuivant mademoiselle Rodolphine qui riait toujours en s'enfuyant.

— Et la dame?

— La dame a ri de voir que M. Jonkey la laissait là.

— Et toi?

— J'ai voulu ôter la dame de sa place, mais elle était très-lourde, et bien bonne. Elle m'avançait ses mains parce qu'elle n'osait pas les mettre par terre. Nous avons tant fait qu'elle s'est remise sur ses pieds; mais elle était lourde! Elle retombait toujours, d'autant plus qu'elle riait... et j'ai roulé deux fois avec elle dans la neige. Voyez ma cloche.. et mon sabot...

— Miséricorde! allons, lavez! pauvre mère, lavez!

cria madame Aldenhoff en voyant pendiller la roquelaure de Just en lambeaux mouillés. Mais viens que je t'embrasse; tu as fait ce qu'il fallait, et cela vaut mieux que dix roquelaures et que dix livres de savon. Je recoudrai la tienne quand elle sera séchée.

— M. Jonkey est bien méchant d'avoir laissé cette dame dans l'eau.

— Bah! il t'a laissé le plaisir de faire ton devoir; de quoi te plains-tu?

Et Just, étalant sa cloche devant l'étuve, santa sur une jambe, car son sabot s'était cassé dans la bagarre :

— Tu comprends, Just, qu'ayant cassé ton sabot pour un bon motif, tu ne seras pas grondé. Je t'aime bien!

Un moment après, Just, les vêtements à moitié secs, se racontait une histoire à lui tout seul.

XIII

FOUFETTE

La vue du sommeil d'Agnès aurait rendu le sommeil : il avait tant de sécurité. Madame Aldenhoff avait cou-

tume de dire, quand on voulait réveiller les enfants, qu'il fallait leur laisser boire tout leur sommeil, parce qu'étant pur comme leur esprit, il valait autant que du lait pour les nourrir. Elle ajoutait que les soucis les réveilleraient bien assez tôt tout seuls. En effet, le sommeil d'Agnès était doux comme un ruisseau de lait. Il n'avait encore été hanté que par les choses innocentes de sa connaissance: les pigeons des toits, les abeilles qu'elle avait vues l'été passer sur le rang pour aller aux jardins nombreux de la rue Notre-Dame, et le chant de son oiseau. Si l'ombre des chats y pénétrait, ce n'était pas à titre de mauvais présage, comme le disent mal à propos les expliqueurs de songe; c'était seulement pour regarder dormir Agnès, en murmurant discrètement comme s'ils causaient. Sympathique et discrète, Foufette surtout méritait d'occuper une place dans cet intervalle de la vie entre ciel et terre; car, n'ayant jamais été maltraitée, tout au plus légèrement contrariée par les coquilles de noix du bon Just, Foufette avait contracté quelque chose du tempérament des maîtres de la maison, et une ressemblance assez frappante avec leurs manières lui attirait immédiatement la bienveillance des visiteurs qu'elle recevait très-bien, sans sauvagerie et sans importunité.

Au goûter, il y avait invitation formelle pour Foufette et la poupée. Le chat mangeait, la poupée restait impassible, et Agnès doublait la portion du chat, lui disant que c'était de la part de la poupée qui n'avait pas d'appétit. Le miaulement de Foufette servait de remercîment.

— Mais, disait Just écoutant cet entretien à trois, pourquoi dis-tu tant de choses à cette bête qui ne t'entend pas ?

— Elle m'entend et elle me répond, repartait Agnès.

— Tu le crois; eh bien, pas moi. J'entends seulement qu'elle file, comme dit ma grand'mère.

— Ah! Just, tu ne peux pas comprendre, parce qu'elle a un défaut de prononciation : moi, j'y suis accoutumée.

Et Just n'insistait pas, car il avait des affaires qui l'occupaient tout entier.

Ce chat vivait de bon accord avec l'oiseau sans chercher à franchir la distance qui séparait le dessus d'une armoire de ménage où couchait Foufette du mur où chantait Iris. Il lui était même arrivé, un jour que l'oiseau voltigeait par la chambre, de le porter sur son dos où vint s'abattre palpitant le petit chanteur. Agnès n'en préjugeait rien d'alarmant, mais sa

grand'mère ne sachant trop qu'en penser et craignant que l'instinct ne s'éveillât tout à coup dans la petite bête mielleuse, saisit prudemment Iris qui commençait à gazouiller sa liberté sur la tête immobile de Foufette, et le réintégra par charité dans sa cage, où le mouron frais, l'eau pure et l'exquise propreté le consolèrent de l'interruption de son pèlerinage.

Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que Foufette se promena longtemps en rond sous la cage, le nez en l'air en signe d'invitation, on l'eût dit, et le dos monté aussi haut que possible comme s'offrant à une nouvelle échappée du petit camarade. Agnès, touchée de cette politesse de son chat, dit à Just :

— Vois comme Foufette fait le bœuf gras pour amuser l'oiseau !

— Je ne sais pas trop si c'est pour cela, répondit son frère déjà moins confiant, et d'ailleurs occupé d'apprendre par cœur une énigme dont il voulait étonner Ferdinand.

Il adorait les énigmes et les surprises.

— Sois-en sûr, dit Agnès, en écoutant ravie le miaulement de son chat.

Quand Foufette étend ses jambes nonchalantes de-

vant l'étuve, elle y va de tout son cœur, à la fois voluptueuse et lâche, et allongeant sa tête autant que faire se peut au bout de son corps, elle s'amincit et prend la dimension d'un collier d'hermine qui a des yeux. Son regard s'allume en contemplant l'oiseau qui saute ou rêve sur son bâton, tournant de tous côtés sa petite tête sans se douter le moins du monde qu'il est le point de mire de qui que ce soit, pauvre encagé! Et, à propos de cage, on est forcé de s'avouer que rien n'est parfait sous le ciel puisque dans cette maison, qui semble habitée presque par des saints et des séraphins, on peut être frappé en entrant du triste aspect d'une cage habitée par le prisonnier le plus innocent[1].

[1] Au moment de disposer des fragments qui précèdent, esquisses inachevées auxquelles nous n'avions d'ailleurs pas le droit de toucher, il nous a paru dur de rejeter dans l'oubli des traits charmants, des peintures vives et vraies, d'autant moins indifférentes que ce sont des souvenirs de l'enfance de l'auteur. Ce dernier titre leur donne un prix qui ne nous permettait pas, nous l'avons pensé sincèrement, de les sacrifier, encore moins d'y substituer un dénouement de notre invention.

GINO

OU LE DANGER DES FLEURS

UNE JEUNE MÈRE

Gino Pardo, belle et forte fille de quatre ans, rôdait seule un jour au fond du jardin de sa mère. Elle étendait ses bras nus et bruns, tantôt sur sa tête, tantôt devant elle, avec l'instinct satisfait d'une liberté innocente. Surveillée de loin par sa mère et par un vieux jardinier qui l'aimait comme ses fleurs,

la jeune créature, folle des soufiles impétueux de l'air, dansait parmi les arbres chargés de fruits, en écoutant les oiseaux s'égosiller sur les branches. C'était le mois où les plantes, même en France, répandent leurs parfums les plus subtils; et l'enfant, qui en froissait quelques-unes dans les bonds d'une danse peu régulière, les respirait jusqu'au fond de sa tête. Mais en plein vent, durant le jour, au milieu de l'atmosphère la plus embrasée, l'haleine des fleurs n'a rien de redoutable, et la petite Gino, qui s'en nourrissait impunément chaque matin dans ce jardin spacieux et parfumé comme un coin de l'Espagne, n'en était que plus fraîche et plus robuste. Tout à coup elle s'arrêta saisie d'étonnement devant un haut rosier où fourmillaient les roses. L'inquiète promeneuse venait d'y découvrir une chose si nouvelle pour ses yeux de quatre ans, qu'elle en oublia toutes les autres merveilles du jardin. L'objet de sa surprise était un nid de mésanges à demi-caché sous les feuilles du rosier superbe, et cinq petits becs larges et vivants qui poussaient leurs cris empressés, sortant de cette fraîche alcôve où les avait installés leur mère.

Les oreilles de Gino tintaient non-seulement de ce qu'elle entendait, mais de tout ce qu'elle croyait entendre. Le silence qui semble bruire au milieu

d'un vaste jardin désert, le souffle des feuilles mollement froissées l'une par l'autre, puis les cris incessants des cinq nouveau-nés remplissaient toute cette jeune intelligence et l'absorbaient du bonheur le plus vif qu'elle eût jamais senti.

La mésange descendit bientôt de l'air dans le rosier où l'appelait sa famille, tandis que le nid balancé par les petits criards semblait aussi dire de son mieux : Venez! venez! venez! et la mésange ne manquait pas de venir. Son fin corsage et ses ailes palpitantes se glissaient jusqu'aux oisillons plus bruyants du bonheur de la revoir. La présence de l'enfant curieux dont le visage se mêlait aux fleurs n'intimidait nullement la mère affairée. Elle remplit les becs avides des graines broyées que le sien contenait pour eux ; et, après leur avoir parlé dans un murmure qu'entendent très-bien entre eux les oiseaux, elle tira de l'aile et s'enleva d'un courage renouvelé vers une curée nouvelle. Le nid repu digéra tranquillement et se tut, car la pourvoyeuse avait dit aux petites têtes nues : Attendez! Gino ne revenait pas de son admiration. Sa mère, jeune Espagnole élevée en France depuis l'âge de douze ans au fond d'un pensionnat rigide, et mariée à quatorze avec un jeune homme de vingt-deux retenu souvent loin d'elle par sa position

de consul d'Espagne à Paris, madame Térésa Pardo venait à bas bruit sous les arbres ne sachant que penser de l'immobilité de la petite fille la plus mouvante du monde. Gino ne bougeait pas plus que le rosier qui la tenait en extase. Ses grands yeux noirs seuls descendaient et remontaient de l'arbuste aux fleurs qui levaient gracieusement leurs têtes vers l'abri des oiseaux, et ce spectacle lui donnait bien à penser. L'enfant sentait en elle des élans inconnus pour atteindre le nid où se passait tant d'animation. L'idée de le prendre et de regarder dedans jusqu'au fond lui faisait manquer le cœur. Mais les fleurs formaient à l'entour un cercle infranchissable, parce qu'elle savait déjà que les fleurs sont un peu vivantes et souffrent d'être écrasées. Cette connaissance lui venait du jardinier Ramos, très-versé dans la science des biens de la terre, quoi qu'il n'eût jamais su signer son nom qu'avec une croix. Ayant surpris un jour la petite turbulente qui aidait une tulipe à s'ouvrir avec le bout de son brodequin, et l'ayant instamment priée de n'en rien faire, il avait ajouté dans sa sollicitude pour les plantes : « Vos pieds n'y feraient pas grand mal, car ils ne sont guère plus grands qu'une feuille de lilas; mais votre corps est sur vos pieds, Niña, et vous êtes robuste comme un jeune chêne;

je crois donc qu'il est plus raisonnable de marcher à côté des tulipes que d'enfoncer vos pieds dedans. Elles sont très-délicates, voyez-vous, et le cuir les rudoie trop durement. Gino l'avait compris, sans répondre, mais en caressant doucement la tulipe du bout de ses petits doigts discrets.

Elle s'en ressouvenait encore en ce moment. De plus, le sommet du rosier dépassait de beaucoup la portée de ses deux bras tendus. Elle ne put donc que soupirer, et jamais soupir de Gino n'atteignait sa mère sans la remplir d'émotion. Après qu'elle en eut appris la cause, elle lui démontra doucement que cette forêt de roses était aussi inviolable que son propre berceau, dont elle ne laissait approcher personne impunément quand sa fille y dormait.

Gino, dolente, se laissa conduire aux arbres couverts de fruits qui eussent offert des consolations à des enfants plus affligés qu'elle. Mais en levant la tête pour répondre à leur invitation, elle s'en trouvait à une telle distance que sa mère, la haussant de toute sa force, bien qu'élancée et souple comme un tremble, ne parvint qu'à lui faire mieux voir le fruit sans pouvoir l'aider à le prendre. Elles se regardèrent l'une et l'autre comme deux enfants consternés, et Gino colla son visage brûlant contre celui de madame Pardo,

tant elle était triste de la voir triste à cause d'elle. C'était une âme déjà très-tendre à l'âge où les enfants bégaient encore les paroles dont ils devinent à peine le sens. Pour elle, bien qu'elle devinât tout, elle ne pouvait néanmoins prononcer fermement le nom de sa mère qu'elle appelait *Télésa* ; et ce nom tout amolli sous la langue de son enfant causait à Térésa un frissonnement de cœur dont on ne peut demander le charme et le secret qu'aux mères. Mère, elle persista donc à remonter Gino dans le pommier en se dressant elle-même sur ses pieds délicats, mais elle ne réussit qu'à l'asseoir dans les premières branches, où force lui fut de la laisser suspendue entre ciel et terre.

Le vieux jardinier Ramos, les ayant vues ainsi de loin, se mit à rire, et quitta, plein d'empressement, la vigne qu'il soulageait du poids de trop de feuilles.

— Il faut donc que je vienne au secours ? cria-t-il en se découvrant courtoisement devant ses jeunes maîtresses.

— Oui, Ramos, dit Gino dépitée et charmante. Je suis toujours trop petite pour tout ce que je veux faire. Grandis-moi, bon Ramos, jusqu'à la pomme rouge de là haut ; je veux la cueillir toute seule. Devine pour qui, maman Télésa ?

Et elle agita sa tête en regardant finement madame

Pardo qui n'en demandait pas tant pour l'adorer. Ramos, présentant la table solide de sa large poitrine et tenant avec précaution les petites jambes impatientes de l'enfant, l'approcha du fruit mûr dans l'arbre, et le fruit fut rapidement cueilli par deux mains

à peine assez grandes pour le contenir sans le laisser tomber. Un cri perçant de joie raconta le triomphe de Gino. C'était là le remerciement du serviteur qui s'en allait tout fier après avoir redescendu l'enfant dans

l'herbe. Quand madame Pardo, dénouant un foulard éclatant qui l'abritait du soleil, l'offrit au jardinier :

— Porte-le, dit-elle, en mémoire de ce fruit qui rend ma fille heureuse. Bon Ramos, tu prends tant de peine à l'entour de nos pommiers que nos pommes sont les plus belles que j'aie vues au monde.

— Il faut se rappeler d'abord que c'est le bon Dieu qui fait les pommes, señora, parce qu'il fait les pommiers, répondit Ramos en passant la main sur ses yeux riants. Mais on peut avouer qu'après le bon Dieu, je n'y nuis pas pour les faire grossir ; et il faut, ma foi, qu'elles grossissent ou qu'elles disent pourquoi.

Il faut aussi connaître l'orgueil immense d'un Espagnol et d'un jardinier pour concevoir l'effet que produit sur lui l'éloge ou le blâme de ses œuvres.

— Quant à ce beau mouchoir, poursuivit Ramos en le tâtant délicatement de ses gros doigts, madame peut être sûre, aussi vrai que Dieu a fait madame si bonne... que je vénère madame pire que ma mère...

— Eh bien, Ramos, interrompit gaiement la jeune femme, tu n'as pas tout à fait tort de m'accorder tant de confiance, et, Dieu aidant, je le prouverai.

Ramos ayant cherché quelque temps une belle réponse qui ne lui vint pas, leva son chapeau de paille d'un air militaire, et courut montrer à sa femme le

carré de soie qu'il laissait flotter devant lui comme une banderolle.

Cependant Gino reportait si ardemment les yeux vers la pièce d'eau que bordaient le rosier et les saules que la mère et l'enfant s'y retrouvèrent naturellement ramenées l'une par l'autre avant de quitter les délices du jardin.

Après que l'oiseau redescendu plusieurs fois dans son ménage eut permis à madame Pardo de l'examiner plus attentivement, elle acquit la certitude que c'était une mésange.

— Une vraie mésange, assura-t-elle à l'enfant avide d'apprendre le nom de sa nouvelle amie. J'en ai lu la description dans le livre des oiseaux que m'a donné ton doux père pour t'instruire avec moi, et je reconnais le portrait de celui-ci. Je crois qu'il est venu de sa part dans le rosier pour loger avec nous et t'inspirer le goût de la lecture.

Elles coururent ensemble avec un égal empressement chercher à la bibliothèque le grand ouvrage qui renfermait l'histoire de cette petite chose si importante alors dans la maison de Gino.

Et le jardin fut laissé tout entier à la mésange heureuse.

Ramos apparut sur le seuil de la loge, faisant bril-

ler au soleil les riches nuances du foulard rappelant celles des soies de Grenade si enviées des femmes espagnoles.

— C'est madame qui te l'envoie, dit Ramos, généreux comme un Castillan, donnant à sa femme Aldonza le triomphe de cette grâce nouvelle de sa maîtresse.

La jardinière éblouie resta quelques instants muette devant Ramos; puis elle lui sourit dans le petit miroir qui réfléchissait déjà la parure qu'elle essayait avec empressement sur sa tête et sur ses épaules.

— Oh! madame est aimable à suivre! dit-elle, aimable comme la vie! Vois-tu, Ramos, je ne serai contente que quand je serai morte pour madame.

Ramos ne répondit à cet élan de gratitude passionnée que par un silence approbateur. Il ne trouvait jamais Aldonza plus sa vraie femme que dans son adoration pour leur jeune maîtresse. Elle leur tenait en effet lieu de patrie, et s'ils ne rêvaient que l'Espagne, c'était surtout parce qu'ils devaient y retourner avec elle. Ils pouvaient du reste s'y croire encore tant on la respirait dans cette maison fermée à toute visite intime qui n'en aurait eu ni le langage, ni l'origine. C'était partout dans l'intérieur du logis des vestiges de cette patrie absente, fortement imprimée sur leurs

visages pensifs et dans leurs yeux de feu : c'était aux angles du jardin des madones fleuries et de petits saints dorés ; partout, pendant aux murs, des guitares et des castagnettes dont les sons filtraient à travers les portes et faisaient l'étonnement et le charme des promeneurs : aussi les pauvres osaient y frapper parce que leur espérance entrait par la serrure au son de la musique. Enfin, le chocolat, en permanence jusque dans la loge du jardinier, embaumait le logis de ses parfums salubres de cannelle ou de vanille pour l'épanouissement de l'estomac et du cerveau.

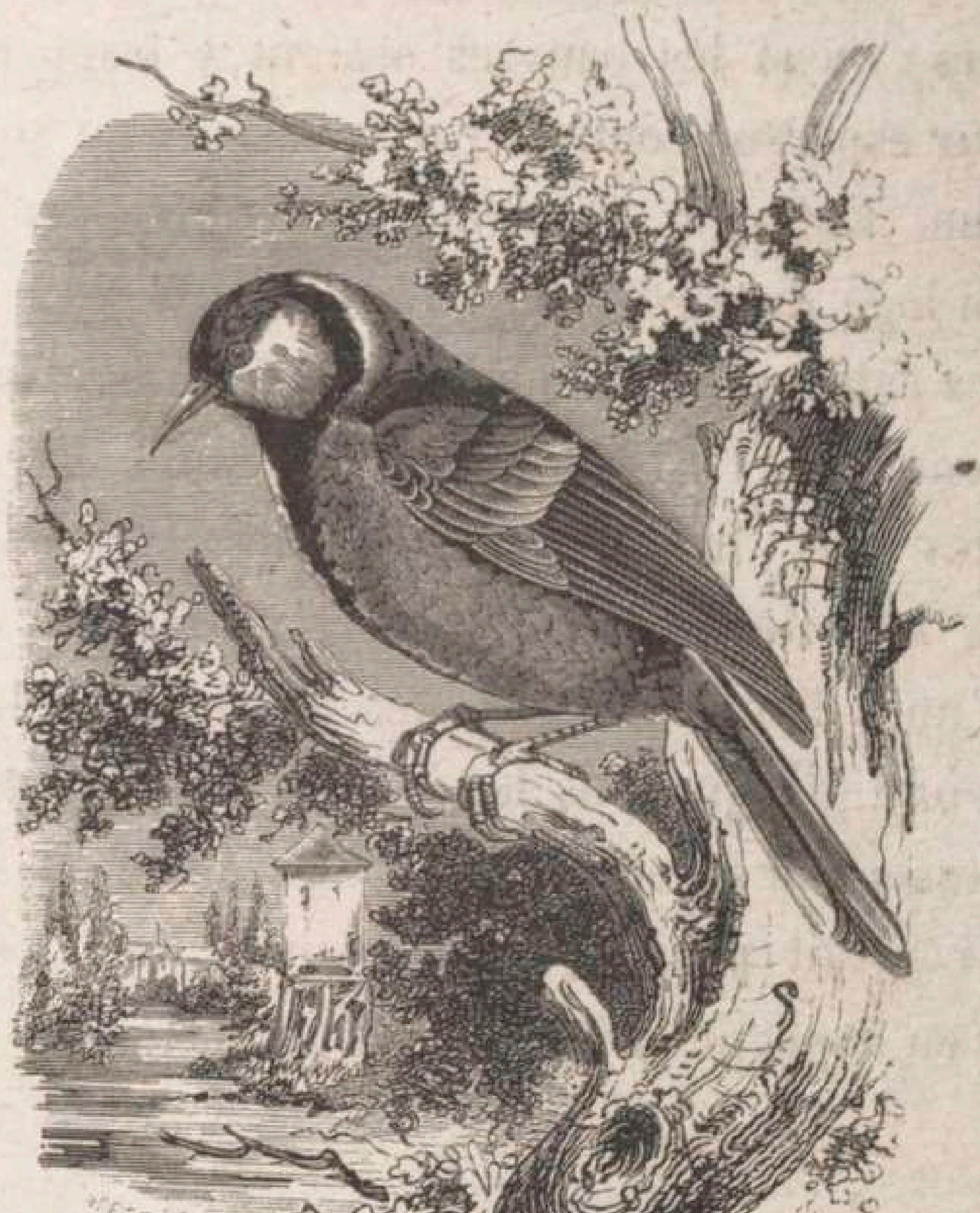
Toutes ces habitudes profondes, transplantées comme les rites d'une religion, unissaient étroitement l'un à l'autre chaque membre de cette demeure où revenait presque tous les soirs le jeune maître avec l'empressement qu'on éprouve de revoir le pays natal.

Ainsi vivait paisible cette maison dont les âmes étaient en Espagne et les corps à Auteuil.

LA MÉSANGE

Debout devant sa mère qui tenait le livre ouvert sur ses genoux, Gino ne perdait pas une parole du récit

qui l'initiait au sort de sa chère mésange. L'histoire de la création du monde ne l'eût pas tenue dans une émotion plus attentive, et le bruit du tonnerre n'aurait pu l'en distraire.



— Ta mésange s'appelle aussi argatilis, poursuivit madame Pardo: ce qui fit pousser à Gino un grand cri de satisfaction.

Puis elle reprit son immobilité pour entendre jusqu'à la dernière ligne du chapitre.

— Vois, dit sa mère, comme cette peinture est ressemblante.

« La robe d'un jaune tendre tranche avec son capuchon d'un noir luisant qui descend devant et derrière à moitié du cou. Un vert d'olive règne sur le dessus du corps et dégénère en bleu sur les côtés et la queue bordée d'un jaune blanc. Elle a des marques blanches autour de ses yeux noirs et hardis. Quelquefois des moustaches autour du bec. »

— Elle en a! Elle en a! interrompit la petite fille en battant des mains.

« Son nid pend à l'extrémité des branches d'arbustes. Ce nid façonné en boule est formé de chanvre et de lin. La mésange est courageuse, agissante, mangeuse d'abeilles et d'insectes nécessaires à sa vie. Son chant est suave et délié. Elle se nourrit aussi de graines, les perçant avec son bec et les tenant dans ses serres aiguës. »

Les petits rires étouffés de Gino témoignaient seuls de son ravissement.

« Si on leur présente une noix au bout d'un fil, elles se suspendent à ce fil et en suivront les oscillations ou le balancement sans lâcher prise et sans cesser de

becqueter le fruit. Mais leur goût se déprave dans l'état de domesticité. Elles y deviennent méchantes et un peu féroces. »

Le regard fier de l'enfant sembla promettre de les défendre et de ne jamais attenter à leur indépendance.

« Elles affectionnent l'ombrage et le parfum du pommier. »

— C'est cela! Le nid est justement près de la pomme que tu viens de cueillir! Tout est merveilleux, vraiment, interrompit à son tour Térésa avec l'étonnement d'une candeur profonde.

— Après! maman Télésa!

« Elles aiment à suspendre leurs demeures près des ruisseaux ombragés de saules, de roseaux, de peupliers et de genêts odorants. »

— C'est vrai! c'est vrai! Mère, le livre sait tout!

« Celle à longue queue est vue fréquemment au bois de Boulogne... » qu'on aperçoit d'ici, interrompit encore madame Pardo. » On l'y entend jeter ses notes chantantes formant ce cri joyeux : Tirelit! Tirelit! »

— Je le sais par cœur. Écoute, maman, dit vivement Gino en l'imitant avec une grâce précise qui surprit sa mère.

« Les nourrissons, couverts d'un duvert rare et fin, d'ordinaire éçlos à la fin de juin, s'envolent bien-

tôt deux à deux pour aller former de nouvelles familles. »

Les sourcils de Gino se rapprochèrent et un nuage passa sur cette lecture.

« A leur arrivée aux demeures choisies, elles sont peu défiantes et donnent dans tous les piéges, lissent leurs nids à l'intérieur avec leur bec et y donnent une charpente nécessaire à leur destination. Il semble qu'elles ont compté leurs œufs avant de les pondre, par la tendresse anticipée qu'elles témoignent pour les êtres qui en doivent éclore, et par les matériaux recherchés qu'elles y emploient : herbes menues, petites racines souples, fragments de mousseline, fil, soie, laine, plume et coton velouté. C'est alors qu'elles suspendent ce nid au bout de branches flexibles, puis le défendent avec intrépidité et mettent en fuite l'ennemi de la faiblesse. Elles se défient alors même de leur espèce, attaquent la chouette avec emportement. Leur action agressive est accompagnée d'un renflement de plumes, d'une succession rapide d'attitudes violentes qui expriment, par des mouvements précipités et avec beaucoup d'énergie, leur acharnement et leur petite fureur. »

Gino tapa des pieds avec transport, puis se remit de nouveau dans l'attitude d'écouteuse intelligente :

« Lorsqu'elles se sentent prises, elles mordent vivement les doigts de l'oiseleur et rappellent à grands cris les oiseaux de leur espèce qui accourent en foule, se prennent au piége et en font venir d'autres qui se prendront de même comme les prenaient les anciens. Ils les attiraient avec de la farine délayée dans du vin. »

— On ne les prendra pas! protesta l'enfant rougissante et valeureuse. Non, les méchants anciens ne les prendront pas! Nous sommes là tous, tous pour les défendre contre eux. N'est-ce pas, maman Télésa? ajouta-t-elle frémissante et décidée.

Enfin qui pourra dire l'enchantement dont la remplit cette lecture? après avoir baisé sa mère avec véhémence, elle emporta le livre près de la pièce d'eau où elle s'assit parmi les genêts, suivant avec son doigt les lignes de la page marquée du signet. Elle les bégayait rapidement comme elle pouvait, à voix haute, pour en instruire les oiseaux du jardin.

— Écoute, Algatilis! lui criait-elle avec sa voix de cigale ardente et sa prononciation rebelle encore au son dur de l'*r* qu'elle changeait partout en *l*.

Depuis ce jour les fleurs et le nid ne quittèrent plus les rêves de Gino. Sur les genoux de sa mère, elle y pensait. Sous ses cheveux touffus, que cette mère lis-

sait et baisait tour à tour, Gino s'élançait vers la mésange nourricière; et le nid balancé dans les roses fit naître à la fin en elle la fantaisie étrange d'être elle-même couchée au fond des rameaux verts, parmi toutes les fleurs plantées à l'entour. Le matin elle n'attendait plus que sa robe fût agraffée, ni ses jarretières nouées pour voler au nid. Elle se sauvait n'ayant qu'un bas ou qu'un brodequin, voire même un soulier mignon de sa mère, le traînant à son pied en courant guetter la mésange, au grand soleil et sans avoir mangé. Madame Pardo qui la poursuivait partout pour lui faire de l'ombre et de la protection, la voyant une fois plus pensive et se parlant à elle-même, s'inquiéta sérieusement de ce qui pouvait à ce point préoccuper sa fille et la rendre ainsi muette comme un poisson.

Cette mère de dix-huit ans à peine, née à la Havane, et de bonne heure orpheline, s'initiait seule jour par jour à ses devoirs, épiant avec une patience infinie les instincts, les grâces et les moindres tristesses de sa petite bien-aimée. Mais elle n'avait jamais eu le bonheur qu'on veillât ainsi sur elle, et personne ne l'avait instruite de tout ce qu'elle brûlait d'apprendre pour le transmettre à son enfant. Idole d'un jeune ménage souvent séparé par les absences obligées de l'époux, ce frais enfant et sa candide mère semblaient s'enseigner

mutuellement la vie, nouvelle pour toutes deux, car Térésa grandissait encore. Aussi ces deux êtres charmants ne parvenaient-ils souvent à s'entendre qu'à force de s'aimer. C'était pour l'une et pour l'autre un besoin impérieux de se voir continuellement, de se réfugier en sûreté de tout, Gino, dans les genoux de sa mère, et sa mère dans les bras de son bel ange gardien. Jusqu'à cette heure, prier Dieu, bégayer l'alphabet dont chaque lettre apprise était payée par un baiser, tresser des couronnes dans le champ pour les suspendre à la madone de l'alcove, apprendre par cœur des boleros pour les danser avec Térésa, était tout ce qui composait encore l'éducation de Gino Pardo. Elle s'élevait au grand air, à la manière des plantes fraîches mais ardentes qui demandent de l'eau vive, du soleil et de l'ombre. Ramos savait cela pour ses fleurs à lui : Térésa s'efforçait de le comprendre pour son unique plante à elle. Mais elle ne le savait pas encore assez!

L'entraînement de Gino vers les fleurs était trop partagé par sa mère pour qu'elle s'en étonnât d'abord. Mais ce matin-là, l'enfant, plus préoccupée devant l'arbuste fascinateur, semblait, comme on l'a dit, parler et vivre en elle-même.

— A quoi penses-tu là toute seule et si longtemps ? lui demanda Térésa.

Gino la regarda profondément ; puis, avec le ton de la confidence :

— Je me raconte une fable, répondit-elle.

— Eh bien, raconte-la-moi aussi, repartit sa mère, s'asseyant à moitié devant Gino, pour n'être pas plus grande qu'elle. J'ai toujours aimé les fables.

— Je t'en raconterai toujours, dit en souriant la petite fille, parce que je m'en apprends de jolies ; et je vois des choses, mais des choses... à te désennuyer quand tu serais plus ennuyée que je ne sais quoi. Écoute !

Et d'un ton gravement enfantin, elle se confia par ces paroles :

« Il y avait une fois une petite fille, qui aimait tant sa mère, qu'elle n'en pouvait plus de l'aimer. Sa mère avait un beau jardin où elle laissait courir son enfant. L'enfant était très-contente et très-sage et s'appelait... chut !... je dirai son nom quand il le faudra. Voilà que dans le jardin il était venu un rosier grand comme papa Fernand; et dans le rosier, il était descendu un oiseau ; et l'oiseau en avait apporté cinq tous petits, sans ailes et sans plumes. Pourquoi les avait-ils apportés dans le rosier du jardin? pour les rendre aussi contents que la petite fille. »

Ici Gino s'arrêta pour regarder encore sa mère, tan-

dis que sa mère l'aidait de sa respiration tant elle avait peur qu'elle ne s'interrompît.

« Bon, reprit l'enfant, voilà que les jeunes d'oiseau étaient plus contents que la petite fille ! Pourquoi cela? Parce que leur lit de mousse, pas plus large que la main d'une petite maman, était dans les roses, bien balancé par des branches vertes, et qu'on voyait le jour à travers, avec cent mille fleurs pour regarder dormir les petits oiseaux... C'est tout ! »

Sa mère la couvrit de baisers et demeura passionnément ravie comme si elle eût entendu réciter une grande chose. On dirait, pensait-elle, que cette petite bouche pleine de lait me raconte des histoires du paradis. Si son père l'écoutait comme moi, il n'aurait jamais la force de la quitter. Oh ! non, il n'en aurait jamais la force !

— Ah ! maman Télésa, poursuivit Gino possédée de son envie, que les petites mésanges sont bien ! et que la petite fille que je sais voudrait aussi coucher comme elles toute une nuit dans les fleurs ! Il n'y a pas de petite fille au monde qui aurait dormi aussi bien que... celle-là. Ce serait tout juste comme si elle était oiseau... devine ?

Madame Pardo se prit à sourire de l'indicible sourire de mère, de femme et d'enfant qu'elle était. Elle

se figura Gino balancée dans son berceau blanc parmi ces rideaux frais, baignée des senteurs divines qui l'attiraient elle-même si souvent au jardin. Qu'eût-elle pu répondre après ce sourire que Gino lisait plus couramment que les lettres de l'alphabet. Mais surtout le cœur de l'enfant battit d'espoir à ces paroles de sa mère :

— Si tu l'avais demandé à Dieu ce matin dans ta prière, peut-être l'aurais-tu obtenu.

— Oh! maman, si je lui disais ma fable? demanda vivement Gino. Crois-tu que Dieu ne s'ennuie pas d'entendre toujours la même chose?

— Il ne s'ennuie pas, non! La voix de l'enfant ne lasse jamais le père. Quand tu lui dirais toujours : Mon Père! que votre règne arrive, que votre volonté soit faite! il ne s'en lassera pas. Parle-lui seulement avec ta voix sincère comme tu me parles... Ah! Gino! Dieu te donnera toutes choses comme je te les donnerais, vois-tu, si j'avais toutes choses!

Et Gino qui regardait attentivement les yeux profonds de sa mère, y posa ses deux petites mains en murmurant:

— Je vois... je vois... Je sais bien ce que je vois!

En effet, le sacrifice des fleurs était résolu.

LA MOISSON DES FLEURS

— Serai-je donc moins tendre qne la mésange? disait Térésa, tandis que Gino, surveillée par sa bonne

buvait le lait du soir et se laissait nouer sa coiffe pour dormir. Serai-je moins prévoyante que cette couveuse du rosier? poursuivait-elle en descendant seule et résolue au jardin, armée de longs ciseaux et traînant

une grande corbeille par les allées. Oui, nous devons suivre l'exemple des plus petits animaux qui sont nos maîtres en beaucoup de choses, en maternité surtout. Eh bien ! mon adorée Gino ne sera pas moins fortunée qu'une mésange. Elle se ressouviendra toujours de son premier vœu rempli par le sacrifice de toutes les fleurs de sa mère.

Elle mit en effet toutes ses forces à dévaster le rosier magnifique, et coupa toutes ses fleurs à cent feuilles gonflées de leurs parfums exquis, n'y laissant de feuillage que ce qu'il en fallait pour défendre du soleil *brûlant de juillet* le nid des frêles oiselets. Bien qu'elle ne pût regarder une fleur avec indifférence, le sens divin du respect de leur existence ne surmonta pas le désir de combler un vœu de sa fille. Et puisque Gino était altérée de fleurs, les fleurs furent coupées sans que sa mère leur fît grâce. Elle les eût arrachées à la moindre résistance pour apaiser plus vite le fiévreux caprice de l'enfant; pleine de zèle et de foi, elle fût descendue dans l'eau pour les atteindre, eussent-elles été plantées sur le bord escarpé de quelque large rivière.

Ainsi fut faite la moisson des fleurs. Narcisses, œillets, jasmins et roses, tout y passa. Térésa rentra triomphante, charriant les fleurs coupées que le jour

mourant semblait plaindre, mais qui allaient rendre Gino ivre de joie comme une mésange.

Ramos, occupé depuis le matin alentour des espaliers de ses vignes, ne se doutait guère de la dévastation de son empire. Ce ne fut qu'en venant puiser à la pièce d'eau pour arroser le parterre qu'il vit avec une soudaine frayeur de grands ciseaux et des branches vives semées dans l'allée déserte. Un soupçon de jardinier parcourut son corps, et sans avoir articulé une parole, il se précipita *du côté du jardin*, là où tous les rêves de l'Orient renaissaient depuis quatre ans sous ses mains patientes. Une sueur froide rendit son front pâle tout moite, et sans entendre lui-même s'il parlait où s'il criait au voleur :

— Sangre de Dios ! s'écria-t-il en s'adossant pétrifié contre un mur dont il brisait les lierres.

Ce fut sa seule imprécation dans ce désastre silencieux. Il n'avait pas trop de ses forces en effet pour supporter son outrage. Cette appréciation ne peut être comprise que de ceux qui auront connu Ramos. Les tubéreuses, les lis, les jasmins et le reste lui causaient sans doute des regrets amers, et ses vieux nerfs en étaient cruellement torturés ; mais tout s'effaçait pour lui devant la perte du rosier de Hollande, le plus opulent que l'on ait jamais décrit dans les an-

nales des roses. Cette merveille imposante dont sa science était en quelque sorte couronnée, ce phénomène en pleine floraison répandant ses largesses à mille pas hors des murs attirait en effet tout ce qui avait une âme dans le village. Il ressemblait au millionnaire généreux qui répand avec profusion ses bienfaits, gardant au creux de son cœur le secret de les renouveler encore, droit délicieux des rosiers et des bons riches. Ramos tout blême le considérait à cette heure sans feuilles ni fleurs, pareil à un foudroyé. Aussi dès que le pauvre jardinier sentit remuer son cœur et qu'il put recouvrer un peu ses jambes, il se détourna de cette gloire insultée et revint la tête basse, enfoncée dans sa blouse qu'il avait été obligé de desserrer par manque de respiration, puis il consulta une bouteille de Xérès tenue en réserve pour la fête des jardiniers afin de se rendre compte de ce qu'il soupçonnait sur ce haut attentat. Sa femme ne sut jamais exactement s'il ne la but pas tout entière tant elle le vit marcher rapidement et de côté, en homme qui n'est pas maître de lui-même, quand il essaya d'aller arroser les plates-bandes qui n'avaient pas été déshonorées.

Une réflexion inattendue lui fit attribuer ce coup hardi à quelque traître, ennemi secret de sa nation

et de sa loge, qui voulait sa bonne place au soleil. Alors, sa colère moins contenue par l'action du breuvage qui fait circuler le sang comme de l'eau bouillante, lui sortit du cœur dans un flot de jurons oubliés dont il avait fait un grand usage durant son service militaire à la Havane. Quant à la façon de traiter l'envieux une fois découvert, ce point le regardait seul et il y songea une partie du soir assis contre l'armoire, les yeux fermés en manière de repos. Tout à coup son ancien uniforme de *guerillero* avec tous ses accessoires tirés d'un vieux bahut les renfermant comme des reliques quoique mangés aux vers, et qu'il revêtit à moitié, rendit à Ramos une fermeté taciturne dont sa femme, qui le regardait faire avec étonnement, fut en même temps alarmée et fière. Il en était ainsi parce que le jardinier venait de se trahir par cette exclamation sourde : « Un Ramos ! » C'est pourquoi sa femme se sentit la rougeur de l'orgueil au visage en songeant que ce nom était le sien. Que pouvait-elle penser en elle-même, sinon ceci : « L'envieux qui veut abattre mon mari finira mal. Il finira très-mal! »

Mais comment Ramos allait-il apprendre cette nouvelle à madame ? Que penserait-elle de sa surveillance en découvrant l'affront fait au jardin de ses maîtres ?

Il est inutile d'ajouter qu'il fût mort avant d'oser prêter à sa maîtresse cette action violente. Ce n'était pourtant que trop cette chère et imprudente maîtresse!

LA NUIT DES FLEURS

Quand Gino fut amenée devant ce dôme embaumé et qu'elle y monta sous les rideaux enviés des mésanges, elle ne put que regarder sa mère et lui tendre les bras, car son ravissement n'était pas de ceux qui parlent. Frôlant de ses mains reconnaissantes les bouquets et les feuilles qui lui caressaient le visage, admirant l'éclat de son berceau resplendissant, elle se promit tout bas de rester pendant huit nuits sans dormir et elle fit des couronnes. Une pour sa mère qu'elle lui mit sur la tête en la baisant; une pour son père Fernand, voulant la voir attachée à son grand portrait; une pour la madone blanche, aux pieds de laquelle Télésa la suspendit. Gino alors s'absorba dans l'accomplissement de tous ses souhaits. La lampe d'albâtre d'un côté, de l'autre, d'abondantes bougies

frappaient de tant de lumière les fleurs de son berceau qu'elle demeura sans voix, n'ayant plus que des yeux et une âme pour admirer ces choses. Les flambeaux, à peine amortis par les tentures de mousseline derrière lesquelles ils brûlaient, lui semblèrent la lune et les étoiles entrées dans la chambre pour passer la nuit avec elle. Soudain, comme enfiévrée, elle parla dans le buisson ardent; elle parla, parla sans s'arrêter, faisant tout haut des rêves que sa mère ne pouvait se lasser d'écouter. C'était surtout l'étonnement de son père qui préoccupait l'enfant, et qui, deviné d'avance, lui faisait jeter de longs rires sanglottants. Après quoi, comme baignés d'ivresse, ses yeux charmés s'appesantirent, n'entrevoyant presque plus sa mère penchée sur elle, la balançant toujours légère comme un oiseau.

— Non! s'écria tout à coup Gino d'une voix énergique. Je ne dors pas! je ne veux pas dormir! Toi non plus, n'est-ce pas, maman Télésa?

Mais les esprits s'enfuyaient et ses mains se joignirent comme elle essayait encore de murmurer :

— Je ne veux pas, mon Dieu! quand mon père...

Alors elle s'en alla prier dans le sommeil : Gino dormait.

Recueillie devant son innocente imprudence, Térésa

put la contempler longtemps et, voulant elle-même prolonger ce bonheur, bien qu'il fût plus de minuit, ce qui est tard à la campagne, elle garda ses habits pour s'élancer à chaque instant et admirer sa fille sous son baptême de fleurs. S'étant jetée enfin sur son lit sans en soulever les couvertures, elle envoyait encore à travers la chambre les regards accablés de ses longs yeux brillants vers la petite dormeuse, dont le souffle n'arrivait plus que par intervalle jusqu'à elle.

L'illumination prolongée dans la chambre, où respiraient ensemble une femme, une enfant et tant de fleurs, surchargeait l'atmosphère d'une vapeur trop étouffante pour n'y pas répandre le vertige. Térésa l'éprouvait par degrés et tombait sous l'empire d'un rêve tellement semblable à la vérité qu'elle ne croyait pas dormir au fond de son hallucination. Suivant le rêve, elle n'était pas étendue sur son lit, mais penchée à la fenêtre d'où elle voyait son jeune mari tourner silencieusement autour de la pièce d'eau. Il y regardait Gino nager avec les cygnes et les cygnes la porter sur leurs ailes. Le frais scintillement du bassin l'attirait elle-même, tourmentée qu'elle était d'une grande soif.

On eût dit que la vue de cette eau claire lui offrît à boire et soulageât ses yeux des éblouissements qui les

sillonnaient. Elle voulait et ne pouvait tendre les bras à Fernand, qui l'invitait à le rejoindre; elle voulait et ne pouvait dire . « Que l'on m'aide donc à descendre... à toucher le gravier que l'eau mouille... et les joncs qui ruissellent... Ce doit être si froid, si bon ! Que l'on m'y porte!... » Et, ne pouvant parler, elle attachait ses regards altérés sur l'eau frappée par la lune, puis recommençait d'essayer à crier : « Je veux descendre, je veux tremper mon front dans l'eau. Mes tempes sont si serrées par la couronne de ma fille! » Alors elle crut entendre Fernand monter à sa prière et frapper sourdement à la porte ; puis, voulant sortir, elle cherchait une issue sans la trouver, en tâtant la muraille qu'elle ne reconnaissait plus. Et la vapeur grise s'immobilisait en lambris et... horreur ! les lumières étaient noires, les serrures étaient sans clefs. Elle en ramassait péniblement par terre, mais sitôt qu'elle les tenait dans ses mains, elle ne savait plus qu'en faire, parce que les clefs se changeaient en fleurs et en plumes de mésange. Cependant son mari continuait à frapper plus fort en appelant : « Térésa ! ouvrez ! ouvrez ! ma chère Térésa ! » tandis que tout se transformait en obstacle et sans qu'il lui fût possible de crier, car la voix lui mourait sur les lèvres. Et voulant courir, elle se heurtait contre une foule de fleurs à voix humaines

qui prétendaient sortir avant elle. Alors elle s'indignait puis s'effrayait de rire, n'ayant plus envie que de pleurer.

Bien résolu de passer la nuit en sentinelle sous les arbres, Ramos errait alors au fond du jardin, regardant sans cesse du côté du perron que surmontait la chambre de ses maîtres. Il cherchait à comprendre ce qui tenait madame éveillée au milieu de tant de lumières : « Il semblerait que madame se doute de quelque chose, pensait-il en faisant sa ronde dans toutes les allées et dans tous les coins. Le maître n'arrive qu'au point du jour; la maîtresse n'attend donc rien au milieu de tant de chandelles. Est-ce qu'elle serait avertie de ce que je ne sais pas moi-même; car je ne sais rien, sinon qu'on a escaladé mon mur et dégradé mon ouvrage. Veillerait-elle pour faire peur à celui qui nous veut du mal? Elle ne ferait peur à personne, la sainte dame, assurément. »

Telles étaient les réflexions du jardinier, armé jusqu'aux dents, croyant voir partout la cause vivante de son anxiété. Il se remit à longer les charmilles, et à suspecter les arbres qui, de loin, semblaient se mouvoir et prendre des poses menaçantes. Tout le jardin, cette nuit, s'agitait sous les bouffées d'un orage prochain. La lune entourée d'un

halo blafard, labourait les nuées transparentes, tandis que Ramos, l'oreille tendue aux moindres frissonnements des vignes et des peupliers, reportait tout à coup ses yeux au-dessus du perron, vers la fenêtre toujours éclairée. Ces lumières inusitées, mêlant leurs clartés fixes aux clartés errantes des étoiles, le tenaient sur le qui vive comme toute lueur inexpliquée dans l'ombre. A la fin, s'aidant d'une longue échelle, il y monta pour essayer de plonger son regard dans l'appartement illuminé, mais les rideaux d'été, si légers qu'ils fussent, s'interposaient entre son inquiétude et les objets enfermés dont il ne pouvait, à une si grande distance, discerner la forme. Il demeura longtemps pensif, hissé sur son échelle, oubliant presque qu'il était là pour épier et saisir un ennemi.

Quelques éclairs blancs sillonnaient la chambre où Térésa luttait contre un sommeil de plomb; éveillée à demi, par intervalle, elle attribuait à l'orage la lourdeur importune qui faisait pencher sa tête et ses bras.

— Ah! que je suis pesante! balbutia-t-elle, sentant que ses lèvres ne remuaient pas, et que ses dents se serraient.

Tout à coup ses yeux tournoyant crurent entrevoir la madone blanche bouger comme pour se détacher du mur, et Térésa eut joie et peur.

—Non, c'est l'orage, pensa-t-elle sans respirer. Mais quel mauvais sommeil ! c'est inconcevable cela ! Mon Dieu !... Qu'en dit-elle donc, ma bien-aimée ?

Et, par un effort déjà presque impossible, elle se lève sur ses pieds engourdis qu'elle croit enflés, et rampe jusqu'au berceau qu'elle veut étreindre. Mais là, que voit-elle? Gino plus blanche que sa petite chemise, les yeux fixes, entr'ouverts sans voir. Térésa s'excite à crier d'une voix que la chaleur étouffe : Gino ! Gino ! Nulle réponse. Elle saisit l'enfant dont les membres qu'elle agite restent sans mouvement sous sa pression brûlante. Térésa se débat contre elle-même, car l'instinct la surmonte et la pousse du côté de la fenêtre, devant le ciel où l'air souffle, où la lune court libre et rapide, tandis que cernée de parfums elle tente en vain de franchir cette barricade incompréhensible.

—Respirer, mon Dieu ! respirer ! dit-elle.

Et sa voix n'est plus qu'un rugissement étouffé. Mais trouvant entre elle et le ciel des carreaux fermés comme un mur, Térésa les brise; elle appelle la vie pour son enfant.

De son côté Ramos, planté en vigie sur l'échelle, voit plus distinctement l'ombre chancelante traverser la chambre et grandir en s'approchant de la fenêtre,

puis se confondre avec la courtine qui s'agite violemment... C'est alors qu'un carreau se brise avec éclat, et c'est à ne pas douter qu'une voix de femme a poussé d'un suprême effort cette clameur étranglée : « Du secours ! mon Dieu ! du secours pour ma fille. » enfin c'est bien une femme qui s'affaisse au pied du rideau dont elle s'est approchée.

Ramos, délivré de son habit qu'il jette dans le jardin, ignorant le danger qu'il va combattre, s'élance, le sabre aux dents, vers le perron au pied duquel il a traîné l'échelle. L'assurer contre le mur, l'escalader jusqu'à la fenêtre haute, en saisir l'appui, est pour lui une action plus prompte que la pensée. Passant sa tête à travers la vitre brisée, au risque de s'y déchirer le visage, il écarte vivement le rideau qui lui bat le front et l'empêche de voir... Il voit à la double lueur de la lune et de la lampe, madame Pardo, étendue sur le plancher, serrant dans son bras gauche sa fille inerte et mate comme un cierge, tandis que du bras droit d'où le sang ruisselle, elle tient encore convulsivement le rideau saisi et déchiré dans sa chute. Plus vite que le voleur près d'atteindre sa proie, Ramos tourne l'espagnolette et s'ouvre un passage dans la chambre dont les parfums suffocants lui font tout comprendre. Les portes cèdent, les fleurs

asphyxiantes volent sur la terrasse, le peu d'eau qu'il trouve est versé sur les deux visages pâles dont le sommeil terrible le fait frémir. En rappelant tous ses souvenirs, il cherche avec effroi le pouls de l'enfant et celui de la mère qui semble arrêté chez l'une comme chez l'autre.

Et il est seul, et deux heures du matin sonnent au clocher du village où nul que lui n'est debout... et le médecin demeure à trois lieues !... Épouvanté de son impuissance, Ramos, dont la voix bondit dans la nuit comme une cloche d'alarme, court à la fenêtre, réveille en sursaut les servantes effrayées qui, nouant leurs jupes, et chassant leur sommeil, montent à tâtons et se heurtent dans l'escalier. Elles vont devant elles, se signent, et chancellent avec des transes indicibles sans comprendre comment Ramos est chez madame et ce qu'il demande d'une voix si formidable. Il demande de l'eau, de l'aide, des soins de femme. Ne pouvant détacher l'enfant du bras crispé de sa mère, il se résout à les emporter ensemble dans la chambre plus vaste et plus aérée de son maître. Le pauvre Ramos suppléant à toutes choses, gronde, prie, encourage les femmes en pleurs. Il guide leur zèle, tance leur trouble et leurs lamentations, défend toute compression nuisible, fait couper la ceinture et le corset étroit,

d'invention détestable ; puis il répand à flots le vinaigre et l'eau pure sur ces têtes immobiles qu'il incline en arrière afin de rappeler la respiration absente. La lampe est écartée, le lit est roulé dans la chambre où la fraîcheur circule sans obstacle. Alors Ramos s'arrête ; il attend, concentré devant ce spectacle effrayant.

— C'est toujours l'orage, dit-il, qui fait mal aux fleurs et aux femmes.

Un soupir distinct de Térésa fait tomber les servantes à genoux. Sans que madame Pardo puisse entr'ouvrir ses yeux appesantis, quelques larmes s'échappent des

paupières closes, et quelques mots brefs commencent d'errer de son cœur à ses lèvres...

— En voilà une de sauvée! s'écrie Ramos tremblant d'espoir.

— A l'enfant, mon Dieu! à l'enfant! bonne Vierge! ajoutent deux voix suppliantes, à l'enfant, s'il vous plaît, car vous êtes la mère de toutes les mères!

— Je crois qu'elle revient, murmure Aldonza, agitant doucement la petite fille pour l'aider à renaître, et elle se ranime par degrés sous les tendres pressions de ces pauvres femmes.

Une gorgée de lait sortie tout à coup de la petite bouche décolorée l'a contrainte à s'ouvrir; puis une nuance rose y reparaît avec le mouvement et le souffle. Enfin, après la terreur sans cris, après l'attente sans nom, Gino, essayant à trois fois ses paupières vacillantes, les tourne languissamment vers sa mère qu'elle croit là, veillant toujours près d'elle.

— Bonsoir, maman Télésa! dit-elle faiblement tout bas; et sa mère a tressailli.

Après quoi, soulevée par un élan céleste, cette mère éperdue regarde Gino vivante et revient à la vie.

Le lendemain, l'époux retrouva ses deux aimées moins agiles à courir vers lui; mais il les retrouva. Grâce aux soins actifs de l'intelligent jardinier, les

jeunes maitres étaient tous trois dans les bras l'un de l'autre. L'orage avait passé sans éclater sur le village. Il s'était dissipé lentement comme la menace de l'asphyxie, emportant la terreur loin de la maison. Quelques grondements lointains rappelèrent seuls qu'il venait de planer dans l'air toute la nuit. Il n'en restait plus rien à l'aube d'où l'aurore s'élança aussi pure que la veille.

Madame Pardo ne put de longtemps revivre tout entière après cette nuit de terreur dont le souvenir oppressait sa respiration. Les jeux passionnés des enfants sont souvent le remords des mères. Jamais plus les fleurs ne furent admises à dormir dans les chambres de la famille avertie. On les laissa respirer au jardin où la nature les plante, où le bon Ramos les aime et les cultive encore.

DEUX PHILOSOPHES SANS LE SAVOIR

Il y avait, et je désire qu'il y ait toujours, à Bruxelles, un homme de charité si grande, d'une âme si libérale et si compatissante, qu'il était souvent dans un état voisin de l'indigence: il jouissait pourtant d'une somme annuelle de six mille francs de France; il n'était point marié; simple dans ses goûts, son plus grand plaisir consistait à se promener aux champs, où il poursuivait, sans jamais les prendre, les phalènes et les papillons; car il pensait aussi qu'il y a dans l'univers assez d'espace pour eux et pour nous. Il faisait donc semblant de les persécuter pour voir leurs ailes brillantes s'agiter au soleil, et il

donnait des *escalins* aux petits paysans pour ne pas détruire ces charmantes fleurs de l'air. Il arrangeait, pour ces marmots rustiques, sur la douceur d'être libre, des leçons brèves et touchantes qu'ils écoutaient en regardant leurs escalins d'un air assez attendri.

Ses promenades lui coûtaient beaucoup; car s'il entrait dans une chaumière pauvre, et c'était toujours là que son instinct l'attirait, s'il y trouvait le dénûment, la tristesse et le silence, il y versait les douces paroles, tout l'argent qu'il avait encore, et n'en sortait pas sans avoir consolé, ranimé quelque âme souffrante. Non-seulement il donnait, mais il savait offrir : c'était toujours la voix d'un frère que le pauvre avait entendue; c'était l'apparition de la pitié qui relève et qui sourit. Alors il rentrait dans la cité bruyante, plus léger que les papillons dont il avait protégé l'indépendance.

Mais quand l'année expirait, il fallait comparaître devant un caissier dont la plume exacte et ferme troublait un peu cette joie pure de répandre sans compter.

Aussi l'avait-il nommé son *Rhadamante*, et ne paraissait-il devant lui qu'avec l'émotion d'une âme en peine, forcée d'entendre lire son arrêt.

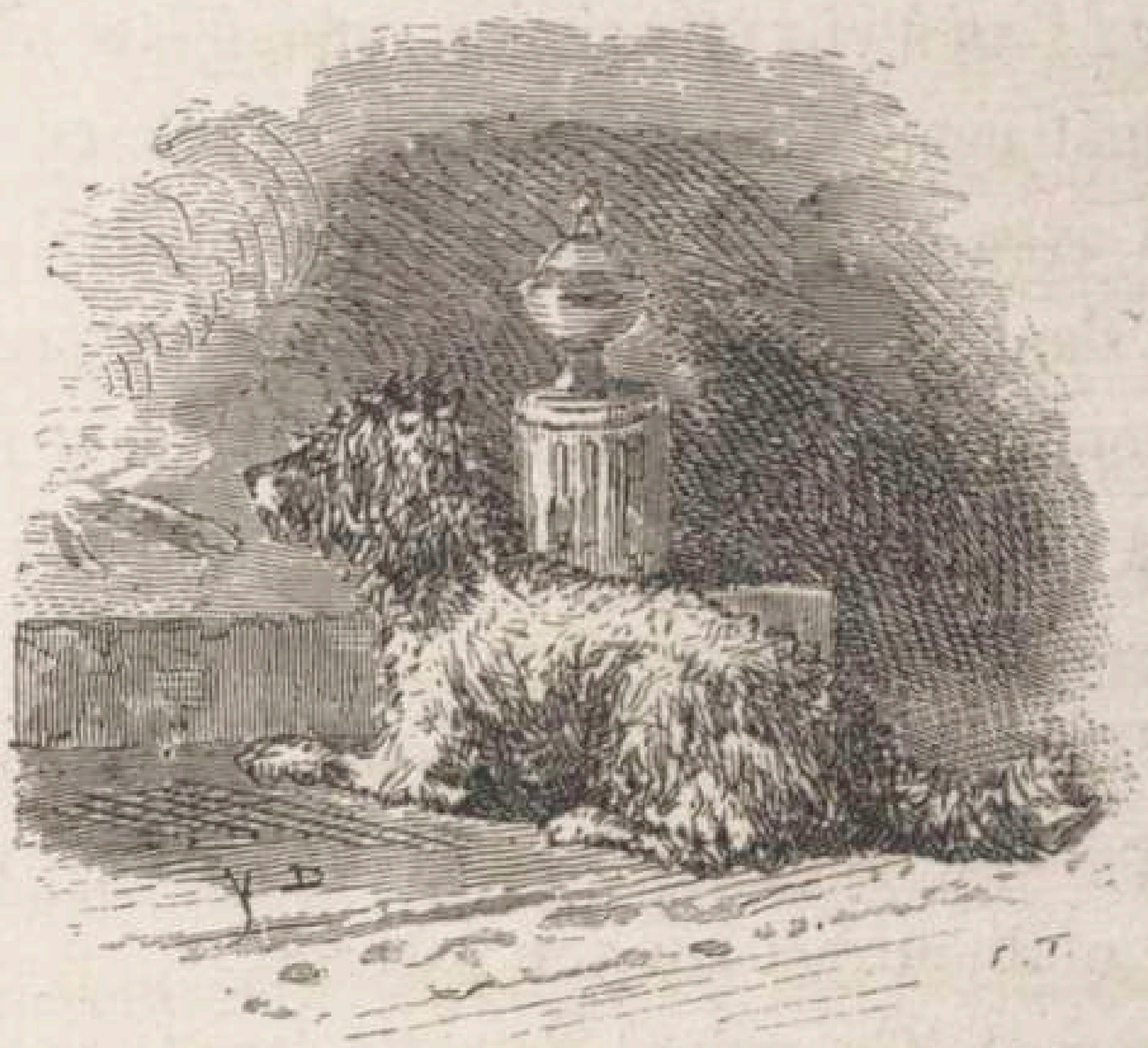
A la fin ses amis se crurent obligés de se réunir pour délibérer sérieusement sur son sort. Ils décidèrent entre eux que, puisqu'il donnait tout, ne réservant rien de ce revenu qu'il devait à des talents que l'âge pouvait lui ravir, il fallait le tenir en tutelle, payer chez l'un d'eux sa pension, afin d'être sûr qu'il ne manquât pas du nécessaire, et mettre en réserve pour son avenir, une rente modeste dont il userait peut-être dans sa vieillesse avec moins de profusion.

Il se conforma sans rien dire à cette sage mesure, et comme un enfant soumis à une famille qui l'aime, il se laissa mettre en *nourrice*.

Tout alla bien; seulement il n'était plus si gai, parce que ses poches étaient vides, et qu'il n'y avait pas moins de malheureux sur son passage.

Il se consolait pourtant de cette étroite contrainte, en rentrant un jour sans chapeau, un soir sans habit, une fois enfin, par le froid le plus vif, sans autre vêtement que le premier de tous: ce qui lui donnait de gros rhumes, pour lesquels il toussait le plus patiemment du monde, en écoutant avec douceur les remontrances de ses bons nourriciers, comme il les appelait. Il fallait bien alors lui faire faire de nouveaux habits, qu'il attendait dans sa retraite avec l'impatience de les donner encore.

Un soir d'hiver, qu'il passait seul dans une rue déserte, son cœur se serra de pitié aux cris lamentables d'un chien. Hélas ! tout ce qui souffre n'a-t-il pas quelque lien avec l'homme? Ces gémissements



étaient si faibles et si éteints, que cet homme charitable jugea l'animal fort blessé. Il se laissa guider par ces plaintes jusqu'à la porte d'un vieux couvent, où il trouva en effet, couché sur la pierre, un chien tout palpitant et déchiré. Les maisons de la place silencieuse étaient fermées, les réverbères jetaient seuls quelques lueurs sur cette scène isolée. Plusieurs cailloux sanglants, répandus alentour de la victime, semblaient dire que de méchants enfants (*cet âge est*

sans pitié !) l'avaient poursuivie et sacrifiée à la joie cruelle d'éprouver sur elle leur force et leur adresse.

En se baissant pour l'examiner mieux et l'interroger en quelque sorte sur l'étendue de ses maux, qui paraissaient extrêmes, le bon passant fut saisi d'horreur en voyant qu'il n'avait plus d'oreilles, et que le sang coulait abondamment par d'autres blessures plus graves et plus atroces. L'une de ses pattes était cassée, et rien, si ce n'est la mort, n'avait été oublié dans le supplice infligé au plaintif animal.

L'homme alors se mit à réfléchir sur les moyens d'emporter avec lui ce malheureux qu'il ne songeait même pas à quitter. On eût dit que le blessé avait senti que ce n'était plus qu'une main généreuse qui s'approchait de son corps mutilé. Il gémissait encore, mais il ne jetait plus ces cris qui appellent au secours : le secours était venu et l'espérance versait déjà sur les plaies vives un baume qui en calmait les élancements les plus aigus. Le transport quoique difficile s'exécute enfin. Deux mouchoirs liés ensemble soulèvent le chien immobile : son sauveur l'emporte le plus doucement qu'il peut dans son manteau, qui lui forme une espèce de litière suspendue. Il parvient lentement à sa demeure, y rentre sans être vu de personne, se glisse dans sa chambre, y dépose son fardeau mourant. Au

moyen d'une lampe, il ranime son feu, en approche le chien, qui suivait tous ces mouvements avec des yeux languissants et mouillés ; son hôte lui parle, lui donne des consolations, l'enveloppe dans ses vêtements les plus chauds, après avoir lavé ses plaies d'un mélange d'huile et de vin ; il se couche alors plein d'espoir de sauver son humble malade.

Le lendemain, tous les jours, mêmes soins, même espérance. Il n'osait avouer cependant qu'il recélait dans sa chambre ce genre d'infortuné. Il craignait... quoi ? Eh bien ! il craignait qu'on ne se moquât de lui ; il avait peur de la raison des heureux ; il eût dit volontiers à son chien, comme il disait aux pauvres, en se dépouillant pour eux : Ne le dites pas ! surtout ne le dites pas !

Au lieu de prendre, comme à l'ordinaire, le repas du matin avec ses amis, il le montait sous prétexte d'un travail pressé, pour partager son lait et son pain avec le convalescent muet, sans oreilles, sans rien de cet éclat qui l'avait dû rendre naguère l'orgueil de ses maîtres.

Son bienfaiteur usait de mille ruses innocentes pour se priver, en sa faveur, des aliments qu'il disait manger tout seul comme un gourmand, ou comme un écolier, en travaillant et en chantant. Il se nourrissait

moins ; mais son protégé reprenait à vue d'œil. Un beau jour il éprouva le bonheur de le voir tout à coup se lever seul sur ses quatre pattes égales, et traînant encore, comme le Lazare ressuscité, les lambeaux dans lesquels on l'avait enseveli. Haletant de reconnaissance, il vint en soupirant baiser les pieds de l'homme qui lui rendit ses caresses avec émotion. L'homme jugea qu'il était temps de se faire connaître; et, dès que les charpies, les appareils, les linges, se furent détachés d'eux-mêmes des cicatrices assainies du bon animal; dès qu'il reparut dans sa robe couleur de noisette foncée, mélangée de blanc, dès qu'il eut bondi, en hurlant la plus éloquente reconnaissance, il lui demanda toute son attention, et lui parla en ces termes :

— Félix ! vous que j'appelle ainsi, non point parce que vous êtes prodigieusement heureux, mais parce que le héros d'une pièce touchante s'appelle *Félix ou l'enfant trouvé*, et que votre situation offre quelque similitude avec la sienne, écoutez-moi : je vais, sans crainte de me rabaisser à vos yeux, vous dire ce que je suis, et ce que vous devez attendre de nos relations futures. Je suis artiste, Félix; et quoique vous m'ayez vu pleurer sur vos blessures, il m'est arrivé souvent de distraire tout un peuple naturellement grave et penseur, de l'arracher à son inquiétude pendant de

grands événements (car les hommes, mon pauvre ami, ont aussi leurs troubles et leurs blessures), et de ramener sur les lèvres d'un monarque, Guillaume de Nassau, roi des Pays-Bas, le rire, qui n'y est pas toujours très-fidèle; en un mot, je suis un comédien.»

Félix ne donna pas la moindre marque de dédain, ni d'étonnement : l'artiste en fut touché et sourit.

— Suivez-moi donc, reprit-il; vous voilà sur vos jambes ; sans oreilles il est vrai, mais vous n'êtes pas sourd, et vous n'entendrez plus de menaces ni d'injures, car vous n'aurez point de maître, et vous allez saluer et connaître tous vos amis. Je vous rends libre, avec une sécurité d'autant plus grande, que la barbarie de vos assassins vous a cruellement changé, et qu'elle vous a donné pour l'avenir une leçon dont vous saurez profiter: il vous reste toujours les douceurs de l'amitié, Félix, qui ne sont pas les moindres de cette vie passagère !

Le comédien, malgré sa gaîté naturelle, n'avait pas les yeux secs en terminant son discours, et Félix le suivit en chien qui l'avait compris parfaitement : il prouva, depuis, qu'il n'en avait rien perdu.

C'était un jour d'assemblée générale. Le foyer du théâtre était rempli d'artistes de tous les emplois, quand le bon comédien entra suivi de de son paisible

Foundling (enfant trouvé). Il le présenta à toute la compagnie étonnée, qui écoutait dans un profond silence la relation des malheurs de Félix, dont les regards se portaient alternativement sur l'orateur et sur l'auditoire attendri de cette narration touchante, qui se termina ainsi :

— Mes amis, je vous donne à tous une part dans l'avenir de Félix; il m'entend et vous regarde. Désormais il n'appartient plus qu'à nous ; chaque jour, il ira recevoir l'hospitalité chez vous tous, et vous trouverez comme moi du plaisir à la lui offrir.

Ce fut un cri unanime pour le promettre; et ce qui semblera peut-être incroyable, ce qui est vrai pourtant, c'est que dès ce moment Félix ne connut plus d'autre patrie que le théâtre, d'autres hommes que les artistes. Il dînait chez celui-ci, soupait chez celui-là, et couchait régulièrement dans les foyers, qui étaient devenus son champ d'asile. Quand il descendait sur la grande place de la Monnaie, où s'élève le Théâtre-Royal, s'il voyait accourir quelque petit garçon à la mine querelleuse, instruit par le malheur et la reconnaissance, il rentrait sans colère, sans même aboyer, sous le toit hospitalier où sa vie, exempte d'orages, s'écoulait et s'écoule encore dans la certitude d'un doux lendemain.

Une jeune actrice, qui, en arrivant à Bruxelles, se vit suivre et caresser par lui, s'étonna de l'accueil empressé qu'elle en recevait; elle n'apprit pas sans étonnement qu'il devinait ainsi toutes les personnes de sa profession, à quelque distance qu'il les vît passer, et qu'il semblait remplir un devoir en courant au devant d'elles pour leur servir de *cicerone*.

Les artistes répétaient un matin et comme en famille une pièce charmante de Sédaine, à laquelle assistait Félix avec son sérieux accoutumé. La jeune actrice, qui le regardait, en admirant le calme profond de sa physionomie, demanda la permission de lui décerner un titre que nul mieux que lui ne semblait mériter. Cette demande parut juste; et Félix, de l'aveu de tous, porta dès lors, comme il le porte aujourd'hui, le titre de : *Philosophe sans le savoir*.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR

TABLE

Le petit Bègue. 1

Le grand Cheval et le petit Cavalier. 19

Clochetin. 39

Le Serment des petits Polonais. 45

Les petits Flamands. 130

Gino, ou le danger des Fleurs. 347

Deux philosophes sans le savoir. 385

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7511 00624603 0